

F840
**LES GRANDS ÉVÉNEMENTS
LITTÉRAIRES**

ALBERT BAYET

**LES
PROVINCIALES
DE
PASCAL**



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VI^e
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

271.5 B34p

Bayet, Albert, 1880-

Les provinciales de Pascal.

BX4720.P4 B3 1929

000
040101



0 1477 0002872 7

Carl A. Rudisill Library

29777

*The
M*

WITHDRAWN

L. R. COLLEGE LIBRARY

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMERAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS
ALPHONSE SÉCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE (1928)

Henri d'ALMERAS.....	<i>Le Tartuffe</i> , de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY.....	<i>Les Misérables</i> , de Victor Hugo.
Jules BERTAUT	<i>Le Père Goriot</i> , de Balzac.
René DUMESNIL.....	<i>La Publication de Madame Bovary</i> .
Félix GAIFFE.....	<i>Le Marage de Figaro</i> .
Louis GUIMBAUD.....	<i>Les Orientales</i> , de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS.....	<i>Diderot et l'Encyclopédie</i> .
Henry LYONNET.....	<i>Le Cid</i> , de Corneille.
Comtesse J. DE PANGE.....	<i>De l'Allemagne</i> , de M ^{me} de Staël.
Alphonse SÉCHÉ.....	<i>La Vie des Fleurs du Mal</i> .
Louis THUASNE.....	<i>Le Roman de la Rose</i> .
Paul VULLIAUD.....	<i>Les Paroles d'un Croyant</i> .

DEUXIÈME SÉRIE (1929).

Antoine ALBALAT.....	<i>L'Art Poétique</i> , de Boileau.
Henri d'ALMERAS.....	<i>Les Trois Mousquetaires</i> .
Maurice ALLEM.....	<i>Volupté</i> , de Sainte-Beuve.
Albert AUTIN.....	<i>L'Institution chrétienne</i> , de Calvin.
Georges BEAUME.....	<i>Les Lettres de mon Moulin</i> .
René BRAY.....	<i>Les Fables</i> , de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL.....	<i>Sagesse</i> , de Verlaine.
Yves LE FEBVRE.....	<i>Le Génie du Christianisme</i> .
Ph. VAN TIEGHEM.....	<i>La Nouvelle Héloïse</i> .
Maurice MAGENDIE.....	<i>L'Astrée</i> .
Georges MONGRÉDIEN.....	<i>Athalie</i> .
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	<i>Récits des Temps Mérovingiens</i> .

TROISIÈME SÉRIE (1930). En cours de publication.

Chaque volume broché, 9 fr. ; relié, 13 fr. 50

Abonnement à la série de douze volumes brochés, 100 fr. ; reliés, 150 fr.

(L'abonnement donne droit à l'édition originale).

LES PROVINCIALES DE PASCAL

CARL A. RUDISILL
LIBRARY
LENOIR RYNE COLLEGE

DU MÊME AUTEUR

La Morale scientifique, Alcan, in-16.

L'Idée de Bien, Alcan, in-8.

La Casuistique chrétienne contemporaine, Alcan, in-16.

Le Suicide et la Morale, Alcan, in-8.

La Science des faits moraux, Alcan, in-16.

Les Morales de l'Évangile, Rieder, in-12.

Les Idées mortes, Rieder, in-12.

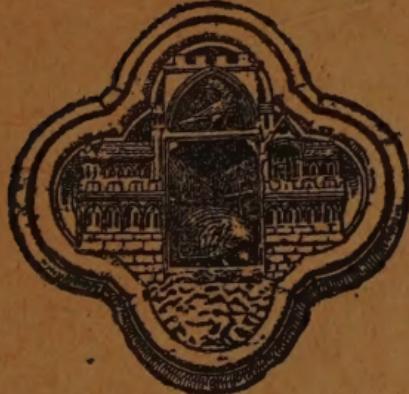
Le Mirage de la vertu, Colin, in-12.

Histoire de la Morale en France, tome I, *La Morale des Gaulois*, Alcan, in-8.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

ALBERT BAYET

LES
PROVINCIALES
DE PASCAL



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e)
MCMXXIX

271.5
B34P

29777

NOV. 1951

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

100 exemplaires sur papier pur fil numérotés de 1 à 100.

CHAPITRE I

L'ORIGINE DES PROVINCIALES

Monsieur le Chancelier s'est fait saigner sept fois !
La Sorbonne se soulève ! La police est en campagne !

Ces bruits, et bien d'autres, courent dans Paris au début de l'an 1656. Et il est vrai que les Docteurs de Sorbonne s'agitent ; il est vrai que le Chancelier, pensant étouffer de dépit, a mandé son chirurgien ; il est vrai que le lieutenant criminel a mis en chasse ses meilleurs agents : un innocent est déjà arrêté.

Quelle est la cause de tant d'émoi ? La découverte d'un complot ? Une nouvelle Fronde ? Non pas. C'est une mince plaquette de quelques pages publiée le 23 janvier : *Lettre écrite à un Provincial par un de ses amis sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne*. Pas de nom d'auteur. Un titre neutre et, à tout prendre, assez rébarbatif. Et pourtant c'est bien cette brochure qui émeut les gens du Roi, la Cour, les salons, la Sorbonne. C'est pour en découvrir l'imprimeur et l'auteur que le lieutenant Tardieu interrogera le sieur Savreux, libraire, et le fera conduire avec ses deux garçons aux prisons de l'officialité. Et les alarmes du pouvoir sont justifiées, (et bien plus encore qu'il ne croit lui-même), justifié aussi le brusque

enthousiasme du public : la petite plaquette est une grande chose, un de ces rares ouvrages nés pour ébranler les siècles ; c'est la première *Provinciale* de Pascal.

Un chef d'œuvre, c'est entendu, et nous le savons aujourd'hui. Mais il ne suffit pas d'ordinaire qu'un livre nouveau soit un chef-d'œuvre pour que les salons s'en avisent ou s'en soucient. Encore moins les chanceliers ont-ils l'habitude de s'en émouvoir. Si la petite lettre de Pascal touche du premier coup et si rudement tous les esprits, ce n'est pas seulement, est-il besoin de le dire, par les grâces étincelantes dont elle est parée ; c'est, d'abord, parce qu'elle agite un de ces problèmes éternels qui sollicitent en tout temps la conscience inquiète des hommes ; c'est aussi qu'elle vient à son heure ; elle s'insère brusquement, à l'instant précis qu'il faut, au cœur d'un débat qui, depuis des années, tient des milliers d'esprits attentifs et qui, depuis quelques jours, s'est fait dramatique, angoissant.

Le problème, c'est celui de la grâce. La grâce, selon la théologie, est un secours surnaturel que Dieu donne à l'homme pour faire son salut. Là-dessus, pas de difficulté. Mais est-il indispensable, pour être sauvé, de recevoir ce don ? Ou bien chacun de nous peut-il, par son seul et libre effort, mériter le Paradis ?

Au début du V^e siècle, un moine breton, Pélage, tient hardiment la seconde thèse : l'homme est libre ; il ne tient qu'à lui d'accomplir les commandements de Dieu ; s'il les accomplit, il sera sauvé ; s'il ne les accomplit pas, qu'il ne s'en prenne pas à Dieu ni à la grâce : lui seul, étant libre, est responsable ; s'il est damné, c'est par sa faute.

Mais cette théorie, qui nous paraît si simple, est foudroyée par saint Augustin. Aux yeux du grand Docteur de la Grâce, notre nature est corrompue ; nous ne pouvons

par nos seules forces, accomplir les commandements. La grâce divine est indispensable au salut. Supprimez-la, l'homme, réduit à son pouvoir propre, ne commettra que des péchés.

Vous objectez que des infidèles, des païens, manifestement privés de grâce, mènent parfois une vie vertueuse ? Vain argument. Il n'est de vertu véritable qu'au sein de la foi. Hors de la croyance au Dieu vrai, la pudeur et la chasteté sont sans prix ; pour quelques-uns ce sont des fautes. La virginité d'une jeune païenne, écrit le farouche Tertullien, est fornication devant Dieu. Saint Augustin, de son côté déclare : Que l'impie dise : Je donne aux pauvres, je ne dérobe pas, je rends le dépôt qui m'a été confié en l'absence de tout témoin, qu'il dise tout cela, moi je demande : Est-il ou n'est-il pas impie ? — Tu es impie ? Tes œuvres ne sont rien.

Donc, pas de vertu véritable hors de la foi, hors de la grâce. Pas de vertu, partant pas de salut. Ou nous aurons la grâce, ou nous serons damnés. Mais, du coup, des problèmes redoutables surgissent.

Premier problème : à qui Dieu accorde-t-il la grâce ? Deuxième problème : la grâce, une fois accordée, suffit-elle à assurer notre salut, produit-elle nécessairement son effet ? Ou bien dépend-il de nous, de notre volonté libre, de l'accueillir ou de lui résister ?

Soucieux d'éviter le fatalisme, saint Augustin explique ingénieusement que, quand la grâce agit en nous, nous « pouvons » la repousser, nous ne sommes pas « forcés » de la suivre ; mais, en fait, Dieu nous montre le bien sous un aspect si attrayant que nous nous y portons de nous-mêmes : ainsi nous répondons à l'appel divin *librement*, mais *infailliblement*.

Cette difficulté écartée, reste l'autre : à quels hommes Dieu donne-t-il la grâce ? A tous ? Non, déclare le grand Docteur : « Nous savons que la grâce de Dieu n'est pas don-

née à tous les hommes ». A ceux qui la méritent ? Solution séduisante, mais absurde : pour mériter la grâce, il faudrait faire un acte méritoire ; or, sans la grâce, on n'en peut faire aucun ; donc, on ne peut mériter la grâce. Le don que Dieu nous en fait est entièrement gratuit. A qui l'octroie-t-il ? A qui il lui plaît, à ceux qu'il choisit, à ceux qu'il « prédestine ». Les raisons de cette prédestination sont évidemment excellentes puisqu'elles sont de Dieu, mais elles échappent à l'intelligence humaine ; elles la dépassent. En présence d'un tel mystère, tout ce que le croyant peut et doit faire est de s'humilier, de redire le mot de saint Paul : « O profondeur de la richesse, de la sagesse, de la science de Dieu ! Qu'insondables sont ses décisions et impénétrables ses voies ! »

Les idées de saint Augustin triomphent à son époque. Mais il y a des résistances. Après la condamnation des Pélagiens, on voit paraître en France des semi-pélagiens qui protestent au nom de la liberté humaine : le problème éternel est posé.

Diverses solutions sont offertes au cours des siècles : Saint Thomas, tout en conservant dans ses grandes lignes la théorie de saint Augustin, fait effort pour l'assouplir ; les grands docteurs protestants, à l'inverse, la poussent à l'extrême : Dieu seul, par sa grâce, nous sauve et ce salut s'opère sans aucune coopération humaine ; l'homme, livré à lui-même, ne peut pas accomplir les commandements ; le prédestiné, sous l'action divine, est nécessairement sauvé.

Naturellement aucune de ces solutions ne réussit à rallier l'ensemble du monde chrétien. Les siècles passent et les sages : la question reste posée. Et quelle question ! Pour les croyants, il y va de tout leur destin en ce monde et dans l'autre. Pour les incrédules, le problème est le problème irritant et angoissant du libre-arbitre, de la valeur de la nature humaine. En remuant après tant d'au-

tres un tel débat, Pascal est sûr d'éveiller dans le monde qui pense un écho profond.

Telle est pourtant la faiblesse des hommes que, pour les rendre attentifs à ce qui les touche au plus vif, il faut que s'ajoute à l'attrait des idées l'attrait plus sensible d'une lutte, d'un débat orageux, d'un scandale. C'est du plus fort d'un combat violent que jaillit la première *Provinciale*.

Au milieu du XVII^e siècle, un conflit analogue à celui qui avait jadis mis aux prises les augustiniens et les pélagiens dresse les uns contre les autres les jansénistes et les jésuites.

Cornelius Jansenius, docteur en 1619, évêque d'Ypres en 1636, est un admirateur fervent de saint Augustin. Il le lit dix fois la plume à la main. Il lit jusqu'à trente fois les ouvrages relatifs à la prédestination, à la grâce, à la lutte contre les Pélagiens. De cette étude approfondie sort un volumineux ouvrage qui ne voit le jour qu'en 1640, deux ans après la mort de l'auteur ; c'est le célèbre *Augustinus* qui va remuer l'Église dans ses profondeurs.

L'*Augustinus*, c'est sur les points décisifs, la doctrine même du Docteur de la Grâce. Soucieux de ne pas donner dans l'hérésie de Calvin, dans l'idée de la prédestination pure et simple, Jansénius a soin de marquer que l'homme a le « pouvoir » de résister à la grâce, que, sous l'action divine, il conserve son libre-arbitre. Mais, avec saint Augustin, il affirme que c'est la grâce elle-même qui fait que, librement, nous nous portons au bien ; sans elle, nous ne pouvons être sauvés, elle n'est pas donnée à tous et la raison pour laquelle l'un la reçoit et l'autre en est privé passe l'intelligence humaine. Pour Jansénius comme pour son maître, il y a des prédestinés ; ceux que Dieu n'a pas choisis, les infidèles, les enfants morts sans baptême, (et combien d'autres !) n'auront point part aux joies du Paradis.

Le livre est beau ; un souffle puissant anime cette sombre doctrine, défi jeté par la foi qui s'obstine à l'humanisme déjà triomphant. Cependant une œuvre de ce genre, rude d'abord et dure à suivre, eût pu émouvoir un instant les docteurs puis sombrer dans l'oubli. Le destin en décide autrement. Jansénius a pour ami, pour frère d'armes, le célèbre et énigmatique abbé de Saint-Cyran. Cet extraordinaire manieur d'âmes, cet homme de foi et de fer qui, au dire de Richelieu, est plus dangereux que six armées, rêve d'une vaste et profonde réforme de l'Église. Convaincu qu'il n'est pas de salut possible hors d'un complet abandon à Dieu, d'une soumission exacte à ses lois, il est d'accord avec Jansénius sur la nécessité de relever d'une main ferme la doctrine de la grâce. Or, dès l'an 1635, il devient le directeur spirituel de Port-Royal : dès avant qu'ait paru le livre de Jansénius, ce qu'on appellera plus tard le jansénisme a en France sa place d'armes.

Place incomparable ! Port-Royal, c'est, d'abord, un couvent de femmes qui, longtemps obscur, s'est couvert de gloire au XVII^e siècle : tout le monde à Paris sait et conte l'histoire merveilleuse de la « Mère Angélique » qui, nommée abbesse à l'âge de dix ans et demi, et peu soucieuse alors de perfection, a été soudain touchée par la grâce et a fait de sa maison le sanctuaire de toutes les vertus chrétiennes ; par elle se sont rallumées des flammes dont on eût pu croire que le XVI^e siècle les avait à jamais éteintes, et François de Sales l'appelle « sa très chère et véritablement bien-aimée fille ».

A elle seule, la conquête de ce saint monastère serait déjà, pour Saint-Cyran, et par contre-coup, pour Jansénius, d'un prix inestimable. Mais ce n'est pas tout : à l'ombre de la maison dirigée par la Mère sont venus se réfugier des hommes. Ce n'est pas là un des traits les moins étonnantes de ce XVII^e siècle si fertile en diversités contradictoires. Un jour, M. Le Maître, le roi du barreau, décide

de renoncer au monde, et sans chercher à devenir prêtre ni moine, il va chercher à Port-Royal une humble retraite où faire pénitence : Dieu a parlé, (et aussi Saint-Cyran). D'autres suivent cet exemple. Sous les yeux d'un monde narquois, méfiant ou ébloui, une colonie de solitaires s'installe dans la vallée de Chevreuse. Il y a là des gens illustres et il y a des inconnus. La famille Arnauld domine ce saint ensemble : la Mère Angélique est la fille du grand avocat Arnauld qui, au XVI^e siècle, (détail à retenir), a plaidé avec vigueur pour l'Université de Paris contre la Compagnie de Jésus ; plusieurs de ses sœurs l'ont rejoints à Port-Royal ; le premier des « Messieurs », M. Le Maître est son neveu ; M. d'Andilly est son frère aîné ; Antoine Arnauld, le Docteur, est son frère cadet : c'est lui qui sera « le grand Arnauld », grand aux yeux de ses amis comme aux yeux de ses ennemis, plus grand, selon eux, que Pascal lui-même. Converti par Saint-Cyran, il est plein des doctrines de l'*Augustinus* et brûle de les défendre : les Jésuites lui en offrent l'occasion.

Les Jésuites ont, en effet, sur le problème de la grâce, des idées en tout point contraires à celles de Jansénius. Ils sont, contre la prédestination, les champions de la liberté. Sans doute la peur de verser dans l'hérésie de Pélage les engage à nuancer leurs formules, (comme la crainte d'être ou de paraître calvinistes est, pour les plumes jansénistes, le commencement de la prudence). Mais, avec leur grand Docteur, Molina, ils tiennent que l'homme est libre de faire le bien ou le mal, d'être l'artisan de sa chute ou l'artisan de son salut.

Comment concilier cette thèse avec la doctrine de la grâce ? Par une théorie ingénieuse et hardie : oui, la grâce est nécessaire pour faire une action méritoire ; mais Dieu donne à tous les hommes des grâces « suffisantes ».

Entendons-le bien : ces grâces « suffisantes » ne suffisent

pas à rendre notre salut assuré, car alors tous les hommes seraient sauvés. Mais il dépend de nous, de notre volonté libre de « coopérer » avec Dieu, de faire fructifier le don qu'il nous octroie. Si nous mettons toute notre énergie dans cette coopération, nous gagnerons le ciel ; si, au contraire, nous ne répondons pas à l'appel bienfaisant de Dieu, notre perte est hors de doute. Nous sommes donc, en dernière analyse, les maîtres de notre destin. Dieu, qui est juste, voudrait nous sauver tous ; il ne nous prescrit rien d'impossible ; ses commandements, nous pouvons les suivre : à nous de mettre ce pouvoir à profit, d'accueillir ou de rejeter le secours divin ; nous sommes libres, et c'est parce que nous sommes libres que nous serons responsables.

Cette théorie est à la fois douce et virile : douce, puisqu'elle accorde à chacun de nous le pouvoir de gagner le ciel, virile puisqu'elle fait dépendre notre salut de notre effort. Si l'on ajoute qu'aux yeux des Jésuites les enfants morts sans baptême ne sont pas punis de la « peine des sens », que les païens et les infidèles peuvent faire des actions moralement bonnes, on se rend compte qu'entre molinistes et jansénistes un choc violent est inévitable.

Certes, on pourrait le retarder. C'est un jeu pour les théologiens nourris dans la tradition de l'École d'entourer soudain les disputes d'un tel nuage de mots que les combattants eux-mêmes ne se retrouvent plus et ne savent sur quoi et sur qui diriger leurs coups. Mais les passions, cette fois, sont trop vives : pour les Jésuites, la morne doctrine de Saint Augustin et de Jansénius est une doctrine qui a fait son temps ; elle implique un mystère d'iniquité dont la raison et la nature ne peuvent s'accommoder ; l'Église, pour vivre, pour garder les âmes, doit rejeter ce poids mort. Pour les jansénistes, la doctrine des grâces suffisantes données à tous est une invention scandaleuse ; elle heurte de front le mot augustinien : « Nous

savons que la grâce n'est pas donnée à tous les hommes » ; elle ruine le dogme chrétien et sonne le glas de la foi. De part et d'autre, on a l'impression d'une lutte décisive dont dépend l'avenir du catholicisme. Voulue par les deux partis, cette lutte bientôt s'engage.

Jansénius, il faut le dire, a pris l'offensive. Quand il foudroie les semi-pélagiens, il vise les Jésuites et nul ne s'y trompe. Les jésuites relèvent le gant : dès la publication de l'*Augustinus*, il y a, à Louvain, d'après combats de théologiens. En 1642, la Compagnie obtient même du Pape Urbain VIII une condamnation de certaines thèses soutenues dans l'*Augustinus*. Mais les Jansénistes répondent que le Pape a signé la Bulle sans la lire, et les controverses reprennent de plus belle.

Est-ce le grand choc ? Tout l'annonce. Mais, comme il arrive en toute guerre un coup de surprise se produit. Un livre d'Arnauld sur la *Fréquente communion*, livre sévère et tout janséniste, a tout à coup un succès tel qu'on en oublie un peu l'*Augustinus*. Vivement approuvé par les catholiques ardents et rigoureux, ce livre est attaqué avec une violence indiscrette par un jésuite, le Père Nouet : condamné par les évêques de France, le pauvre Père doit lire une rétractation à genoux. Ce procédé cruel n'est pas pour adoucir les passions.

Enhardi peut-être par le succès de la *Fréquente communion*, provoqué d'ailleurs par un prédicateur qui, à Notre-Dame, attaque Jansénius, Arnauld engage la lutte décisive. Il publie, en 1644, l'*Apologie de M. Jansénius*.

Le duel attendu est enfin engagé. Je n'en puis marquer ici les péripéties. Attaques, réponses, répliques aux réponses, réponses aux répliques, manœuvres à la Sorbonne, au Parlement, à la Cour : au regard de cette escrime savante nos luttes politiques d'aujourd'hui ne sont que des jeux d'enfants ; il faudrait des volumes pour dire les coups

portés, reçus, parés. Allons droit aux faits décisifs. En 1649, le syndic de la Sorbonne, Nicolas Cornet, soumet à ses collègues cinq « propositions » qu'il a, dit-il, extraites de l'*Augustinus* et qui contiennent ce que le livre a de plus pernicieux. En 1653, le Pape Innocent X condamne ces cinq propositions.

Voici la traduction de ces phrases mémorables sur lesquelles tout un siècle va se pencher.

Première proposition : Quelques commandements de Dieu pour des hommes justes le voulant bien et s'y efforçant, sont impossibles à accomplir étant données les forces qu'ils ont actuellement ; il leur manque aussi la grâce qui rendrait ces préceptes possibles.

Deuxième proposition : Dans l'état de nature déchue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

Troisième proposition : Pour mériter et démeriter dans l'état de nature déchue, la liberté qui exclut la nécessité n'est pas requise en l'homme ; la liberté qui exclut la coaction suffit.

Quatrième proposition : Les semi-pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure prévenante pour chaque acte en particulier, même pour le commencement de la foi, et ils étaient hérétiques en ce qu'ils voulaient que cette grâce fût telle que la volonté pût lui résister ou lui obéir.

Cinquième proposition : Il est semi-pélagien de dire que Jésus-Christ est mort ou qu'il a répandu son sang généralement pour tous les hommes.

De ces cinq propositions la première est condamnée par Innocent X comme téméraire, impie, blasphématoire, digne d'anathème et hérétique ; la seconde et la troisième comme hérétiques ; la quatrième comme fausse et hérétique, la cinquième comme fausse, téméraire, scandaleuse « et entendue en ce sens que Jésus-Christ serait mort seulement pour le salut des prédestinés, cette proposition

est déclarée impie, blasphématoire, calomnieuse, injurieuse à la bonté de Dieu et hérétique^{1.} »

Comme s'il voulait écraser définitivement les Jansénistes, le Pape prend soin d'ajouter qu'en condamnant les cinq propositions il n'entend aucunement approuver les autres opinions contenues dans le livre de Jansénius.

Pour les Jésuites, c'est le triomphe ; et il semble qu'après un tel coup de foudre les jansénistes, s'ils veulent rester catholiques, n'aient plus qu'à se soumettre et à se taire. Mais il est moins aisé qu'on ne pense de faire taire des théologiens.

Contre la décision du Pape les jansénistes, comme il est de règle, allèguent un mot du Pape lui-même. Innocent X, après avoir condamné les propositions, a reçu les délégués jansénistes avec une douceur toute paternelle et les a « fort caressés ». Enhardis, ces délégués lui ont dit qu'ils ne croyaient pas que Sa Sainteté eût voulu, par sa Bulle, condamner la doctrine de la grâce efficace et porter atteinte aux idées de saint Augustin. *O, questo è certo !* a répondu vivement le Saint Père. Assez logiquement les jansénistes en concluent qu'ils ont le droit de rester fidèles aux thèses augustiniennes.

Mais ce n'est pas tout. Les propositions condamnées sont-elles dans Jansénius ? — Oui, disent d'une même voix le syndic Cornet et les Jésuites. — Non, répondent bientôt les jansénistes.

Et, du coup, leur nouvelle ligne de résistance est trouvée : bons catholiques, ils condamnent les phrases condamnées par le Pape ; ils les condamneraient dans Jansénius si elles y étaient ; mais elles n'y sont pas.

Pauvre artifice, dira-t-on, si les propositions se trouvent,

1. Voir Carreyre, article *Jansénisme* dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, p. 493. C'est à cet auteur que j'emprunte la traduction des cinq propositions.

en fait, dans l'*Augustinus!* Mais la question est moins simple qu'il ne paraît. Le syndic Cornet n'a pas pris dans le volume de l'évêque d'Ypres cinq phrases textuelles, cinq passages dont on puisse dire : ils sont en telle page, à telle ligne. Il a rédigé lui-même les cinq propositions. Certes, il a été de bonne foi. Bossuet dira plus tard des cinq propositions qu'elles sont « l'âme » du livre de Jansénius, qu'elles s'y trouvent partout. Mais s'il est vrai qu'elles s'y trouvent partout, il est vrai aussi qu'elles ne s'y trouvent nulle part : la première, qui est la plus proche du texte, n'est pas une citation textuelle ; les quatre autres expriment sans doute la pensée de Jansénius, mais elles la simplifient, la durcissent.

En disant que les propositions sont dans Jansénius, les Jésuites sont sincères et ils ont raison ; en disant qu'elles n'y sont pas, les Jansénistes sont sincères et ils n'ont pas tort.

N'objectez pas qu'en condamnant ce que le Pape a condamné les Jansénistes donnent satisfaction aux Jésuites sur le fond du problème : d'abord, l'*augustinisme* reste debout ; et puis il s'agit, pour les jésuites, d'abattre Arnauld et son groupe.

Que faire ?

En vain le Père Annat, jésuite, entreprend de démontrer que les propositions sont dans Jansénius ; Arnauld répond point par point : les quatre dernières propositions ne se trouvent dans l'*Augustinus* ni textuellement ni en termes équivalents ; la première qui, seule, se rapproche du texte de l'évêque d'Ypres en diffère néanmoins « par cinq différences essentielles ».

En vain les évêques de France déclarent que les cinq propositions ont été condamnées « comme étant de Jansénius et au sens de Jansénius » ; en vain le Pape lui-même déclare, par un bref, qu'il a « condamné, dans les cinq propositions, la doctrine de Cornelius Jansénius contenue

dans son livre intitulé *Augustinus* » : Arnauld ne cède pas.

Telle est déjà l'excitation des esprits qu'un jour le due de Ljancourt se voit refuser l'absolution par son confesseur. Raison alléguée : il est ami des jansénistes, et les jansénistes, sont des hérétiques. Arnauld, de nouveau, entre en lice et, dans une *Lettre à une personne de condition*, proteste avec véhémence. Neuf réponses s'abattent sur lui. Il lance une *Seconde lettre à un duc et pair de France* et, en 250 pages, s'explique plus au long : en fait, les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius ; en droit, (c'est-à-dire : en se plaçant au point de vue de la doctrine, en abordant la problème de la grâce) on ne peut nier que la grâce, sans laquelle on ne peut rien, ait manqué à saint Pierre dans sa chute.

Tout le monde connaît le passage de l'Évangile auquel Arnauld fait allusion. Jésus dit à ses disciples : « Tous vous trébucherez ». Pierre, qui se croit sûr de lui, s'écrie : « Quand même tous trébucheraient, moi pas ! » Mais Jésus répond doucement : « En vérité, je te le dis, toi aujourd'hui, cette nuit, avant que deux fois un coq ait chanté, trois fois tu me renieras¹. » Or, en fait, Pierre renie son Maître. Saint Augustin en conclut que la grâce lui a manqué. Fort de l'opinion du docteur de la Grâce, Arnauld se croit inattaquable. Il a tort. Sans doute sa lettre a un succès merveilleux et le Pape lui-même en loue « la piété et l'érudition ». Mais elle n'en est pas moins dénoncée à la Sorbonne par le Syndic Guyart : hardiment, les molinistes reprochent à Arnauld et sa phrase sur la question de fait et sa phrase sur saint Pierre. La Faculté s'assemble. Les débats s'engagent.

Arnauld, au sein de l'Assemblée, a de nombreux partisans. Mais toute de suite il apparaît que le débat ne sera

1. *Saint Marc*, XIV, 27-30 (traduction de M. Alfaric dans l'*Évangile selon Marc*, Paris 1929).

pas loyal. Pour s'assurer une majorité, les molinistes font siéger dans l'assemblée trente, puis quarante religieux mendiants, alors que les règlements n'en autorisent que huit. Soixante docteurs protestent devant le Parlement, l'Avocat général leur donne raison ; mais Mazarin et Fouquet interviennent, et l'Appel est mis à néant. Le Gouvernement et la Cour tiennent pour la grâce suffisante. La Reine notamment ne peut souffrir les longues et doctes harangues des augustiniens : « Vos Docteurs parlent trop », dit-elle à Madame de Guemené, grande amie de Port-Royal. Celle-ci réplique vivement que la Reine n'a pas lieu d'en prendre souci : « Vous ferez venir, lui dit-elle, tant de Cordeliers et de moines mendiants que vous en aurez de reste ». Mais la Reine répond froidement : « Nous en faisons encore venir tous les jours ».

Autre abus : on refuse à Arnauld, l'accusé, le droit de se défendre. Ses adversaires n'osent pas le condamner au silence absolu. Mais, redoutant sa dialectique, ils font décider qu'il pourra venir exposer son point de vue, mais qu'on ne lui permettra pas de prendre part à la discussion. Arnauld, bien entendu, ne paraît pas en Sorbonne.

Ces mesures ont l'effet qu'en attendaient les molinistes : le 14 janvier, la Faculté décide que la proposition d'Arnauld sur la question de fait est « téméraire, scandaleuse, injurieuse au Pape et aux évêques ». De par la Sorbonne, les cinq propositions sont dans Jansénius. Cent vingt-sept membres (parmi lesquels les quarante moines mendiants) ont voté contre Arnauld. Soixante et onze (ou soixante-quatorze) ont voté pour lui. Quinze docteurs se sont abstenus. Les voix ont été comptées par le syndic, les amis d'Arnauld n'ayant pu obtenir un vote par appel nominal.

Remarquons que, si l'on défafque les religieux mendiants, Arnauld a pour lui 71 docteurs et contre lui 87. Au point de vue moral, le triomphe des molinistes n'est

pas éclatant. Mais ce qu'ils cherchent avant tout, c'est une « condamnation », un coup qui frappe le public. A cet égard ils ont satisfaction. Sur la question de fait, Arnauld est « censuré ».

Reste la question de droit : la grâce a-t-elle manqué à saint Pierre dans sa chute ? La discussion sur ce point pourrait être laborieuse ; car il y a force docteurs « thomistes » qui sont, au fond, de l'avis d'Arnauld. Mais le Chancelier lui-même vient, en grand appareil, suivre les délibérations et il fait peser sur l'Assemblée tout le poids de sa fonction ; mais le premier vote a donné confiance aux molinistes : la perte d'Arnauld est certaine.

Déjà ses ennemis chantent victoire ; déjà Fouquet déclare, triomphant, que pour les jansénistes « il n'y a plus de ressource » ; déjà les amis de Port-Royal ont perdu toute espérance.

C'est alors que Pascal entre en scène.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE PROVINCIALE

De Port-Royal, où il s'est retiré, Arnauld lutte pied à pied contre ses adversaires. De sa plume inlassable les réponses jaillissent. Vains efforts ! Ses doctes écrits tombent comme autant de traits inutiles : les molinistes n'en ont cure ; le public ne les lit pas.

Ses amis eux-mêmes s'en avisent :

— Vous laisserez-vous, disent-ils, condamner comme un enfant ?...

Du dehors, les conseils affluent : « Saisissez l'opinion ! Adressez-vous au monde ! Montrez à tous la comédie qui se joue en Sorbonne ! »

Docile, Arnauld compose un écrit destiné au public. Il le soumet à ses amis. A leur mine il comprend sans peine qu'il a fait fausse route et que l'ouvrage sent son Docteur. Il en convient de bonne grâce et se tourne vers Pascal :

— Mais vous, Monsieur, qui êtes jeune...

Mot profond : dans ce vieux débat traité avec de vieux mots et par de vieilles méthodes, ce que Pascal va apporter, c'est la jeunesse, jeunesse ardente d'un cœur qui brûle de combattre pour la religion, jeunesse charmante d'un

talent ravi de se trouver lui-même, jeunesse insolente de l'esprit moderne avide de jeter bas l'antique appareil de l'École, d'écartier les mots, d'aller droit aux choses.

Et pourtant, il est bien probable que le mot d'Arnauld surprend les solitaires. Pascal est là, au milieu d'eux. Certes, ils sont fiers de compter parmi leurs partisans ce jeune savant que tant de découvertes ont illustré. Mais l'idée ne leur est jamais venue de chercher en lui un champion : par quel miracle ce géomètre se muterait-il en Docteur ?

D'autres, sans le dire, vont peut-être plus loin. La conversion même de Pascal est-elle pleine, entière et sûre ? Une fois déjà Dieu a paru l'appeler ; on a pu croire que, comme sa sœur Jacqueline, il allait quitter le monde ; et puis le monde l'a repris. Cette fois, il est vrai, il semble résolu à briser ses attaches. Mais de quoi s'assurer avec ces génies brusques qui ne vont que par élans ? A-t-il seulement rompu avec ce « désir de savoir » qui détourne de Dieu les faux sages ? Et puis Pascal, n'est pas « de Port-Royal » ; ce n'est qu'un ami du dehors. Et puis, si c'est un bel esprit, curieux de toute sorte de choses, ce n'est pas un écrivain. Et puis, il est impérieux, impétueux, sans mesure.

D'un tel champion on peut tout espérer, mais tout craindre. J'imagine que, quand Arnauld lance à l'improvisiste son : « Mais vous, Monsieur... » plusieurs des bons solitaires froncent un sourcil inquiet. Mais déjà Pascal déclare qu'il « conçoit » l'écrit qu'il faut. Il s'engage à apporter une ébauche, laissant aux habiles le soin de la polir. Dès le lendemain, il est au travail. L'ébauche prend forme. Il l'apporte. Les solitaires reçoivent le choc. Il n'y a qu'un cri : « Cela est excellent ».

On a tout dit sur cette première *Provinciale* qui change, en un instant, la face du combat, relève les cœurs jansé-

nistes, porte chez l'adversaire la colère, la peur et le doute. On a célébré cette ironie, tour à tour légère, âpre, vengeresse, cette impitoyable clarté qui tire au jour tout ce que l'adversaire voudrait envelopper d'ombre, ces façons inimitables de transformer un débat scolaire en une leçon de logique et une scène de comédie.

Ce que je voudrais montrer ici, c'est surtout l'habileté précise avec laquelle Pascal choisit et atteint son but.

La condamnation que se prépare à prononcer la Sorbonne est avant tout destinée, dans la pensée des molinistes, à frapper l'opinion. Ce qu'ils veulent c'est qu'on crie dans les rues : « Voici la censure de M. Arnauld ! Voici la condamnation des jansénistes ! » Avec raison ils se disent que le public s'inquiétera peu des considérants, qu'il ne prendra garde qu'au verdict.

Que faire pour déjouer cette manœuvre ? Opposer dans un écrit la thèse des jansénistes à celle des jésuites, autrement dit plaider au fond ? Pascal comprend du premier coup que ce serait là faute grave : d'abord, la thèse des jésuites est fort séduisante pour le public ; ensuite le monde suivra mal une discussion aussi aride ; enfin il vaut toujours mieux attaquer que se défendre.

Puisque la condamnation est certaine, une seule arme s'offre aux condamnés : c'est de discréder les juges ; rendez les censeurs ridicules, on rira de leur censure ; le vote, acquis à si grande peine, tournera à leur confusion.

Or, justement l'ennemi a un point faible. Pour former leur majorité, les molinistes ont dû faire alliance, au sein de la Sorbonne, avec les nouveaux thomistes ; or, ceux-ci, sur un point décisif, sont très loin de Molina et tout près d'Arnauld : ils tiennent bien que les justes ont le « pouvoir » de prier Dieu ; mais, comme Jansénius, ils ajoutent que ce pouvoir est théorique, c'est-à-dire qu'en fait les justes ne prient jamais sans une grâce efficace qui les

détermine, — grâce que Dieu ne donne pas à tous les hommes.

Comment les Jésuites ont-ils pu s'accorder avec des hommes qui, sur le fond des choses, sont si éloignés d'eux ? La politique y a pourvu. De même que, dans nos débats parlementaires, on glisse dans les ordres du jour des termes assez vagues ou assez ambigus pour contenter des partis très divers, molinistes et nouveaux thomistes ont décidé de faire bloc contre Arnauld en déclarant que tous les justes ont le pouvoir *prochain* de prier Dieu.

Le mot (qui appartient d'ailleurs au langage des théologiens) est ingénieusement choisi. Avoir le « pouvoir prochain » de prier, c'est, si l'on veut, en avoir le pouvoir *immédiat* ; ou bien, c'est, si l'on préfère, *être près d'en avoir le pouvoir*, c'est-à-dire ne l'avoir pas encore. On croit voir le sourire des jésuites offrant aux thomistes ce terme commode. On devine les hésitations, les scrupules des thomistes. En fin de compte, le Chancelier aidant, l'accord s'est fait. Seulement tel accord qui, dans la coulisse, paraît chose toute simple à des diplomates, prend une autre figure au grand jour et devant la foule. En somme, c'est à l'aide d'une équivoque qu'on a pu constituer une majorité contre Arnauld. Géomètre, Pascal s'est fait une méthode « pour bannir toute sorte de difficultés et d'équivoques » ; en dénonçant la manœuvre captieuse des molinistes et des thomistes, il va, comme le remarque justement M. Strowski, appliquer à un cas nouveau sa méthode favorite ; et il va, du même coup, ridiculiser ses adversaires : quoi de plus agréablement comique que des fourbes pris à leur piège ?

Le voilà au travail. Il n'a garde de jeter dans le débat le poids de son nom. La lettre est d'un inconnu, homme de bonne foi, impartial, (Pascal va jusqu'à se donner l'air candide) qui a entendu parler, comme tout le monde, des

disputes de Sorbonne et qui a pris soin de s'en informer pour en instruire un ami de province.

Dès les premières lignes, il dit tout naïvement sa surprise. Il avait cru que le sujet des disputes était considérable ; son enquête lui a révélé qu'il est, au contraire, insignifiant.

Il y a d'abord la question de fait : M. Arnauld est-il téméraire pour avoir douté que les cinq propositions fussent dans Jansénius ? — Oui, ont répondu quatre-vingt Docteurs et quelque quarante religieux mendiants. Mais, ajoute doucement l'auteur, je ne m'en mets guère en peine : « Car, que M. Arnauld soit téméraire où non, ma conscience n'y est pas intéressée. Et si la curiosité me prenoit de scavoir si ces Propositions sont dans Jansénius, son livre n'est pas si rare ni si gros que je ne le peusse lire tout entier pour m'en éclaircir, sans en consulter la Sorbonne ».

Reste la question de droit, la phrase de saint Pierre. Elle paraît considérable. Il semble qu'elle doive forcer la Sorbonne à examiner les plus grands principes de la Grâce. En réalité, elle n'a aucune importance. Comment l'auteur s'en est-il assuré ? Par une série d'interviews, comme l'on dit à présent.

Il s'en va d'abord chez un Docteur « des plus zelez contre les Jansenistes » :

Et comme ma curiosité me rendoit presque aussi ardent que luy, je luy demandai s'ils ne décideroient pas formellement que la grâce est donnée à tous les hommes afin qu'on n'agisstat plus ce doute. Mais il me rebuta rudement et me dit que ce n'estoit pas la le poinct ; qu'il y en avoit de ceux de son costé qui tenoient que la grace n'est pas donnée à tous : Que les Examinateurs mesmies avoient dit en pleine Sorbonne que cette opinion est *problematique* : et qu'il estoit luy mesme dans ce sentiment ; ce qu'il me confirma par ce passage qu'il dit

estre célèbre de saint Augustin : *Nous savons que la grâce n'est pas donnée à tous les hommes.*

Dès cette première interview, l'art de Pascal éclate. Bien entendu, il est allé frapper à la porte d'un nouveau thomiste. C'est par cet allié des Jésuites qu'il fait rejeter la thèse des jésuites. C'est par lui qu'il fait citer cette phrase de saint Augustin qui est le palladium de Port-Royal et que le thomiste « dit estre célèbre ».

Mais, ayant ainsi constaté qu'entre Arnauld et certains de ses adversaires il y a accord sur le point décisif, l'enquêteur inconnu supplie son interlocuteur de lui dire en quoi consiste l'hérésie d'Arnauld. L'autre répond sans se faire prier : « C'est, ce me dit-il, en ce qu'il ne reconnoist pas que les justes aient le pouvoir d'accomplir les Commandemens de Dieu en la manière que nous l'entendons ».

Tout glorieux de savoir le nœud de l'affaire, Pascal court chez un janséniste :

Pour en estre mieux receu, je feignis d'estre fort des siens et luy dis : Seroit-il bien possible que la Sorbonne introduisisit dans l'Eglise cette erreur que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les commandemens ? — Comment parlez-vous, me dit mon Docteur ? Appelez vous erieur un sentiment si catholique et que les seuls Luthériens et Calvinistes combattent ? — Et quoy, lui dis-je, n'est-ce pas votre opinion ? — Non, me dit-il, nous l'anathématisons comme herétique et impie. Surpris de cette réponse, je connus bien que j'avois trop fait le janseniste, comme j'avois l'autre fois esté trop moliniste...

Et il est vrai que les jansénistes admettent (on a vu en quel sens) le pouvoir qu'ont les justes de prier Dieu. Fort de l'assurance qu'il en a reçue, Pascal retourne chez son premier Docteur et lui annonce tout satisfait « que la paix

sera bientost en Sorbonne », que les Jansénistes sont prêts à reconnaître le pouvoir qu'ont les justes de prier Dieu. Ici commence la comédie vengeresse, et l'on ne peut se retenir de citer :

Tout beau, me dit-il ! Il faut estre Theologien pour en voir le fin. La difference qui est entre nous est si subtile qu'a peine pouvons-nous la marquer nous mesmes. Vous auriez trop de difficulté a l'entendre. Contentez-vous donc de sçavoir que les Jansenistes vous diront bien que tous les justes ont tous-jours le pouvoir d'accomplir les Commandemens, — ce n'est pas de quoy nous disputons, — mais il ne vous diront pas que ce pouvoir soit *prochain*. C'est la le point.

Et, en effet, « c'est la le point ». Pascal tient ses adversaires et ne les lâchera plus. Interrogé sur le point de savoir s'il admet le pouvoir *prochain*, le janséniste « se met à rire » et répond froidement : Dites-moi en quel sens vous l'entendez, et je vous dirai ce que j'en pense. Pascal, ne pouvant lui répondre, se met de nouveau en campagne pour apprendre le sens de ce mot mystérieux de *prochain*. Le voilà chez un jésuite :

Je le suppliai de me dire ce que c'estoit qu'avoir le pouvoir *prochain* de faire quelque chose. — Cela est aisé, me dit-il, c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. — Et ainsi, luy dis-je, avoir le pouvoir *prochain* de passer une rivière, c'est avoir un bateau, des bateliers, des rames et le reste, en sorte que rien ne manque. — Fort bien, me dit-il. — Et avoir le pouvoir de voir, luy dis-je, c'est avoir bonne veüe et estre en plein jour : car qui auroit bonne veüe dans l'obscurité n'auroit pas le pouvoir prochain de voir selon vous, puisque la lumière lui manqueroit, sans quoy on ne voit point. — Doctement, me dit-il.

Et le jésuite, logique, affirme que, tous les hommes ayant « le pouvoir prochain de prier Dieu », il faut enten-

dre qu'ils ont « tout ce qui est nécessaire » pour le prier, qu'ils le prieront, (s'ils le veulent) sans avoir besoin d'aucune grâce efficace. Mais déjà Pascal est chez les nouveaux thomistes :

Je les priay de me dire ce que c'est que *pouvoir prochain* ?
N'est-ce pas celuy, leur dis-je, auquel il ne manque rien pour agir ? — Non, me dirent-ils.

Ce : *non*, remarquons le bien, c'est celui que, dans la coulisse et au moment des négociations, les thomistes ont, à n'en pas douter, opposé aux molinistes. Mais, dans la coulisse, tout s'arrange. Repris par un géomètre qui le présente au public, le *non* prend une autre allure.

Mais quoy, mon Pere, s'il manque quelque chose a ce pouvoir, l'appellez-vous prochain ? Et diriez-vous, par exemple, qu'un homme ait la nuit, et sans aucune lumière, le *pouvoir prochain de voir* ? — Ouy dea, il l'auroit selon nous, s'il n'est pas aveugle. — Je le veux bien, leur dis-je, mais Monsieur Le Moine l'entend d'une manière contraire. — Il est vray, me dirent-ils, mais nous l'entendons ainsi.

Acte est donné du désaccord entre Jésuites et thomistes. Mais il reste à mettre au jour la collusion. Il reste à montrer qu'il n'y a pas malentendu, mais fourberie. Pascal reprend :

— J'y consens, leur dis-je. Car je ne dispute jamais du nom, pourveu qu'on m'avertisse du sens qu'on luy donne. Mais je voy par là que, quand vous dites que les justes ont toujours le *pouvoir prochain* pour prier Dieu, vous entendez qu'ils ont besoin d'un autre secours pour prier, sans quoy ils ne prieront jamais. — Voila qui va bien, me répondirent mes Peres en m'embrassant, voila qui va bien : car il leur faut de plus une grace efficace qui n'est pas donnée a tous et qui détermine leur volonté à prier. Et c'est une heresie de nier la nécessité de cette grace efficace pour prier.

Nous sommes au vif de la démonstration : les nouveaux thomistes accusent d'hérésie... qui ? Leurs alliés, les molinistes. Le style se fait entraînant :

Voila qui va bien, leur dis-je à mon tour ; mais, selon vous les Jansenistes sont catholiques et Monsieur Le Moine herétique ; car les Jansenistes disent que les justes ont le pouvoir de prier, mais qu'il faut pourtant une grâce efficace, et c'est ce que vous approuvez. Et Monsieur le Moine dit que les justes prient sans grâce efficace, et c'est ce que vous condamnez.

— Ouy, dirent-ils, mais Monsieur le Moine appelle ce pouvoir *pouvoir prochain*.

Le mot est lâché. Pascal triomphe, et son honnêteté de géomètre éclate :

Mais quoy, mes Pères, leur dis-je, c'est se jouer des paroles de dire que vous estes d'accord a cause des termes communs dont vous usez, quand vous estes contraires dans le sens.

Écrasés par cette logique, les Pères ne répondent rien. On pourrait s'en tenir là ; car la démonstration est complète. Mais, à côté de la logique il y a le drame. Le public attend « la grande scène », celle qui réunira Pascal, les jésuites, les thomistes. Il a hâte de voir la coalition immorale s'ourdir sous ses yeux. Il veut voir les « traîtres » punis par l'étalage même de leur trahison. Bon dramaturge, Pascal introduit le disciple de M. Le Moine chez les Pères déconcertés. Et, tout de suite, il attaque :

— Je connois un homme qui dit que tous les justes ont tous jours le pouvoir de prier Dieu, mais que néanmoins ils ne prieront jamais sans une grâce efficace qui les détermine, et laquelle Dieu ne donne pas toujours à tous les justes. Est-il herétique ?

— Attendez, me dit mon Docteur, vous me pourriez surprendre. Allons donc doucement. Distingo. S'il appelle ce

pouvoir pouvoir prochain, il sera thomiste et partant catholique ; sinon, il sera janseniste et partant herétique.

— Il ne l'appelle, luy dis-je, ny prochain ni non prochain.

— Il est donc herétique, me dit-il ; demandez le a ces bons Peres.

Je ne les pris pas pour juges, car ils consentoient desja d'un mouvement de teste. Mais je leur dis :

— Il refuse d'admettre ce mot de *prochain*, parce qu'on ne le veut pas expliquer.

A cela un des Peres voulut en apporter sa definition : mais il fut interrompu par le disciple de Monsieur Le Moine qui lui dit : Voulez-vous donc recommencer nos broüilleries ? Ne sommes nous pas demeurez d'accord de ne point expliquer ce mot de *prochain* et de le dire de part et d'autre sans dire ce qu'il signifie ? — A quoy le Jacobin consentit.

Ainsi le sujet des disputes de la Sorbonne, de ce grand débat qui émeut Paris, c'est, pour qui va au fond des choses, la syllabe *pro* et la syllabe *chain*. Et ce que les thomistes alliés aux molinistes reprochent à Arnauld comme une hérésie c'est de ne pas vouloir accepter ces deux syllabes sans aucun sens ! La démonstration a quelque chose de si « énorme », malgré sa rigueur, la conclusion est si bouffonne que le lecteur hésitera à croire qu'il a bien compris. Pascal, en pleine verve, redouble ses coups :

Enfin, mes Peres, dites-moy, je vous prie, pour la dernière fois, ce qu'il faut que je croye pour estre catholique. — Il faut, me dirent-ils tous ensemble, dire que tous les justes ont le pouvoir prochain, en faisant abstraction de tout sens : *abstrahendo a sensu Thomistarum et a sensu aliorum Theologorum*¹.

C'est à dire, leur dis-je en les quittant, qu'il faut prononcer ce mot des lèvres, de peur d'estre herétique de nom. Car enfin est-ce que le mot est de l'Ecriture ? — Non, me dirent-ils,

1. « En faisant abstraction du sens des thomistes et du sens d'autres théologiens ».

— Est-il donc des Pères ou des Conciles ou des Papes ? — Non. — Est-il donc de Saint-Thomas ? — Non. — Quelle nécessité y a-t'il donc de le dire, puisqu'il n'a ny autorité ny aucun sens de luy-mesme ? — Vous estes opiniatre, me dirent-ils ; vous le direz, ou vous serez herétique, et Monsieur Arnauld aussi. Car nous sommes le plus grand nombre : et, s'il est besoin, nous ferons venir tant de cordeliers que nous l'emporterons.

Pascal quitte ses interlocuteurs « sur cette solide raison » et conclut triomphant : le vrai problème de la grâce n'a pas été abordé dans les discussions de Sorbonne ; les débats sont farce toute pure ; ils ne portent que sur la syllabe *pro* et la syllabe *chain*, et « il n'y a plus que le mot de *prochain* sans aucun sens qui court risque ».

Telle est cette première lettre qui éclate en coup de foudre sur la tête des thomistes et des molinistes. En un instant la situation est renversée : les juges sont devenus des accusés. Ils condamnaient, et voici qu'il leur faut se défendre.

Un autre tribunal est déjà saisi : l'opinion publique. En vain les Jésuites et le gouvernement s'évertuent. Ils ne savent qui trapper. Quel est l'auteur de la lettre ? Les uns disent Arnauld, d'autres Le Maitre, d'autres Gomberville, Baudry d'Asson, Hermant. Pascal, sur le moment, n'est pas soupçonné. Il s'amusera à irriter la curiosité et à narguer les puissances en signant sa troisième lettre : « Vostre tres-humble et très-obéissant serviteur E. A. A. B. P. A. F. D. E. P. » ce qui signifie : Et Ancien Ami, Blaise Pascal, Auvergnat, Fils De Etienne Pascal, à moins que les trois premières lettres ne signifient : Et Antoine Arnauld. Plus tard, Pascal prendra le pseudonyme de Louis de Montalte, *Ludovicus Montaltus*, qu'on a expliqué de diverses façons et qui est peut-être encore plus mystérieux depuis qu'on a fait remarquer qu'il y a

eu un Ludovicus Montaltus auteur d'un ouvrage de théologie publié à Venise en 1584¹.

Contre l'auteur inconnu ministres et gens de police sont sans pouvoir. Le public s'amuse de cette impuissance. A défaut de mieux, on se rabat sur les libraires. Le sieur Savreux, libraire et relieur « fort affectionné pour la bonne cause » est conduit aux prisons de l'officialité avec sa femme et deux garçons de boutique. Mais la femme « fort bonne, simple et craignant Dieu » est aussitôt remise en liberté. Au reste, ce n'est pas Savreux qui a imprimé la première *Provinciale*, c'est le sieur Petit « autre libraire affectionné à Port-Royal ». La police visite sa boutique Il est absent. Tandis qu'on le cherche, sa femme monte à l'imprimerie, met les formes « quoique fort pesantes » dans son tablier, redescend tranquillement, passe « parmi les Commissaire et gardes » sans qu'on l'inquiète et dépose les formes chez un ami.

Ajoutez que certains magistrats sont, de l'aveu même des Jansénistes, « bien intentionnés ». En fait, malgré les descentes de police, malgré les emprisonnements, les interrogatoires, les menaces, malgré l'adresse des Jésuites et les fureurs du Chancelier, les *Petites Lettres* trouvent des imprimeurs, sont tirées à des milliers d'exemplaires, lues à Paris, expédiées par paquets dans les provinces. Gens de salon, magistrats ne se cachent pas de les lire. Et le public s'égaie, sans trop songer aux conséquences, de voir la pensée narguer le pouvoir.

Il y a des incidents qui font trembler et qui font rire. Pascal, qui possède à Paris une maison de louage, croit plus sage de la quitter et, pour écrire ses *Provinciales*, il va se loger, sous un faux nom, rue des Poiriers, vis-à-vis

1. Voir Jovy, *Essai de solution d'un petit problème d'histoire littéraire relatif à Pascal*, (extrait du *Bulletin historique et philologique* 1894), et l'édition Brunschvicg, t. VII, p. 78.

du Collège de Clermont (depuis Collège Louis le Grand) dans une auberge à l'enseigne du *Roy David*. Son beau-frère, Périer, vient l'y rejoindre. Périer, un jour, y reçoit la visite d'un de ses parents, le Père Defretat, de la Compagnie de Jésus. Chaude alerte ! Dans la chambre même, des exemplaires d'une *Provinciale* sont en train de sécher sur un lit. Un coup d'œil, et tout est perdu ! Enfin le Père prend congé. Il n'a rien vu. « M. Perier aussitost alla en divertir M. Pascal qui estoit dans la chambre au-dessus de luy et que les Jésuites ne croyoient pas estre si proche d'eux. »

On ferait tout un roman héroï-comique avec les mille anecdotes qu'a recueillies l'érudition contemporaine sur la publication des *Provinciales*. A regret il nous faut passer. L'essentiel est que, malgré tant d'ennemis conjurés, les lettres de Pascal voient le jour. On ne peut ni les empêcher de paraître ni les étouffer. Du premier coup, l'opinion est saisie.

« Cette lettre, dit Nicole en parlant de la première *Provinciale*, eut tout le succès qu'on pouvoit désirer. Elle fut lue par les savans et par les ignorants. Elle produisit dans l'esprit de tous l'effet qu'on en attendoit. Elle eut encore un autre effet auquel on n'avoit point pensé. Elle fit connoître combien le genre d'écrire que Montalte avoit choisi étoit propre pour appliquer le monde à cette dispute. On vit qu'il forçoit en quelque sorte les plus insensibles et les plus indiférens à s'y intéresser, qu'il les remuoit, qu'il les gagnoit par le plaisir et que, sans avoir pour fin de leur donner un vain divertissement, il les conduisoit agréablement à la connaissance de la vérité ».

Cependant, à la Sorbonne, les molinistes, se cabrant sous le coup, décident de brusquer les choses. Le 29 janvier, cent trente docteurs votent la censure. Mais Pascal, de son côté, se sent victorieux : à cette même date du 29 janvier, il achève la seconde *Provinciale*.

CHAPITRE III

LE PROBLÈME DE LA GRACE

L'adversaire a été touché au point sensible. Pascal le sait et frappe à coup sûr : après le pouvoir prochain, la grâce suffisante.

Les Jésuites disent que tout homme a une grâce suffisante pour bien agir. Les Jansénistes disent, au contraire, que, pour bien agir, l'homme a besoin d'une grâce efficace, grâce qui n'est pas donnée à tous. Les deux doctrines sont inconciliaires, mais elles sont, l'une et l'autre, claires ; elles n'ont rien de ridicule.

L'attitude des thomistes est plus hasardeuse. Avec les Jésuites ils admettent que Dieu donne à tous une grâce « suffisante ». Mais, avec saint Augustin et les Jansénistes, ils ajoutent que, pour agir, l'homme a besoin d'une grâce efficace, grâce qui n'est pas donnée à tous. Du coup, leur grâce suffisante est une grâce qui ne suffit pas. Pascal aperçoit l'équivoque et fonce.

Il force un malheureux thomiste à reconnaître qu'il entend par grâce suffisante « la grâce qui n'est pas suffisante ». Il le presse, l'accable, l'assomme, Puis, changeant de style, il lui dit doucement : « Mais, après tout, mon Père, à quoi avez vous pensé de donner le nom de suffi-

sante à une grâce dont vous dites qu'il est de foi de croire qu'elle est insuffisante en effet ? » Et le pauvre homme se laisse aller : « Vous en parlez, dit-il, bien à votre aise. Vous êtes libre et particulier. Je suis religieux et en communauté. N'en savez-vous pas peser la différence ? Nous dépendons des supérieurs. Ils dépendent d'ailleurs. Ils ont promis nos suffrages : que voulez-vous que je devienne ? »

Pascal, qui déjà manie en maître toutes les armes du polémiste, ajoute discrètement : « Nous l'entendîmes à demi mot, et cela nous fit souvenir de son frère qui a été relégué à Abbeville pour un sujet semblable ».

Et voilà les fameux « juges » qui voudraient faire trembler Port-Royal réduits à l'état de pauvres diables tremblant devant leurs supérieurs ! Mais Pascal ne s'en tient pas là. Impitoyable, il demande pourquoi ces supérieurs eux-mêmes proclament suffisante une grâce qu'en leur âme et conscience ils estiment insuffisante. Le thomiste laisse échapper quelques confidences : l'ordre s'est opposé « ardemment » à la doctrine naissante de Molina ; mais les Jésuites « se prévalant du peu de lumière qu'a le peuple » ont peu à peu fait triompher leur doctrine ; et, par peur d'être traités d'hérétiques, les thomistes se sont résignés à « tempérer la vérité de la grâce efficace par l'aveu au moins apparent d'une suffisante ».

« Il nous dit cela si tristement qu'il me fit pitié », ajoute Pascal. Coup de génie qui est aussi le coup de grâce. Les thomistes étaient ridicules ; ils deviennent lamentables. Et, au lieu de maudire leurs juges, les Jansénistes les écrasent sous le poids de leur miséricorde...

Arnauld, en effet, est condamné. Mais Pascal est victorieux. La troisième lettre, datée du 9 février, s'ouvre par une « réponse du Provincial » qui prend acte de ce triomphe : « Vos deux lettres n'ont pas été pour moy seul. Tout le monde les voit, tout le monde les entend ;

t tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les Théologiens : elles sont encore agréables aux gens du monde, et intelligibles aux femmes mesmes ».

Les femmes, en effet, les femmes « qui font la moitié du monde », comme dit hardiment la seconde *Provinciale*, sont avec l'auteur des petites lettres. En vain les Jésuites les raillent ; elles entendent avoir voix au chapitre et jugent sans pitié les juges de Sorbonne. Une Dame dont le *Provincial* cite le billet sans la nommer (c'est sans doute Mademoiselle de Scudéry) dit de la première *Provinciale* : « Elle est tout à fait bien ingénieuse et tout à fait bien écrite. Elle narre sans narrer ; elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées ; elle raille finement... Elle est encore une excellente apologie et, si l'on veut, une délicate et innocente censure ».

Tandis que les Précieuses, toujours heureuses de jouer sur les mots, montrent que c'est la Sorbonne qui, au vrai, se trouve « censurée », un Académicien qui pourrait bien être Chapelain, écrit : « En ma qualité d'Académicien, je condamnerois d'autorité, je bannirois, je proscrirois, peu s'en faut que je ne die : j'exterminerois de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain, qui fait tant de bruit pour rien et sans scâvoir autrement ce qu'il demande ».

« Beaucoup de bruit pour rien », et ce rien, c'est l'objet des disputes de Sorbonne. Pascal a obtenu précisément ce qu'il souhaitait. Fort de l'éloge de ses « célèbres approbateurs », fort de l'opinion du monde qu'il sent avec lui, il le prend de haut dans sa troisième lettre avec les Docteurs qui viennent de condamner Arnauld. Ces juges ont été rigoureux dans leur censure. Ils disent de la proposition d'Arnauld qu'elle est « téméraire, impie, blasphématoire, frappée d'anathème et hérétique ». Ils emploient les termes de poison, de peste, d'abomination, d'exécration. Mais, comme le fait remarquer la lettre, au moment de dire en quoi consiste l'hérésie d'Arnauld, au moment

d'expliquer pourquoi sa doctrine est exécrable, ils se taisent. Pas un mot pour dire au monde ce qu'il y a d'abominable dans cette abomination. Les « bons molinistes » n'ont pas daigné s'abaisser jusqu'à nous en instruire.

Pourquoi ce silence ? Parce que la doctrine d'Arnauld est exactement conforme à celle de saint Augustin. A vouloir démontrer le contraire, les molinistes se seraient perdus. Ils n'ont dit mot de peur d'être repris. Ils ont voté brutalement parce qu'il est plus facile de censurer que de répartir et parce qu'il est bien plus aisé « de trouver des moines que des raisons ».

Le mot sonne clair et va loin. C'est déjà du Voltaire. Le monde applaudit toujours. La troisième lettre, écrit d'Asson de Saint Gilles paraît « avec un esclat et applaudissement encore plus grands que les deux précédentes ». Les Jésuites, définitivement battus, voyant tout leur plan s'écrouler, réagissent sans mesure : on met « les moucharts à toutes les imprimeries » ; on annonce la dispersion des solitaires, des arrestations. Port-Royal vainqueur et perdu vit dans la crainte et la prière.

C'est à ce moment que Pascal, dans sa quatrième lettre, datée du 25 février change brusquement son front d'attaque et, sous le couvert d'une étude concernant la grâce actuelle, engage sa grande campagne contre la morale relâchée des Jésuites.

On a dit mille choses sur ce changement. Nous verrons plus loin ce qu'il en faut penser. Mais il est une erreur assez répandue qu'il faut réfuter tout de suite : Pascal, a-t-on dit, aurait abandonné la question de la grâce parce qu'il ne se sentait pas à l'aise pour exposer au grand public la sombre doctrine des Jansénistes ; très sûr, très maître de son art tant qu'il ne s'agissait que d'attaquer les théories des autres, il aurait reculé devant l'exposé de sa propre doctrine ; il aurait, si l'on peut dire, escamoté le vrai débat.

Ce qui a pu donner naissance à cette erreur, c'est que, dans les premières *Provinciales*, Pascal, en effet, n'oppose pas résolument la thèse de Jansénius à celle des molinistes. Il n'applique pas son effort à défendre l'une, à ruiner l'autre. Allons plus loin : dans son impétuosité, il se découvre lui-même, offre le flanc. On rit de bon cœur à cette grâce suffisante qui ne suffit pas, à ce pouvoir prochain qui, pour l'un, est tout, et pour l'autre n'est rien. Mais après avoir ri, l'on est bien tenté de retourner contre Pascal ses propres traits. Que nous dit-il en effet touchant la théorie janséniste ? Que tous les justes « ont le pouvoir » de prier Dieu, mais que néanmoins ils ne prient jamais sans une grâce efficace qui les détermine et que Dieu ne donne pas à tous. C'est fort bien. Mais en quoi consiste cette possibilité théorique ? Et que de plaisanteries pourrait faire un moliniste sur ce pouvoir qui ne peut pas ! Tant qu'il ne s'est pas expliqué sur ce point, Pascal, on ne peut le nier, a laissé dans l'ombre le point le plus important ; il n'a pas exposé la doctrine janséniste.

De là à conclure qu'il a reculé devant la difficulté, qu'il a adroitement esquivé un débat embarrassant il n'y a qu'un pas, et plusieurs l'ont franchi.

Ils ont eu tort. Les deux premières *Provinciales* ne sont pas, dans la pensée de leur auteur, des écrits destinés à prouver la supériorité de la thèse de Jansénius sur celle de Molina. Ce sont des écrits de circonstance destinés à montrer au public que molinistes et thomistes ont fait alliance contre Arnauld et qu'ils ont fondé cette alliance sur une équivoque. Suivant, en logicien, son dessein principal, Pascal s'attache à prouver que les thomistes sont au fond en désaccord avec les molinistes ; il n'a garde de mêler à cette démonstration une réfutation en règle de la théorie des Jésuites, une défense de celle des Jansénistes. Mais la preuve qu'il ne songe nulle-

ment à « escamoter » le débat, c'est qu'il l'aborde résolument par deux fois : dans sa quatrième lettre et dans sa dix-huitième.

Dans la quatrième, il attaque de front le molinisme. Les partisans de la grâce suffisante soutiennent qu'à chaque tentation Dieu donne à chaque homme une « grâce actuelle », et ils définissent cette grâce « une inspiration par laquelle Dieu nous fait connaître sa volonté et par laquelle il nous excite à la vouloir accomplir ». Si l'on n'avait pas cette grâce actuelle, c'est à dire si l'on n'avait pas, avant de commettre une mauvaise action, la connaissance du mal qui y est et « une inspiration qui nous excite à l'éviter », on ne serait pas coupable en commettant cette mauvaise action. Seulement, en fait, disent les Jésuites, tout homme, à chaque tentation, a une grâce actuelle : s'il fait le mal, c'est en sachant qu'il fait le mal ; il sent Dieu qui le pousse au bien, mais, fort de son libre arbitre, il résiste à Dieu et saute le pas.

Cette fois, nous sommes bien au cœur du débat. Il ne s'agit plus des équivoques imaginées par molinistes et thomistes ; il s'agit du fond des choses. Pascal se dérobe-t-il ? Il s'engage au contraire, à fond. Toutes ses armes lui servent tour à tour. Voici l'Écriture : il est dit dans la Bible « que Dieu n'a pas révélé ses jugements aux Gentils et qu'il les a laissés errer dans leurs voies ». Voici l'ironie :

« Et quoy, mon Pere, lui repartis-je, est-ce la l'hérésie des Jansénistes de nier qu'a chaque fois qu'on fait un péché il vient un remords troubler la conscience, malgré lequel on ne laisse pas *de franchir le sault et de passer outre*, comme dit le P. Bauny ? C'est une assez plaisante chose d'estre herétique pour cela. Je croyois bien qu'on fust damné pour n'avoir pas de bonnes pensées ; mais qu'on le soit pour ne pas croire que tout le monde en a, vrayement je ne le pensois pas. »

Voici le raisonnement :

« Pensera t'on que ces Philosophes qui vantoient si hautement la puissance de la Nature en connussent l'infirmité et le Médecin ? Dira t'on que ceux qui soutenoient comme une maxime assurée que *Dieu ne donne point la vertu et qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui la luy ait demandée* pensassent à la luy demander eux-mesmes ?

« Qui pourra croire que les Epicuriens, qui nioient la Providence Divine eussent des mouvements de prier Dieu ? Eux qui disoient que c'estoit lui faire injure de l'implorer dans nos besoins, comme s'il eust été capable de s'amuser à penser à nous ?

« Et enfin comment s'imaginer que les Idolâtres et les Athées ayent dans toutes les tentations qui les portent au péché, c'est à dire une infinité de fois en leur vie, le désir de prier le véritable Dieu qu'ils ignorent, de leur donner les véritables vertus qu'ils ne connaissent pas ? »

Et, comme le Père Jésuite résiste à ce raisonnement, maintient avec fermeté sa doctrine, Pascal, de ce ton d'impatience qu'il prend quelquefois comme malgré lui pour venger la vérité méconnue, s'écrie : « Ce n'est pas ici un point de foi ni même de raisonnement. C'est une chose de fait. Nous le voyons, nous le savons, nous le sentons ».

Ainsi la thèse des Jésuites se heurte à l'Écriture, à la raison, aux faits. On pensera ce qu'on voudra de ces arguments. Mais ce qu'on ne peut pas prétendre, c'est que Pascal, cette fois, perde de vue ou esquive le débat. Il est face à face avec la thèse des molinistes et il vise au cœur. Cherche t'il à dissimuler ce que la conception janséniste peut avoir d'horrible aux yeux de profanes ? Tant s'en faut. Si quelque chose peut nous heurter violemment, c'est assurément l'idée qu'un homme serait damné pour une action qu'il a crue bonne en son âme

et conscience. Pascal pourtant n'hésite pas. L'Écriture à la main, il nous rappelle avec une sombre hardiesse, que le péché le plus abominable « peut estre commis par ceux qui sont si esloignez de sçavoir qu'ils pêchent qu'ils croyroient pecher en ne le faisant pas ».

Reste à exposer la thèse en son ensemble, à s'expliquer sur ce « pouvoir » qu'aurait l'homme de faire le bien et qui ne lui sert à rien sans la grâce, sur ce libre-arbitre qui subsiste sous l'action souveraine de Dieu.

Sur tout cela la dix-huitième *Provinciale* apporte les précisions qui ne se trouvent pas dans les deux premières lettres. On a bâti à ce sujet tout un roman. Pascal aurait étudié la doctrine de Saint Thomas après avoir rédigé ces deux lettres. D'où un revirement profond dans ses idées : et la dix-huitième *Provinciale* serait en contradiction avec les premières.

L'accusation est grave. Car, si ce revirement était réel, il serait en tout point fort déloyal de n'en pas prévenir les lecteurs. Mais rien ne permet d'attribuer à Pascal cette déloyauté. Oui, sa dix-huitième lettre est d'un autre ton que les premières, elle apporte des précisions neuves. Mais rien de tout cela n'implique un changement. Si Pascal s'explique plus amplement et plus délicatement sur la question de la grâce, c'est que, cette fois, il se trouve face au Père Annat, jésuite, qui reproche aux Jansénistes de donner dans l'hérésie de Calvin. À cette accusation précise il faut une réponse précise. Si le ton de la dix-huitième lettre est plus grave en sa véhémence, c'est qu'il ne s'agit plus, comme au début, de démasquer des artisans d'équivoque : il s'agit de défendre contre une attaque hardie des vérités dont dépend l'existence même du catholicisme.

Ces vérités, Pascal les expose avec la précision qui est la marque de son génie. Qu'on puisse résister à la grâce, il l'accorde aisément à ses adversaires. On ne le peut

que trop lorsqu'il s'agit de « ces grâces faibles qu'on appelle excitantes ou inefficaces » ; on le « peut » même lorsqu'il s'agit de la grâce efficace ; entendons que, si on « veut » alors faire le mal, on le fera. Mais, en fait, on ne le voudra pas, si Dieu veut qu'on ne le veuille pas.

Ne dites pas qu'en fin de compte la volonté de Dieu fait tout et que l'homme est aux mains de son Créateur comme une pâte docile, une chose inanimée : ce serait l'hérésie de Calvin, et Pascal la rejette avec horreur. L'homme « veut » et sa volonté joue un rôle réel et décisif. Comment accorder ce rôle avec l'action souveraine de Dieu ? En d'autres termes, comment concilier « le pouvoir souverain de la grâce sur le libre arbitre et la puissance qu'a le libre-arbitre de résister à la grâce » ? Par la théorie de Saint-Augustin :

Car, selon ce grand Saint, que les Papes et l'Eglise ont donné pour règle en cette matière, Dieu change le cœur de l'homme par une douceur céleste qu'il y répand, qui, surmontant la délectation de la chair, fait que l'homme, sentant d'un costé sa mortalité et son néant, et découvrant de l'autre la grandeur et l'éternité de Dieu, conçoit du dégoût pour les délices du péché qui le séparent du bien incorruptible ; et, trouvant sa plus grande joie dans le Dieu qui le charme, il s'y porte infailliblement de lui-même, par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux ; de sorte que ce lui sera une peine et un supplice de s'en séparer. Ce n'est pas qu'il ne puisse toujours s'en éloigner et qu'il ne s'en éloignast effectivement s'il le vouloit ; mais comment le voudroit-il, puisque la volonté ne se porte jamais qu'à ce qui lui plaist le plus, et que rien ne lui plaist tant alors que ce bien unique qui comprend en soi tous les autres biens ?

Voilà la doctrine au complet : l'homme « peut » prier sans la grâce, en ce sens qu'il prierait s'il voulait prier : mais, en fait, sans la grâce il ne prierai pas ; l'homme « peut » faire le mal malgré la grâce, en ce sens qu'il le

ferait s'il voulait le faire ; mais, en fait, il ne le voudra pas. Là où il n'y a pas grâce, tel est l'attrait de la concupiscence que nous allons au péché ; là où il y a grâce, tel est l'attrait de Dieu que nous allons au bien : mais dans un cas comme dans l'autre, nous allons « infailliblement » sans aller « nécessairement » ; nous nous élançons « d'un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux ».

Pascal n'a donc pas reculé devant l'exposé loyal de sa thèse, bien qu'il se rendît parfaitement compte que l'idée des molinistes flattait davantage « le sens commun ». A la théologie nouvelle qui prétend rendre l'homme « maître de son salut ou de sa perte » il oppose, sans faire de concessions, la dure et sombre doctrine de Saint-Augustin.

On se demandera comment, catholique et soucieux de le demeurer, il peut se déclarer fidèle à la théorie de Jansénius que les Papes condamnent à coups redoublés. En effet, au mois de mars 1657, on connaît en France la Bulle d'Alexandre VII (datée du 16 octobre 1656) contre le jansénisme. Après avoir reproduit la Bulle de son prédecesseur Innocent X, Alexandre VII écrit :

« Nous, dis-je, par le devoir de nostre charge pastorale et apres une meure deliberation, confirmons, approuvons et renouvellons par ces presentes la Constitution, Declaration et Definition du Pape Innocent nostre Predecesseur cy-dessus rapportée, déclarons et definissons que ces cinq Propositions ont esté tirées du Livre du mesme Cornelius Jansenius, Evesque d'Ypres, intitulé Augustinus, et qu'eiles ont esté condamnées dans le sens auquel cet Auteur les a expliquées et, comme telles, nous les condamnons derechef, leur appliquant la mesme censure dont chacune d'elles en particulier a esté notée ou frappée dans cette mesme Declaration et Definition ».

Le Pape ajoute que tous ceux qui refuseront d'observer sa Constitution doivent être traités en rebelles, et il implore contre eux « s'il est besoin, le secours du bras séculier ». On se demande comment, après des déclarations aussi nettes, aussi brutales, Pascal peut rester janséniste tout en continuant à se dire catholique.

Il paraît certain que, tout au début, il avait songé à résister au Pape ; M. Jovy a signalé un témoignage en ce sens du Père Thomassin, témoignage qui paraît en tout point digne de foi. Mais bien vite, sous l'influence d'Arnauld, Pascal admet la célèbre distinction du fait et du droit.

Sur la question de droit, les Papes sont infaillibles : donc, dès l'instant qu'ils ont déclaré les cinq propositions condamnables, tout catholique doit les tenir pour telles ; Pascal déclare hautement qu'il les condamne.

Mais sur la question de fait, les Papes ne sont pas infaillibles. En vain ils déclarent que les propositions sont dans Jansénius et qu'elles y ont tel sens. Il n'y a rien là qui touche à la foi. Les catholiques peuvent donc, sans cesser d'être catholiques, avoir sur ce point une opinion contraire à celle du Pape.

C'est cette thèse qui est défendue avec une incomparable vigueur dans les dernières *Provinciales*. Pascal multiplie les exemples historiques propres à la fortifier. Puis il déclare hardiment que les fidèles n'ont pas à obéir au Pape aveuglément, qu'ils peuvent, lorsqu'il se méprend, l'avertir respectueusement :

Je scay, mon Père, le respect que les Chrestiens doivent, au S. Siege, et vos adversaires témoignent assez d'estre tres-resolus à ne s'en départir jamais : mais ne vous imaginez pas que ce fust en manquer que de représenter au Pape, avec toute la soumission que des enfants doivent à leur Père et les membres à leur chef, qu'on peut l'avoir surpris en ce point de fait...

Car, sur les questions de fait, le Saint-Siège peut errer :

Vous voyez donc, mon Père, que le degré éminent où sont les Papes ne les exempte pas de surprise et qu'il ne fait autre chose que de rendre leurs surprises plus dangereuses et plus importantes. C'est ce que Saint Bernard représente au Pape Eugène (De consid., lib. 2, c. ult.) : « Il y a un autre défaut si général que je n'ay veü personne des grands du monde qui l'évite. C'est, saint Pere, la trop grande credulité, d'où naissent tant de désordres. Car c'est de là que viennent les persecutions violentes contre les innocens, les prejugez injustes contre les absens, et les colères terribles pour des choses de néant : pro nihilo. Voila, Saint Pere, un mal universel, duquel si vous estes exempt je diray que vous estes le seul qui ayez cet avantage entre tous vos confrères. »

Non seulement les Papes peuvent être surpris sur les questions de fait. Mais « ils sont plus exposez à estre trompez que les personnes qui ont moins d'occupations importantes ». De mauvais conseillers « les engagent quelquefois artificieusement à persécuter ceux qui défendent la vérité de la foy, en pensant persécuter des hérésies ». C'est pourquoi les Papes mettent ordinairement dans leurs lettres cette clause : « Si la chose est comme on nous la fait entendre ; si les faits sont véritables ». Cette clause, insérée dans certains actes « est sous entendue en toutes ». Ce ne sont pas les Bulles qui prouvent la vérité des faits ; c'est, au contraire, la vérité des faits qui rend les Bulles recevables.

Reste la question capitale : si les Papes ne sont pas juges de la vérité des faits, qui en sera juge ? A cette question Pascal répond avec une simplicité superbe : « D'où apprendrons nous donc la vérité des faits ? Ce sera des yeux, mon Père, qui en sont les légitimes juges... »

Grâce à cette théorie, l'auteur des *Provinciales* peut en toute sûreté de conscience demeurer janséniste et catholique. Ce que le Pape a condamné, touchant la foi, il le condamne. Mais en vain le Pape ajoute, affirme que la doctrine condamnable est, en fait, celle de Jansénius : cette assertion ne lie personne ; Pascal, ou tout autre catholique, lisant le livre de ses yeux, n'y voit que la pure doctrine de Saint-Augustin. Or, le Pape n'a pas condamné Saint-Augustin. Donc on peut être catholique sans condamner Jansénius.

Telle est, touchant la grâce, la thèse soutenue dans les *Provinciales*. On peut la critiquer. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elle est claire et ferme. Contre ceux qui voudraient retoucher et adoucir l'antique enseignement de l'Église, Pascal se dresse, irréductible. Il sauve le libre-arbitre par le même expédient dont s'est servi Saint-Augustin. Mais il ne craint pas d'affirmer que le bon usage que nous faisons de ce libre-arbitre est l'œuvre de Dieu lui-même, que nos mérites, selon le mot de Saint-Paul, sont « des dons de Dieu ». Dieu a voulu sauver tous les hommes. Mais, Adam s'étant souillé et ayant souillé ses descendants, Dieu, par pure miséricorde, a choisi certains hommes pour les conduire infailliblement au salut. A chacun de nous de croire qu'il est du nombre de ces élus et d'agir en conséquence. Mais cette créance doit être « mêlée de crainte ». A la religion aimable que voudraient instituer les Jésuites les *Provinciales* opposent avec une rude et probe intransigeance la religion redoutable qui nous enseigne notre néant et nous jette tremblants aux pieds d'un Maître dont nous devons adorer les décrets sans les comprendre.

Ne fût-ce que par là, l'ouvrage de Pascal serait sûr de vivre éternellement : un des plus puissants génies qu'ait produits l'Occident y traite un des plus hauts problèmes qu'aient agités les religions et les philosophies. Mais,

si c'était là leur unique attrait, la gloire qui entoure les *Provinciales* serait une gloire grave : on parlerait d'elles comme des *Pensées*. Ce qui se mêle à cette gloire de vif, de jeune, j'allais dire de pimpant, vient des lettres où Pascal attaque la morale relâchée : courons-y.

CHAPITRE IV

LA MORALE DES CASUISTES

« Vous n'y estes pas encore, mon cher ; pendant que vous ne parlerez que de la grâce, dont votre lettre est pleine, vous n'intéresserez que des moynes et des docteurs à vos disputes ; il faut quelque chose de plus réjouissant, et, si vous voulez attirer l'attention des honnests gens, il faut les divertir ».

Tel eût été, à en croire le Père Rapin, le conseil donné à Pascal par le fameux chevalier de Méré. Pascal, l'entendant à demy mot, eût répondu : « Laissez-moy faire, et vous aurez contentement ». Et c'est ainsi, sur l'avis d'un des beaux esprits du siècle, qu'aux lettres concernant la grâce auraient succédé brusquement les lettres touchant la morale des Jésuites.

L'anecdote est célèbre, mais fort suspecte. On n'imagine guère Pascal changeant le sujet de ses lettres à seule fin de « réjouir » les gens du monde ; au demeurant, c'eût été soin superflu ; car les premières lettres, en dépit de l'austérité des questions débattues, avaient paru les plus divertissantes du monde.

Peut-être faut-il attacher plus d'importance à un avis envoyé de Rome aux jansénistes par un théologien influent,

le Père Hilarion. Ce Père aurait dit nettement qu'il valait mieux ne plus parler des propositions condamnées et attaquer les Jésuites sur la morale « parce que, par leur doctrine sur les mœurs, ils renversent toutes les règles de la piété chrétienne et le dogme de la foy ».

Mais, au vrai, il n'était besoin ni de Méré ni du Père Hilarion pour diriger l'auteur des *Provinciales* sur une voie où tout l'engageait « infailliblement et nécessairement ». Il est clair que, dans la religion aimable que les Jésuites rêvent d'instituer, la théorie de la grâce suffisante fait corps avec la morale relâchée.

Pascal, lui-même le montre avec force et je ne vois pas ce qu'on peut reprendre à son raisonnement :

Allez donc, je vous prie, voir ces bons Pères, et je m'assure que vous remarquerez aisément dans le relâchement de leur morale la cause de leur doctrine touchant la grâce. Vous y verrez les vertus chrétiennes si inconnuës, et si dépourvues de la charité qui en est l'âme et la vie, vous y verrez tant de crimes palliez et tant de désordres soufferts que vous ne trouverez plus étrange qu'ils soutiennent que tous les hommes ont toujours assez de grâce pour vivre dans la piété de la manière qu'ils l'entendent. Comme leur morale est toute payenne, la nature suffit pour l'observer.

Supprimons de ce passage les mots dont la sainte véhémence ne sied qu'à un janséniste : le rapport logique reste évident. Les Saint-Cyran, les Arnauld, les Pascal qui prennent à la lettre les préceptes rigoureux de l'Écriture et des Pères, qui veulent que, pour être sauvé, l'homme meure au monde, en arrivent tout naturellement à croire que Dieu seul, qui peut tout, produira en nous de tels changements. Les Jésuites, accordant à tous des grâces suffisantes, remettant à notre volonté autonome le soin de les faire ou non fructifier, ne peuvent pas demander à cette volonté les effets presque miracu-

Il leux que la grâce produit en se jouant. En quelque estime qu'on tienne la nature humaine on ne peut attendre d'elle ce qu'on attend de la Divinité : force est donc aux jésuites d'adoucir, de détendre la morale chrétienne. Si nous avons tous assez de grâce pour faire, par un effort personnel, notre salut, c'est que ce salut n'exige pas des œuvres surhumaines, c'est qu'une vertu plus humble y suffit.

Attaquer la grâce suffisante, c'est donc attaquer par avance la morale débonnaire ; attaquer la morale débonnaire, c'est ruiner la grâce suffisante. Il n'y a pas lieu d'expliquer par des influences extérieures une évolution qui impose à Pascal la nature même des choses.

Ce qui est vrai, c'est qu'il passe d'un terrain d'attaque à l'autre avec une sorte de brusquerie. Il y avait bien longtemps qu'Arnauld, dans sa *Théologie morale*, avait dénoncé les décisions extravagantes de certains casuistes ; et cependant les premières *Provinciales* n'en soufflent pas mot. Au contraire, à partir de la cinquième lettre, il n'est plus question que de la morale relâchée ; l'auteur se jette avec fougue sur son sujet ; il semble attacher encore plus d'importance aux solutions des casuistes qu'au problème même de la grâce.

On peut donner de ce fait incontestable des raisons plus ou moins obligantes ; ceux qui veulent faire de Pascal un vil pamphlétaire n'ont pas manqué de dire ou d'insinuer qu'il avait, en pur polémiste, abandonné son premier dessein pour se jeter sur un sujet qui, comme disent aujourd'hui les journalistes, « rendait davantage ». Mais le témoignage de Nicole s'accorde mieux à ce que nous savons du caractère de Pascal. Pascal, à l'en croire, ne se serait résigné qu'après de longues hésitations, à « quitter la matière de la grâce » ; mais, ayant commencé à lire Escobar, il ne put « retenir son indignation contre ces opinions monstrueuses qui font tant de déshonneur

au christianisme. Il jugea qu'il n'y avait rien de plus pressé que d'exposer à la vue du public des relâchements si horribles, et en même temps si ridicules et si détestables. Il crut devoir travailler à les rendre non seulement la fable, mais encore l'objet de la haine et de l'exécration de tout le monde ».

Par là tout s'éclaire. Tôt ou tard, Pascal aurait passé de la grâce suffisante à la morale relâchée, parce que la morale relâchée fait corps avec la grâce suffisante. Mais, au mois de février, il était encore tout entier à la grâce et comptait en parler encore longuement. Il lit Escobar et prend feu. Pour s'en étonner, il faut ne connaître ni Pascal ni Escobar.

Tel a été le succès des *Provinciales* qu'aujourd'hui encore je ne sais quoi de fâcheux reste attaché aux noms mêmes de *casuiste* et de *casuistique*. En soi, cependant, la casuistique est non seulement légitime, mais indispensable. La morale chrétienne, comme toutes les morales, lance des préceptes généraux, elle interdit « le meurtre », « le mensonge » ; elle prescrit « l'aumône ». Mais, ces préceptes une fois formulés, reste à savoir quels sont les meurtres interdits : car il est trop clair qu'il y a meurtre et meurtre ; quelles sont les libéralités prescrites : car autre chose est de donner aux pauvres une part de son superflu, autre chose de leur abandonner tous ses biens. Il faut donc qu'il y ait des hommes qui, examinant des « cas » définis, disent aux fidèles quelle est la limite de leurs droits, et de leurs devoirs. Ces « casuistes » ont existé dès les premiers temps de l'Eglise ; il y en a eu au Moyen-Age, et nul n'a songé à décrier leur art.

Mais, au XVI^e et au XVII^e siècle, la casuistique se développe brusquement au sein de l'Eglise. On voit soudain pulluler les livres dans lesquels des auteurs graves étu-

dient les cas de conscience. Parmi ces auteurs, les uns sont rigoureux, les autres débonnaires. Mais, dans le monde où l'on agite ces problèmes, une doctrine prévaut peu à peu qu'on appelle le « probabilisme ».

Naturellement nul n'ose dire que, quand un casuiste, jésuite ou autre, autorise, pour sa part, tel vol ou tel meurtre, son opinion puisse être tenue pour « sûre ». Mais on s'accorde bientôt à croire et à dire que, si elle n'est pas sûre, elle est du moins digne de considération, non négligeable, autrement dit « probable ». On peut la suivre dans la pratique.

Cette « probabilité » subsiste, même lorsque deux auteurs sont d'avis contraires : « Ponce et Sanchez, dit le théologien Diana, sont de contraires avis ; mais, parce qu'ils estoient tous deux savans, chacun rend son opinion probable ».

Entre des opinions diverses mais probables quel choix fera le fidèle ? Il choisira évidemment celle qui lui agrée le plus, c'est à dire, neuf fois sur dix, la plus douce. Il est vrai que cette faculté qu'on lui concède serait vaine si, à l'heure de la confession, son Directeur lui refusait l'absolution. Mais la doctrine y pourvoit : « Quand le pénitent suit une opinion probable, dit le théologien Bauny, le Confesseur le doit absoudre, quoy que son opinion soit contraire à celle du pénitent. Refuser l'absolution à un pénitent qui agit selon une opinion probable est un péché qui de sa nature est mortel ».

Ce qui résulte de tout cela, c'est que, lorsqu'un théologien a, dans un livre, autorisé tel meurtre, tel mensonge, tel vol, le fidèle peut en sûreté de conscience commettre ce vol, ce mensonge, ce meurtre, et son confesseur, même s'il trouve l'action abominable, est tenu de l'absoudre.

Cela étant, reste à savoir quels sont les actes autorisés, quelles sont les opinions indulgentes ; elles seules comptent, puisqu'en pratique elles seules rallieront peu à peu

la foule des fidèles. Pour en dresser la liste, Pascal s'est servi de l'ouvrage publié par Arnauld contre les casuistes ; il a parcouru lui-même divers ouvrages de casuistique ; il s'est surtout servi du livre d'Escobar.

Cet infortuné théologien, homme vertueux, voire sévère en son privé, eut un beau jour l'idée de réunir en une « somme » les avis des meilleurs casuistes de la Compagnie de Jésus. En ayant compté vingt quatre, il n'hésita pas à comparer ces sages aux vingt quatre vieillards de l'Apocalypse. Il recueillit et classa leurs décisions. Son livre n'est pas une œuvre personnelle, mais une anthologie. C'est en le lisant et en le relisant que Pascal se fait une idée d'ensemble de « la morale des Jésuites » ; il complète l'image ainsi obtenue à l'aide d'autres textes qui, pour la plupart, lui sont indiqués par Arnauld et d'autres. Ainsi muni, il se met en campagne.

Campagne éblouissante. Pascal se rend chez un bon casuiste de la Société. C'est une vieille connaissance qu'il renouvelle exprès. Le bon Père, qui l'aime toujours, lui fait mille caresses et répond avec grâce à ses questions. Il s'agit du jeûne. Pascal n'est là que depuis un instant et déjà l'autre a trouvé un moyen de le dispenser du jeûne.

— Allez, vous n'estes point obligé a jeusner. Je ne veux pas que vous m'en croyez ; venez a la Bibliothèque. J'y fus. Et, la, prenant un livre : « En voicy la preuve, me dit-il, et Dieu scâit quelle ! C'est Escobar. — Qui est Escobar, luy dis-je, mon Père ? — Quoy vous ne scavez pas qui est Escobar de nostre Société, qui a compilé cette Théologie morale de vingt quatre de nos Pères ?...

Le bon Père présente le grand homme et lit diverses décisions sur le jeûne. Peut-on, sans rompre le jeûne, boire du vin ? On le peut, et même de l'hypocras. Si un homme doute qu'il ait vingt et un ans, est-il obligé de

jeûner ? Non. — Oh ! que cela est divertissant, s'écrie Pascal. Et le bon Père, ravi, continue :

— Voyez, dit-il encore, ce trait de Filiutius, qui est un de ces 24 Jésuites « Celuy qui s'est fatigué a quelque chose comme a poursuivre une fille, est-il obligé de jeusner ? Nullement. — Mais, s'il s'est fatigué exprez pour estre par la dispense du jeusne, y sera t'il tenu ? — Encore qu'il ait eu ce dessein formé, il n'y sera point obligé.

Du premier coup, nous voilà au cœur de la morale « relâchée ». Et, comme le bon Père cite encore quelques décisions permettant en certains cas de ne pas fuir ou de rechercher « les occasions de pécher », Pascal avoue sa stupeur :

« Vrayment, lui dis-je, il me semble que je resve quand j'entends des religieux parler de cette sorte ! Et quoy, mon Père, dites-moy en conscience, estes-vous dans ce sentiment là ? — Non vrayment, me dit le Père. — Vous parlez donc, continuay-je, contre vostre conscience ? — Point du tout, dit-il. Je ne parlois pas en cela selon ma conscience, mais selon celle de Ponce et du Père Bauny. Et vous pourriez les suivre en sureté ; car ce sont d'habiles gens. — Quoy, mon Père, parce qu'ils ont mis ces trois lignes dans leurs livres sera t'il devenu permis de rechercher les occasions de pecher ? Je croyois ne devoir prendre pour règle que l'Ecriture et la Tradition de l'Eglise, mais non pas vos casuistes. — O bon Dieu, s'écria le Père, vous me faites souvenir de ces Jansénistes ! Est ce que le P. Bauny et Bazile Ponce ne peuvent pas rendre leur opinion probable ?..

Et le bon Père révèle à Pascal, tour à tour étonné, égayé, indigné, les mystères du probabilisme. Adieu Saint-Augustin, Saint Chrysostome, Saint-Jérôme ! Les maîtres nouveaux de la morale, « gens bien habiles et bien célèbres », sont Villalobos, Conink, Llamas, Achokier, Delakozer, Della-Cruz, Vera-Cruz, Ugolin, Tambourin,

etc. — O, mon Père, dit Pascal tout effrayé, tous ces gens la estoient-ils chrestiens ?

Les coups portés sont autrement sévères que ceux des premières lettres ; l'adversaire est touché en pleine poitrine, et l'ironie de Pascal ne fait, comme disaient nos aïeux, qu'aigrir la plaie. Quelle que soit la sainteté de leur indignation, les Jansénistes pourraient se demander s'il n'y a pas dans ces lettres vengeresses quelque chose de trop cruel. Quelques uns d'entre eux, nous le savons, s'inquiètent, ont des scrupules. Mais au moment où Pascal lui-même aurait pu être troublé à son tour, Dieu intervient.

Une nièce de Pascal, la petite Marguerite Périer était atteinte, depuis trois ans, d'une « fistule lachrymalle » ; son œil était enflé, difforme ; il en coulait « de la boue » ; les médecins, l'ayant vainement soignée, ne parlaient plus que d'y « porter le feu ». Or, le 24 mars 1656, un fragment de la Couronne d'Épines étant exposé à Port-Royal, Marguerite, appelée à baisser la relique, a l'idée d'y appliquer son œil. Un quart d'heure après, elle est guérie.

Dans le camp adverse, on crie à la fourberie. Mais la bonne foi des Jansénistes en cette affaire est hors de doute. Des incrédules, il est vrai, peuvent expliquer, sans avoir recours à une intervention surnaturelle, qu'un mal disparaisse, au moment même où des médecins l'ont déclaré incurable. Mais les Jansénistes ne sont pas des incrédules, et leurs adversaires eux-mêmes ne peuvent leur opposer des arguments d'un certain ordre. Le « miracle » de la Sainte-Épine est bientôt reconnu pour tel.

Ce miracle suspend les foudres près de tomber sur Port-Royal. Mais il a un autre effet : il encourage Pascal, lui donne la persuasion qu'il est dans la bonne voie.

C'est le 20 mars qu'il a fini d'écrire cette cinquième Provinciale si terrible pour les casuistes. Dès avant qu'il

l'ait rendue publique, nous savons par Arnauld lui-même qu'il y a parmi les meilleurs amis des Jansénistes des murmures, des protestations : « Cette manière d'écrire n'estoit point chrétienne ; il n'y avoit pas de charité ; on ne devoit pas mesler de railleries dans les choses saintes ». Il n'est pas invraisemblable que la sainte Mère Angélique ait été elle-même dans ces sentiments. Qui sait si tout cela n'eût pas touché Pascal ? Mais, à cet instant même, le 24 mars, le miracle se produit. Pour le monde, c'est un miracle janséniste. Pour lui, c'est plus : l'enfant guérie merveilleusement est sa nièce. Dieu a daigné jeter les yeux sur sa famille, donc sur lui. Comment ne pas voir dans cette intervention une preuve qu'il a la grâce, qu'il est dans la bonne voie, que Dieu lui-même agrée les *Provinciales* ? Le 30 mars, au lendemain de nouvelles perquisitions faites chez les imprimeurs, la cinquième lettre est rendue publique ; et les lettres sur la morale se succèdent, toujours plus vives, plus pressantes, plus impitoyables.

Voici les « procédés » à l'aide desquels les casuistes, jésuites et autres, excusent les péchés les plus horribles : direction d'intention, définition.

La direction d'intention consiste à donner pour fin à des actions coupables un objet permis. Celui qui sait en jouer détournera sa pensée de ce qu'il y a de criminel dans l'acte qu'il veut accomplir, mais accomplira néanmoins cet acte.

Exemple : il est défendu à un chrétien de se venger. Un gentilhomme qui a reçu un soufflet ne peut donc, par vengeance, tuer son agresseur. S'il le frappe, avec une intention de vengeance, il est coupable. Mais il n'est pas défendu de vouloir conserver son honneur : si donc le gentilhomme frappe, pour conserver son honneur, l'action devient licite.

La morale défend de haïr ses ennemis, mais elle souffre

qu'un chrétien s'occupe de ses intérêts propres. Conclusion d'Escobar : « Si vostre ennemy est disposé à vous nuire, vous ne devez pas souhaitter sa mort par un mouvement de haine, mais vous le pouvez bien faire pour éviter vostre dommage ».

Autre conclusion : un fils peut, sans aucun péché mortel, désirer la mort de son père « et se réjouir quand elle arrive », pourvu que ce ne soit que pour le bien qui lui en revient et non par haine personnelle.

C'est cette « direction d'intention » que le bon Père célèbre avec un enthousiasme ingénú dans la septième *Provinciale*. C'est, d'après lui, l'invention la plus merveilleuse des casuistes : « Car ils contentent le monde en permettant les actions ; et ils satisfont à l'Évangile en purifiant les intentions ». Tartuffe reprendra cette phrase pour lever les scrupules d'Elmire. Mais le bon Père, qui ne prévoit pas Tartuffe, s'écrie avec orgueil : « Voilà ce que les Anciens n'ont point connu ; voilà ce qu'on doit à nos Pères ! »

L'autre procédé des casuistes est la définition : lorsqu'on ne trouve pas de biais pour excuser un péché, on le déclare inexcusable, mais on en donne une définition telle que nul ne s'avisera jamais de le commettre.

Exemple : le bon Père vient de dire à Pascal qu'il y a des péchés qui sont toujours mortels de leur nature et entre autres, la paresse :

— O mon Père, luy dis-je, toutes les commodités de la vie sont donc perdues ? — Attendez, dit le Père, quand vous aurez veu la définition de ce vice qu'Escobar en donne tr. 2, ex. 2, num. 81. Peut-être en jugerez-vous autrement ; escoutez la : *La paresse est une tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles, comme seroit de s'affliger de ce que les Sacremens sont la source de la grâce. Et c'est un péché mortel.*

— O mon Père, luy dis-je, je ne croy pas que personne ait

jamais esté assez bizarre pour s'aviser d'estre paresseus de cette sorte !

— Aussi, le Pere Escobar dit ensuite (n. 105) : *J'avoue qu'il est bien rare que personne tombe jamais dans le péché de paresse.*

Autre exemple : le meurtre par trahison est un crime. Mais qu'est-ce que tuer par trahison ? Le bon Père cite à Pascal des décisions déclarant qu'on peut en certains cas provoquer un homme en duel « et aussi qu'on peut tuer en cachette son ennemi. Et mesme en ces rencontres là on ne doit point user de la voye du duel, si on peut tuer en cachette son homme et par là sortir d'affaire. Car, par ce moyen, on évitera tout ensemble et d'exposer sa vie dans un combat et de participer au péché que nostre ennemy commettoit par un duel ». Pascal, comme de juste, s'exclame :

— Voila, mon Pere, luy dis-je, un pieux guet apend : mais quoique pieux, il demeure tousjours guet apend puisqu'il est permis de tuer son ennemy en trahison ? — Vous ay-je dit, repliqua le Pere, qu'on peut tuer en trahison ? Dieu m'en garde ! Je vous dis qu'on peut tuer en cachette ; et de la vous concluez qu'on peut tuer en trahison, comme si c'estoit la mesme chose. Apprenez d'Escobar, tr. 6, Exa. 4, n. 26, ce que c'est que de tuer en trahison, et puis vous parlerez. *On appelle tuer en trahison quand on tue celuy qui ne s'en défie en aucune manière. Et c'est pourquoi celui qui tue son ennemy, quoy que ce soit par derriere ou dans une embusche... Et, au même traité, n. 56 : celuy qui tue son ennemy avec lequel il s'estoit reconcilié sous promesse de ne plus attenter à sa vie n'est pas absolument dit le tuer en trahison, à moins qu'il y eust entre eux une amitiés bien estroite... Vous voyez par là que vous ne sçavez pas seulement ce que les termes signifient, et cependant vous parlez comme un docteur.*

— J'avoue, luy dis-je, que tout cela m'est nouveau. Et j'apprends de cette definition qu'on n'a peut estre jamais tué per-

sonne en trahison : car on ne s'avise guère d'assassiner que ses ennemis.

Grâce à la direction d'intention, grâce aux définitions, grâce à une complaisance générale, à un parti-pris de rendre la religion facile et aimable, les casuistes accumulent les décisions indulgentes. Et Pascal, impitoyable, nous montre le bon Père citant, d'un ton ingénue, les phrases les plus effroyablés.

Il faut se rappeler ces phrases pour comprendre les *Provinciales*. Car ce qui explique et justifie la cruauté de l'attaque, c'est l'immoralité stupéfiante de certains casuistes. Parcourons les petites lettres.

Un religieux peut quitter son habit sans encourir l'excommunication, « s'il le quitte pour une cause honteuse, comme pour aller filouter ou pour aller incognito en des lieux de débauche, le devant bientôt reprendre ».

Le gentilhomme qui veut se battre en duel peut se rendre au lieu fixé pour le combat et à l'heure dite, « non pas véritablement avec l'intention expresse de se battre en duel », mais avec l'intention de se défendre si son adversaire l'attaque.

Même si l'opinion qui oblige les riches à faire l'aumône de leur superflu est théoriquement véritable « il n'arrivera jamais ou presque jamais qu'elle oblige dans la pratique ».

On peut tuer un homme qui a donné un soufflet, « quoi qu'il s'enfuie ». On peut tuer un homme qui « veut » donner un soufflet ou un coup de bâton. « Il est permis de tuer celuy qui vous dit : Vous avez menty, si on ne le peut reprimer autrement ». On peut tuer un homme qui veut nous faire affront « par des paroles ou par des signes ». On peut tuer un voleur, s'il nous emporte un objet de la valeur de six ou sept ducats, selon les uns, de « un escu ou moins, selon les autres »,

« Il est permis à un Ecclésiastique ou à un Religieux de tuer un calomniateur qui menace de publier des crimes scandaleux de sa communauté ou de luy-mesme, quand il n'y a que ce seul moyen de l'en empescher, comme s'il est prest à répandre ses médisances si on ne le tuë promptement ».

Non seulement un prêtre peut, en certains cas, tuer un calomniateur mais il y a des cas « où il le doit faire ».

Les juges peuvent recevoir les présents que leur font les plaideurs « pour les obliger à prendre un soin particulier de leur affaire ou pour les engager à les expédier promptement ».

« Quand on voit un voleur résolu et prest a voler une personne pauvre, on peut, pour l'en détourner, luy assigner quelque personne riche en particulier pour la voler au lieu de l'autre ».

Un homme désirant brûler la grange de quelqu'un qui l'a offensé et obtenant d'un soldat qu'il mette le feu à cette grange ne doit pas être astreint à réparer le dommage.

« Les biens acquis par des voyes honteuses, comme par un meurtre, une sentence injuste, une action déshonnête, etc., sont légitimement possedez, et on n'est point obligé à les restituer ».

« Les biens acquis par l'adultère sont véritablement gagnez par une voye illegitime ; mais neantmoins la possession en est legitime ».

On peut disposer de ce qu'on reçoit pour des homicides, des arrests injustes, des pechez infames, etc., parce que la possession en est juste, et qu'on acquiert le domaine et la propriété des choses que l'on y gagne ».

Un juge « n'est jamais obligé à rendre ce qu'il a receü d'un homme en faveur duquel il a rendu un arrest injuste ».

Un devin qui s'est adressé au diable pour savoir la vérité n'est pas tenu de rendre l'argent qu'on lui a donné.

« On peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoy

qu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soy-mesme qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fust né, ou en sous-entendant quelqu'autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert ayent aucun sens qui le puissent faire connoistre. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste quand cela est nécessaire ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien ».

On peut, après avoir dit tout haut : *Je jure que je n'ai point fait cela*, ajouter tout bas : *aujourd'hui*. Ou bien encore, après avoir dit tout haut : *Je jure...* on ajoute tout bas : *que je dis....* et on poursuit : *que je n'ai point fait cela..*

« Les promesses n'obligent point quand on n'a point intention de s'obliger en les faisant. Or, il n'arrive guère qu'on ait cette intention, à moins que l'on les confirme par serment ou par contract : de sorte que, quand on dit simplement : *Je le feray*, on entend qu'on le fera si l'on ne change de volonté. Car on ne veut pas par là se priver de sa liberté ».

Une femme peut dérober de l'argent à son mari pour s'acheter de quoi se parer ou encore pour aller jouer.

Une mauvaise intention « comme de regarder les femmes avec un désir impur, jointe à celle d'ouyr la messe comme il faut n'empêche pas qu'on n'y satisfasse ».

On peut avoir deux confesseurs, l'un pour les péchés véniels, l'autre pour les péchés mortels, afin de se maintenir « en bonne réputation » auprès de son Confesseur ordinaire.

« Hors de certaines occasions qui n'arrivent que rarement, le Confesseur n'a pas droit de demander si le péché dont on s'accuse est un péché d'habitude, et on n'est pas obligé de luy répondre sur cela, parce qu'il n'a pas droit de donner à son pénitent la honte de déclarer ses recheutes fréquentes ».

« Que si le Pénitent déclare qu'il veut remettre à l'autre monde à faire pénitence et souffrir en purgatoire toutes les peines qui luy sont deües, alors le Confesseur doit luy imposer une pénitence bien légère pour l'intégrité du Sacrement, et principalement s'il reconnoist qu'il n'en accepteroit pas une plus grande ».

« On peut et on doit absoudre une femme qui a chez elle un homme avec qui elle pêche souvent, si elle ne peut le faire sortir honnêtement ou qu'elle ait quelque cause de le retenir ».

« Il est permis à toutes sortes de personnes d'entrer dans des lieux de débauche pour y convertir des femmes perdues, quoy qu'il soit bien vray-semblable qu'on y pechera : comme si on a des-ja esprouvé souvent qu'on s'est laissé aller au péché par la veüe et les cajoleries de ces femmes ».

Un chrétien est, en principe, obligé d'aimer Dieu. Mais quand doit-il l'aimer ? « Hurtado de Mendoza prétend qu'on y est obligé tous les ans, et qu'on nous traite bien favorablement encore de ne pas nous y obliger plus souvent. Mais notre Père Coninch croit qu'on y est obligé en trois ou quatre ans ; Henriquez tous les cinq ans. Mais Filiutius dit qu'il est probable qu'on n'y est pas obligé à la rigueur tous les cinq ans. Et quand donc ? Il le remet au jugement des sages ».

Il faut lire et relire toutes ces propositions stupéfiantes pour comprendre l'indignation de Pascal. Nous, profanes, nous sommes déjà suffoqués par les phrases autorisant certains vols, certains mensonges : il y a là une atteinte non seulement à la morale chrétienne, mais à la morale des honnêtes gens, dont on reste confondu. Mais Pascal, alors dans le feu d'une conversion récente, Pascal tout brûlant de foi n'est pas moins suffoqué de l'enseignement des casuistes sur l'obligation d'ouïr la

messe, sur le sacrement de pénitence, sur l'amour de Dieu. Il voit là autant d'attentats insolents et sacrilèges. Il a une révolte de tout l'être.

De là la verve, toute sainte en son principe, toute éclatante en ses effets, qui anime la seconde série des *Provinciales*. Les premières lettres étaient une protestation du sens commun et de la bonne foi contre des intrigues subtiles. Les nouvelles sont un long cri d'indignation vengeresse.

Toutes les formes de l'ironie, toutes les ressources de l'éloquence jaillissent du cœur même de Pascal. De l'art qui se déploie en ces pages nous aurons à reparler. Mais ce qui, du premier coup, empoigne le lecteur, c'est la sincérité profonde de l'auteur, sincérité qui éclate, vibre, qui, après tant d'années écoulées, émeut comme au premier jour.

Il est à l'honneur de l'esprit humain que ces lettres aient ébranlé le XVII^e siècle. Le succès en est foudroyant. En vain les Jésuites protestent, manœuvrent, agissent sur le pouvoir. Rien n'y fait : Mazarin attend avec impatience les lettres qui se succèdent ; le Roi, au grand dépit du Père Annat, se fait lire la septième lettre par son aumonier ; les curés de Paris et de Rouen s'agitent et demandent la condamnation des casuistes. Dans les salons, dans les Provinces, les petites lettres font fureur. On a ce spectacle étonnant d'écrits déclarés subversifs, dont on veut empêcher l'impression et sur lesquels magistrats, ministres, curés se précipitent avidement.

Pour les Jésuites, ce n'est pas seulement la défaite, c'est l'effondrement. D'une voix blanche, ils répètent bien que le « Secrétaire de Port-Royal », (c'est ainsi qu'ils appellent l'auteur inconnu) est un farceur et un hérétique. Ces vains balbutiements se perdent dans le bruit des applaudissements qui accueillent les *Provinciales*. Les Jésuites se sentent atteints au cœur. Un de leurs

défenseurs, le Père Pirot a révélé leurs souffrances.

Après avoir constaté que les lettres de Pascal « sont bien receuës dans les maisons », qu'on y « donne des applaudissements », qu'on les vend « publiquement dans les rues », que les « dames » les accueillent avec enthousiasme, il ajoute, en une phrase que l'émotion rend éloquente : « Les plus cruels supplices ne sont pas toujours ceux que l'on endure dans les bannissements, sur les gibets et sur les roues. Le supplice qu'on a fait souffrir à des martyrs que l'on frottoit de miel pour après les exposer aux piquures des guespes et des bourdons a été plus cruel que beaucoup d'autres qui semblent plus horribles et qui font plus de compassion. La persécution qu'ont souffert les Jésuites par les bouffonneries de Port-Royal a quelque chose de semblable ».

A cette phrase presque tragique on mesure l'étendue de la défaite des casuistes et de la victoire de Pascal. La persécution que souffre la Société c'est, dit le Père, « l'abandonnement ». Leur doctrine morale une fois découverte, nul ne veut être des leurs. Ils ont beau être tout-puissants : ils se sentent seuls, ils sont seuls.

Or, songeons-y, ces gens du monde qui assurent le succès de Pascal, ce sont ceux là mêmes en faveur desquels les casuistes de la Compagnie ont travaillé ! C'est pour les gentilshommes qu'ils ont pris souci d'autoriser le duel et les violences qu'on commet en « défendant son honneur ». C'est pour les gens de salon qu'ils ont si laborieusement élaboré la théorie des restrictions mentales et de l'équivoque. C'est pour les « dames » qu'ils ont rédigé tant de décisions favorables à la coquetterie et aux divertissements. Et voici que leurs clients eux-mêmes les abandonnent. Ils s'accommodaient de l'indulgence qu'on accordait dans l'ombre à leurs dérèglements. Ils n'en peuvent souffrir la vue claire et publique. Dans ce

monde de 1656, si sceptique sous ses dehors chrétiens, si conquis par l'esprit mondain, il y a comme une révolte de l'honnêteté naturelle, et ceux qui profiteraient le plus de la morale relâchée sont les plus ardents à la condamner. Je ne connais pas d'autre livre qui ait produit, en si peu de temps, un effet aussi étonnant.

CHAPITRE V

LA QUERELLE DES PROVINCIALES

Tandis que le monde a cet élan d'enthousiasme, les pauvres Jésuites essaient tant bien que mal, d'organiser leur défense. Bravement, le Père Brisacier, le Père Nouet, le Père Annat, et d'autres, moins connus, descendant dans la lice. Le bouillant Père Pirot les y suivra. Des écrits paraissent : *Responses aux lettres provinciales publiées par le Secrétaire de Port-Royal contre les R. P. de la Compagnie de Jésus sur le sujet de la morale desdits Pères*, — *La bonne scy des Jansénistes en la citation des Autheurs*, — *l'Apologie pour les casuistes*.

On fait communément peu de cas de ces réponses, et l'on place fort au-dessus les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe* publiés longtemps après (1694) par le Père Daniel. Avouerai-je que je goûte assez peu ces *Entretiens*? Le ton modéré qu'affecte l'auteur est assurément plus adroit que les violences des premières réponses, mais il est laborieux et laisse une fâcheuse impression d'hypocrisie ; au demeurant, l'auteur ne le soutient pas ; l'ensemble sent le collège. Combien plus vivantes sont les *Responses*, voire l'*Apologie* du pauvre Père Pirot ! Ouvrages maladroits, injustes, grossiers par endroits,

c'est entendu, mais ardents, intéressants, où passent tous les frémissements de la bataille. On a beau jeu à répéter qu'à côté des Provinciales tout cela n'existe pas. S'il s'agit de génie et d'art, c'est trop évident. Mais, pour le reste, ces écrivains qui s'offrent bravement aux coups trouvent tout de suite la plupart des objections qu'on peut adresser à Pascal.

J'ajoute qu'ils ne luttent pas en vain, car le procès reste ouvert après eux. Voltaire, de Maistre, Sainte-Beuve lui-même, font des critiques ou des réserves. On en trouve, à notre époque, dans les études célèbres de Brunetière, de Lanson, de Strowski ; on en trouve de plus aigres dans les travaux d'érudits tels que l'abbé Maynard, M. Maire, M. Jovy. Telle est la jeunesse de l'œuvre qu'il y a encore aujourd'hui une querelle des *Provinciales*, comme il y eut une querelle du *Cid*.

Voyons les reproches faits à Pascal. Voyons les réponses qu'il a faites à ceux qu'il a connus, les réponses qu'on peut faire aux autres.

Voici tout d'abord, les injures. Les Jésuites appellent Pascal, « impie, bouffon, ignorant, farceur, imposteur, calomniateur, fourbe, hérétique, calviniste déguisé, disciple de Du Moulin, possédé d'une légion de diables ». — « Je serois fasché, dit gentiment Pascal, qu'on crust tout cela de moi ».

Reproche plus précis : Pascal est immoral. Qui l'eût cru ? S'il dénonce les textes qui permettent de tuer calomniateurs et faux témoins, c'est qu'il a pour ces coquins des tendresses secrètes, c'est que les Jansénistes veulent « grossir leur cabale de voleurs, de filoux, de calomniateurs et les prendre sous leur protection ». L'auteur de l'*Apologie*, apostrophant l'auteur des *Provinciales*, lui crie : « Vous avez acquis le nom de Protecteur des voleurs et de casuiste des filoux ».

Autre grief, non moins inattendu : Pascal a du goût pour l'obscénité. Il a eu soin cependant d'écrire, dans la neuvième lettre, à propos des péchés contre la chasteté qu'il ne citerait pas les questions « extraordinaires » et « brutales » des casuistes sur ce sujet, parce qu'il ne voulait pas « donner l'occasion de cette lecture à ceux qui n'y cherchoient que leur divertissement ». Vaine prudence. Les *Responses* ne l'en traitent pas moins « d'esprit lascif ». L'*Apologie* dénonce « l'inclination de cet homme sans pudeur qui le porte à railler sur des sujets déshonnêtes » ; il est réduit « à aller dans les lieux de débauche pour y trouver le mot pour rire », et le Père Pirot ne se peut tenir de lui dire : « C'est une chose estonnante que vous, qui faites si fort le poly aimiez tant l'ordure et qu'un homme de ruelles n'y porte que des salletez ».

Pascal amateur d'ordure et de « salletés » ! C'est déjà d'assez gracieuse polémique. Pourtant le bon Père ne s'en tient pas là. L'auteur des *Provinciales* a condamné les décisions permettant à une chrétienne de garder l'argent qu'elle a gagné par l'adultère ou la prostitution. Un adversaire cherche la raison de cette condamnation et la trouve : « Ayant souvent meslé dans ses lettres des railleries sales et déshonnêtes, il a donné à ses lecteurs un juste sujet de croire qu'il n'est pas si chaste qu'estoit Joseph et que, s'il n'auoit esté dépouillé d'une autre façon que ce patriarche, peut-être qu'il n'auroit pas fait tant d'invectives contre les casuistes de ce qu'ils n'obligent pas les femmes à restituer à ceux qu'elles ont dévalisés par leurs cajoleries ».

Vous avez bien lu : Pascal s'est fait dépouiller par des filles, et c'est un dépit de coureur dévalisé qui anime les *Provinciales* !

Passons à des reproches plus sérieux ou tout au moins plus spécieux.

Les adversaires de Pascal lui reprochent inlassablement de « tourner les choses saintes en raillerie ». Le Père Pirot dénonce « cette narrative digne d'un farceur » ; il flétrit « ces petits bouffons qui n'ont ni science ni conscience ». L'auteur des petites lettres traite les choses saintes « en gausseur et en farceur » ; c'est « un râilleur ignorant qui n'est bon que pour bouffonner et pour la farce » ; il a un style « bouffon et ridicule ». D'autres ont des expressions moins grosses, mais s'indignent également du ton plaisant d'un ouvrage qui traite de matières si graves. Enfin, à Port Royal même, de vertueux jansénistes s'alarment d'une ironie qu'ils trouvent trop mondaine ou trop peu charitable.

Il est clair qu'un reproche de ce genre a plus de poids que les précédents. Pascal a pris soin d'y répondre dans sa onzième lettre adressée aux Révérends Pères Jésuites et qui inaugure ce qu'on peut appeler la troisième série des *Provinciales*. Premier argument : il y a bien de la différence entre rire de la religion et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Deuxième argument : Dieu a râillé Adam, les Prophètes ont usé de moquerie, les Pères de l'Église ont ri des erreurs des idolâtres et des hérétiques. Troisième argument : on a le droit de râiller, quand on observe certaines règles.

La première règle est d'être sincère, de ne dire jamais que la vérité ; la seconde est de choisir parmi les choses vraies de ne rapporter que celles « qu'il est utile de découvrir », de ne jamais rapporter « celles qui ne pourroient que blesser sans apporter aucun fruit » ; la troisième règle est de n'employer les râilleries « que contre les erreurs et non pas contre les choses saintes ». Enfin la règle essentielle, qui est le principe et la fin de toutes les autres, est d'avoir dans le cœur « le désir du salut de ceux contre qui on parle ».

Ayant donné ces règles de l'art de râiller, Pascal, en

bon polémiste, attaque. Il nous montre des Jésuites badiant sur des choses saintes. Le Père le Moigne a composé une pièce intitulée *Eloge de la pudeur*, « pour consoler une dame qu'il appelle Delphine de ce qu'elle rougisse souvent ». Pascal cite les vers dans lesquels la rougeur de Delphine est comparée et préférée à celle des chérubins, et il éclate : « Qu'en dites-vous, mes Pères ? Cette préférence de la rougeur de Delphine a l'ardeur de ces esprits, qui n'en ont point d'autre que la charité, et la comparaison d'un évantail avec ces ailes mystérieuses vous paroist-elle fort chrestienne dans une bouche qui consacre le corps adorable de Jésus-Christ ? Je scay qu'il ne l'a dit que pour faire le galant et pour rire : mais c'est cela qu'on appelle rire des choses saintes. »

C'est de bonne guerre. Pour nous, qui sommes hors de la lutte, nous n'avons pas à nous demander si le Père Le Moigne est coupable, mais si Pascal est innocent. A t'il ou non respecté les trois règles qu'il formule après coup ? De sa sincérité nous parlerons plus loin. Sa discréption me paraît hors de doute : il ne mêle pas à sa démonstration d'anecdote scandaleuse ; non seulement il n'attaque pas les personnes, mais il fait du casuiste qu'il met en scène un honnête homme et un brave homme ; il lui prête une candeur vertueuse. Enfin je crois qu'on chercherait en vain dans les *Provinciales* un seul trait qui touche aux « choses saintes ». Même si l'on attache à la doctrine des opinions probables et de la direction d'intention plus de prix qu'il ne fait lui-même (et j'y serais enclin pour ma part), on ne saurait considérer ces nouveautés qu'il raille comme des choses sacrées appartenant au vieux fonds chrétien. Quant aux décisions extravagantes qui excusent meurtre, larcin, mensonge, Pascal a la réponse belle. Ce ne sont pas ceux qui attaquent des théories de ce genre qui se moquent de la religion, ce sont ceux qui les défendent.

Les plaisanteries des *Provinciales* ont-elles, en fait, frayé la voie à Voltaire et au XVIII^e siècle ? C'est une autre affaire, et nous y reviendrons. Mais on ne peut sans folie juger d'une intention sur un résultat. Pour qui lit les lettres sans parti-pris, il saute aux yeux que, loin d'avoir même on ne sait quel désir fugtif de badiner avec les choses saintes, Pascal ne songe qu'à les détendre contre l'insolence des impies. Comme Tertullien, comme Saint-Augustin, dont la verve est si souvent mordante, il met la raillerie au service de la religion.

Dira-t-on que des esprits légers peuvent s'y tromper ? Non. Pour prévenir toute méprise, Pascal, au milieu des lettres les plus comiques, laisse soudain éclater son indignation : « Cela me parut si horrible que j'eus peine à me retenir... Je le remerciay, car je n'en avois que trop entendu... Je me taisoys cependant, moins par le dessein de l'engager à continuer cette matière que par la surprise de voir des livres de Religieux pleins de décisions si horribles, si injustes et si extravagantes tout ensemble... Je fus tout interdit par cette fantasque décision... Vrayement, lui dis-je, il me semble que je resve quand j'entends des Religieux parler de cette sorte... » Des phrases de ce genre rappellent à chaque instant que, si l'auteur raille, il frémît, et qu'un zèle pur l'anime. Il faut citer le passage vibrant de la dixième lettre qui sert en quelque manière de conclusion à toute la seconde partie des *Provinciales* :

O mon Pere, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre ! — Ce n'est pas de moy mesme, dit-il. — Je le scay bien, mon Pere. Mais vous n'en avez point d'aversion et, bien loin de détester les auteurs de ces maximes, vous avez de l'estime pour eux. Ne craignez vous pas que votre consentement ne vous rende participant de leur crime ? Et

pouvez-vous ignorer que S. Paul juge *dignes de mort non seulement les auteurs des maux, mais aussi ceux qui y consentent* ?

Et, flétrissant les doctrines qui énervent le précepte d'aimer Dieu, Pascal se fait plus pressant encore :

Estrange theologie de nos jours ! On ose lever l'anathème que S. Paul prononce contre *ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus*. On ruine ce que dit S. Jean que *qui n'aime point demeure en la mort*, et ce que dit Jésus-Christ même que *qui ne l'aime point ne garde point ses preceptes*. Ainsi on rend dignes de jouir de Dieu dans l'éternité ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie. Voila le mystère d'iniquité accompli ! Ouvrez enfin les yeux, mon Pere !...

D'un ouvrage où le comique se mêle à de tels accents qui, de bonne foi, croira un seul instant qu'il raille les choses saintes ou diminue le respect que les croyants leur doivent ? On pensera plutôt que c'est la raillerie elle-même qui devient sainte en se faisant ainsi la servante de la vertu.

Mais nous voici au reproche capital : Pascal a menti, Pascal est de mauvaise foi.

C'est le premier cri de ses adversaires. Les lettres, dit le Père Annat, sont « remplies de calomnies et d'impostures ». Ce sont, dit le Père Pirot, des « libelles diffamatoires ». D'après les *Responses*, l'auteur est un « calomniateur », un « imposteur », un « fourbe » qui use de « supercheries » et de « faussetés ». Dans les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, qui affectent un ton plus aimable, il est encore question de la « mauvaise foy » de Pascal », « le plus adroit, le plus malin et le plus dangereux de tous les imposteurs ».

L'accusation traverse les siècles. Joseph de Maistre appelle les *Provinciales* les « belles menteuses ». Chateaubriand fait de Pascal un « calomniateur de génie » qui a laissé un « mensonge immortel ». De moindres

auteurs, en termes moins éclatants, reprennent de nos jours encore ce reproche terrible.

D'autres, plus indulgents, évitent de mettre en cause la bonne foi de Pascal, mais ils lui reprochent un excès d'habileté bien voisin de l'hypocrisie. D'autres encore déclarent qu'il fut pleinement sincère, mais que, par légèreté, il falsifia les textes qu'il citait.

Voltaire évite les mots violents, ne parle ni de mensonge ni d'imposture ; mais, dans une phrase mille fois citée, il déclare que les *Provinciales* sont « la plus ingénue aussi bien que la plus cruelle et, par endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite ».

Ainsi ou bien Pascal aurait menti, ou bien il se serait lourdement trompé : le chef d'œuvre si admiré serait un chef d'œuvre de fourberie ou un monument d'erreur.

A cette redoutable accusation Pascal a répondu lui-même dans ses dernières lettres : la réponse s'adressait aux contradicteurs de son temps ; elle vaut pour ses adversaires du XVIII^e, du XIX^e siècle et de nos jours.

Parlons tout d'abord des citations.

Le Père Annat déclare que « tout le monde a été « surpris d'étonnement voyant des falsifications si sensibles ». Face à ses adversaires, Pascal écrit dans sa Onzième lettre :

Quiconque se sert du mensonge agit par l'esprit du diable. Il n'y a point de direction d'intention qui puisse rectifier la calomnie ; et, quand il s'agiroit de convertir toute la terre, il ne seroit pas permis de noircir des personnes innocentes : parce qu'on ne doit pas faire le moindre mal pour en faire réussir le plus grand bien et que *la vérité de Dieu n'a pas besoin de nostre mensonge* selon la parole de l'Ecriture. *Il est du devoir des défenseurs de la Vérité*, dit S. Hilaire, *de n'avancer que des choses véritables*. Aussi, mes Pères, je puis dire devant Dieu qu'il n'y a rien que je deteste davantage que de blesser tant soit peu la vérité et que j'ay toujours pris un soin très

particulier, non seulement de ne pas falsifier, ce qui seroit horrible, mais de ne pas alterer ou détourner le moins du monde le sens d'un passage.

Si un homme avait écrit ces lignes après avoir falsifié les textes qu'il citait, ce serait un des plus beaux exemples d'impudence que connût l'histoire, et nul n'aurait plus le droit de parler des accents auxquels on ne se trompe pas.

Mais les réponses précises faites par Pascal aux accusations précises de ses adversaires sont d'une vigueur décisive¹. Veut-on un exemple ? Le Père Nouet reproche textuellement à l'auteur des *Provinciales* d'avoir dit, dans sa septième lettre « que les Jésuites favorisent les vengeances parce que Lessius assure que celuy qui a receu un soufflet ne peut avoir l'intention de s'en venger ; mais il peut avoir celle d'éviter l'infamie, et, pour cela de repousser à l'instant cette injure, et mesme a coups d'espee ».

Pascal, en effet, a attribué cette opinion à Lessius. Or, poursuit le Père Nouet, Lessius a dit tout le contraire : il a cité l'opinion incriminée comme étant du casuiste Victoria, mais il l'a citée *pour la combattre* ! Pascal impute donc à Lessius une décision que Lessius rejette ! Le Père Nouet ajoute que c'est là « l'action du monde la plus lâche et la plus honteuse à un écrivain qui fait le censeur des opinions d'autrui ».

1. Je ne parle pas des accusations aujourd'hui abandonnées. On a longtemps reproché à Pascal d'avoir dit dans les *Provinciales* qu'il n'était pas de Port-Royal. On a prononcé le mot de mensonge. Mais tout le monde convient aujourd'hui qu'il a dit vrai, qu'il n'était pas « de Port-Royal ». Pour le reste, loin de nier ses relations avec les Jansénistes, il a pris soin d'écrire dans sa seizième lettre : « ... Encore que je n'aye jamais eu d'establissemnt avec eux, comme vous le voulez faire croire sans que vous sachiez qui je suis, je ne laisse pas d'en connoistre quelques-uns et d'honorer la vertu de tous. »

Reste à prouver, dites-vous, que Pascal a réellement commis cette erreur ou ce mensonge. Le Père Nouet n'y manque pas. Il vous renvoie à Lessius, « l. 2, de Just., c. 9, dub. 12, n. 82 », et, citant textuellement ce « nombre 82 », il nous montre Lessius déclarant « qu'il en condamne la pratique, parce qu'elle donne lieu à beaucoup de meurtres secrets etc. », et refusant même d'admettre que l'opinion soit vraie « dans la spéulation ».

Face à cette « référence précise », qui ne condmanerait Pascal ? Le Père Nouet poussant à bout sa victoire, ajoute : « Plusieurs personnes d'honneur dans Paris ont déjà reconnu cette insigne fausseté par la lecture de Lessius et ont appris par laquelle créance mérite ce calomniateur et de quelle sorte on doit se fier à ce qu'il dit dans la cinquième lettre ».

Mais voici la treizième Provinciale. Pascal entre en scène : « Quoy, mes Peres est-ce ainsi que vous abusez de la confiance que ces personnes d'honneur ont en vous ? » Et, d'un mot, il découvre la fraude : le désaveu cité par le Père Nouet se trouve bien au « nombre 82 » ; mais *il ne s'applique pas au passage cité par Pascal !* L'opinion attribuée à Lessius est bien de Lessius, et c'est à propos d'une autre opinion qu'il écrit les phrases rapportées par le P. Nouet. Bref, Pascal a pleinement raison, et son adversaire a pleinement tort.

Ce n'est là qu'un exemple, objectera-t-on : mais lisez la douzième et la treizième lettre, elles sont toutes de réfutations décisives, d'une clarté aveuglante.

Les Jésuites s'y rendent-ils ? Ils n'ont garde. Au lendemain de la douzième *Provinciale*, le P. Pirot nous montre Pascal incapable de répondre aux objections qu'on lui fait : « Dans la douzième, il semble qu'on constraint ce trivelin de quitter la farce pour apprendre le mestier de sauteur de corde, tant il a peine de se tenir ferme, depuis que le Pere Jesuite le presse sur ses impostures ».

Et les mots de « menteur », de « faussaire » continuent à pleuvoir, plus nombreux à mesure que Pascal établit mieux sa bonne foi et l'exactitude de ses citations.

On comprend que cette attitude finisse par exaspérer Pascal. On comprend qu'il en vienne à écrire, dans sa quinzième lettre :

Je ne feray pas voir seulement que vos écrits sont remplis de calomnies, je veux passer plus avant. On peut bien dire des choses fausses en les croyant véritables, mais la qualité de menteur enferme l'intention de mentir : je feray donc voir, mes Peres, que votre intention est de mentir et de calomnier et que c'est avec connaissance et dessein que vous imposez à vos ennemis des crimes dont vous savez qu'ils sont innocens.

Ces phrases sanglantes amènent un exposé impitoyable des théories des casuistes touchant la calomnie. Pascal cite des textes établissant que « ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imposer de faux crimes pour ruiner de créance ceux qui parlent mal de nous ». Et il ajoute, ayant flétrî cette « theologie abominable » : « Qu'il est vraysemblable, mes Peres, que ceux qui tiennent ce principe le mettent quelquefois en pratique ! »

Pour lui, c'est ainsi que tout s'explique ! les Jésuites mettent en pratique leurs maximes relâchées et ils lui reprochent de falsifier les textes, bien qu'ils sachent pertinemment qu'il n'a rien falsifié et que c'est eux-mêmes qui falsifient tout. Nous pouvons, aujourd'hui que la poussière du combat s'est dissipée, être plus indulgents. Nous pouvons supposer que les Jésuites, affolés par les coups reçus, ont perdu la tête et que, dans leur égarement, ils ont lu les textes tout de travers. De telles illusions sont possibles. Mais qu'on adopte ou non cette hypothèse, un fait est hors de doute : de sa lutte contre ceux qui lui reprochaient des « falsifications » Pascal sort victorieux.

Je crois qu'il sort également victorieux de l'épreuve plus redoutable à laquelle l'a soumis l'érudition moderne.

Les érudits ont reproché à Pascal non plus de « falsifier » les textes, mais de découper arbitrairement les textes qu'il rapportait, de faire des citations « tendancieuses ».

Exemple : Filiucius écrit, à propos du jeune :

On dira en second lieu si celui qui se fatiguerait pour une mauvaise fin, comme a tuer quelqu'un ou a poursuivre une maîtresse ou a quelque chose de semblable serait tenu au jeûne. — Je réponds qu'un tel homme pécherait à la vérité en raison de la fin mauvaise qu'il poursuit ; mais, la fatigue s'en étant effectivement suivie, il serait dispensé du jeûne... Excepté, selon quelques uns, s'il y avait eu intention frauduleuse ; mais d'autres disent plus justement que s'il y a faute à se procurer une (telle) cause de rompre le jeûne, cette cause une fois produite on est dispensé du jeûne.

Pascal a ce texte sous les yeux. Il écrit, dans la cinquième lettre : Voyez, dit-il encore, ce trait de Filiutius qui est un de ces 24 Jésuites : *Celuy qui s'est fatigué a quelque chose comme a poursuivre une fille est-il obligé de jeusner ? Nullement. Mais s'il s'est fatigué exprez, pour estre par la dispensé du jeusne, y sera t'il tenu ? Encore qu'il ait eu ce dessein formé, il n'y sera point obligé.*

Tout le monde voit, du premier coup, ce que Pascal laisse tomber ; il ne cite pas les mots : « Je réponds qu'un tel homme pécherait à la vérité... » De quoi l'abbé Maynard triomphe. Et Sainte-Beuve lui-même trouve que la citation est plus « arrangée » qu'il ne faudrait. Il ne peut se retenir de parler de « morale relâchée en matière de citations ».

Mais M. Strowski répond à l'abbé Maynard et à Sainte Beuve ; en une page charmante, à laquelle je renvoie le lecteur, il montre que, si Pascal abrège Filiucius, ce « raccourci » n'a rien de tendancieux.

Oui, Pascal laisse tomber les mots : « Il pécherait à la vérité... » Mais il laisse tomber également les mots par lesquels Filiucius dispense du jeûne l'homme qui s'est « fatigué à assassiner quelqu'un ».

Pourtant, comme le note M. Strowski, cette invention d'assassiner pour ne pas jeuner est suffisamment « odieuse et bouffonne », et Pascal, en en tirant parti, tenait un effet sûr. Il passe cependant, comme il passe sur les mots : « Il pécherait... » Nous devons en conclure qu'il abrège en citant, mais qu'il n'abrège pas de façon tendancieuse.

Malgré tout, dira t'on, la double omission est fâcheuse. — Mais, comme le note M. Strowski, comme l'avait noté avant lui Nicole, (que Sainte Beuve eût dû lire avec plus de soin), l'auteur de cette double omission n'est pas Pascal : c'est Escobar !

Escobar, en effet, cite le passage de Filiucius ; et, le citant, il laisse tomber et le « Il pécherait... » et l'homme « qui se fatigue à assassiner. » Pascal, au moment où on croit le prendre en flagrant délit « d'arrangement » de textes, ne fait donc que suivre Escobar.

Si c'était là un cas singulier, il serait piquant et rien de plus. Mais Pascal se sert communément d'Escobar. C'est son guide favori. Résultat : là où l'érudition moderne croit trouver des « arrangements » adroits, des façons trop habiles « d'arracher quatre mots » ou d'en détacher un, bref un art peu édifiant de solliciter les textes, il n'y a de la part de Pascal qu'un respect scrupuleux d'Escobar.

Si Escobar était un maladroit, un sot, si les Jésuites l'avaient désavoué, on pourrait reprocher à Pascal de le suivre. Mais Escobar est un compilateur consciencieux ; il travaille, dit M. Strowski, « avec sympathie et intelligence ». S'il abrège les auteurs qu'il cite, c'est parce que la nature de son recueil l'y oblige. Il ne cherche pas le moins du monde à souligner d'un trait complaisant, à

mettre en valeur les décisions indulgentes. Bref, il n'est pas tendancieux. Pascal, qui le suit, ne l'est pas davantage.

Après un long travail de vérification, M. Strowski déclare qu'à son sujet « Pascal n'a jamais falsifié, altéré ou détourné le sens d'un texte ». J'ai vérifié à mon tour, aussi minutieusement que j'ai pu ; je suis arrivé à la même conclusion.

Ce qui est vrai, c'est que, quand on lit les traités cités par Pascal, quand on suit d'un bout à l'autre un livre de Lessius, de Layman, on n'a pas la même « impression » que quand on lit les *Provinciales*. Les décisions scandaleuses sont comme noyées. L'auteur, bien souvent, les amène si habilement, par des déductions si spacieuses, qu'elles prennent un air correct et anodin. Pour un rien, on s'y laisserait prendre. Pascal, lui, dédaigne toute cette dialectique onctueuse. Il va droit à la petite décision, ridicule ou infâme, et il nous l'offre, selon l'expression de M. Lanson, « toute crue ».

A-t-il tort ? Si son dessein était de nous donner des études sur le caractère d'Escobar, de Lessius et des autres, une telle méthode ne serait pas bonne. Mais les *Provinciales*, il ne faudrait tout de même pas l'oublier, ne sont pas des biographies psychologiques d'Escobar, Lessius ou Molina. Elles sont le cri d'une conscience chrétienne indignée et épouvantée. Ce que Pascal entend dénoncer, c'est le péril que font courir à l'Église les opinions extravagantes d'un certain nombre d'auteurs. En « isolant » ces extravagances, il est dans la logique honnête.

Allons plus loin, il touche au fond des choses. Lorsqu'il s'agit de savoir si, oui ou non, on peut tuer un homme pour un soufflet, il importe en somme assez peu de savoir si le casuiste a hésité et tergiversé avant de répondre : oui. C'est ce : oui, à lui tout seul, que retiendront les intéressés, c'est ce oui qui met l'Église en péril.

Reprendons l'exemple de Filiucius. C'est aujourd'hui

jour de jeûne. Un débauché a passé la nuit *ad insequendam amicam*; il est fatigué. Il s'adresse à son directeur et lui dit : « Suis-je tenu de jeûner ? » L'autre, suivant Filiucius, lui répond : « Vous avez péché en employant ainsi votre nuit ». — « Ce n'est pas la question, répondra notre homme ; je vous demande si je suis tenu au jeûne ». — « Non, répond le Directeur ». C'est sur ce *non* que le débauché réglera sa conduite. De la phrase prudente et souple : « Vous avez péché, mon enfant, mais enfin... » il ne retiendra que le *mais* et la décision qu'il implique.

Voilà pourquoi la façon de citer de Pascal est, pour qui va au cœur du problème, une façon franche et probe. A rapporter, comme on dit aujourd'hui, le contexte, il perdrat son temps et le nôtre. Selon lui, les casuistes sont en train d'empoisonner l'Église. Qu'importe que ce poison soit entouré de miel ? Il néglige le miel et montre le poison. Dès l'instant qu'il s'agit de sauver des âmes, il n'a pas autre chose à faire.

J'ajouterai que, si l'on songe aux façons de citer du XVII^e siècle, le souci d'exactitude de Pascal est, à mon avis, merveilleux. Aujourd'hui nous avons l'habitude de la citation textuelle. Mais, au XVII^e siècle, il en va tout autrement. On arrange le texte, on l'allonge ou on le mutile sans aucun scrupule, pour de simples raisons d'élegance ou pour la clarté plus grande d'une démonstration, ou pour la commodité. En veut-on un exemple ? Considérons seulement les « cinq propositions ». Elles sont de Jansénius ! clament les molinistes. Ce qui est sûr, c'est qu'aucune d'elles ne s'y trouve mot à mot et que des quatre dernières on peut dire avec assurance qu'elles simplifient et durcissent la pensée de Jansénius. Cependant les Jésuites, en « citant » de la sorte, ne sont pas de mauvaise foi. Ils se conforment aux habitudes du temps. Par rapport à ces habitudes, la méthode de Pascal marque un beau progrès d'exactitude.

De même qu'il est sorti victorieux de sa querelle avec le P. Annat, le P. Nouet et les autres, Pascal sort victorieux de l'épreuve que la science moderne a fait subir aux Provinciales. Non seulement sa bonne foi est hors de doute ; mais sa façon de faire était sûre, et les citations contenues dans les Provinciales sont des citations exactes.

Mais nous n'en avons pas fini avec les reproches adressés à Pascal. Écoutons Voltaire : « Il est vrai que tout le livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands ; on les aurait déterrées aussi bien chez les casuistes dominicains et franciscains ; mais c'était aux seuls Jésuites qu'on en voulait. On tachait, dans ces lettres de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir ; mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public ».

Cette fois, celui qui attaque est digne de celui qu'il attaque, et, la phrase de Voltaire est charmante de désinvolture ; c'est en souriant qu'il porte le coup mortel. Mais regardons ce coup d'un peu près :

On tachait de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes. — Je lis dans la cinquième *Provinciale* : « Scachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs ; ce n'est pas leur dessein ».

C'était aux seuls jésuites qu'on en voulait, et Pascal a laissé de côté les autres. — Je lis, dans la même *Provinciale* : « Cela me fit pitié, mais je ne luy en tesmoignai rien et lui demanday seulement si tous ces auteurs la estoient Jesuites. — Non, me dit-il ; mais il n'importe, ils n'ont pas laissé de dire de bonnes choses ». Et plus

loin : « Nous avons bien voulu que d'autres que les Jésuites puissent rendre leurs opinions probables, afin qu'on ne puisse pas nous les imputer toutes ».

Reste l'essentiel : « On attribuait adroitemment à la Société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands ». — Que les Jésuites incriminés soient espagnols et flamands, cela ne fait rien à l'affaire : la Compagnie de Jésus est une société internationale et répond de tous ses membres. Ce qui serait grave, ce serait de l'avoir rendue responsable de quelques auteurs extravagants. Mais, d'abord, la plupart des auteurs cités par Pascal ne sont pas, comme la phrase de Voltaire pourrait le faire croire, des écrivains fantasques, aventureux. Il est excessif de comparer les vingt quatre jésuites d'Escobar aux vingt quatre vieillards de l'Apocalypse ; mais enfin des hommes comme Molina, comme Suarez, comme Sanchez, comme Lessius sont des docteurs justement honorés dans la Compagnie, des écrivains considérables. Escobar lui-même est un auteur grave et non pas un de ces « irréguliers » comme il y en a dans tous les partis et qui ne sauraient engager le corps.

Deuxième réponse, donnée par Pascal lui-même : la Compagnie de Jésus est, en droit et en fait, responsable des écrits de chacun de ses membres. « Ne scavez-vous pas encore, dit le bon Père dans la neuvième *Provinciale*, que nostre Société respond de tous les livres de nos Pères ? Il faut vous apprendre cela. Il est bon que vous le scachiez. Il y a un ordre dans nostre Société par lequel il est défendu à toutes sortes de librairies d'imprimer aucun ouvrage de nos Peres sans l'approbation des Theologiens de nostre Compagnie et sans la permission de nos Supérieurs. C'est un reglement fait par Henry III, le 19 May 1583 et confirmé par Henry IV, le 20 Decembre 1603 et par Louis XIII le 14 fevrier 1612. De sorte que tout nostre corps est responsable des livres de chacun de

nos Peres. Cela est particulier à notre Compagnie ».

Malgré tout, il y aurait quelque fondement au reproche de Voltaire, si Pascal avait insinué ou laissé croire que tous les casuistes de la Compagnie étaient également relâchés, s'il avait attribué à tous les extravagances de quelques-uns. Mais Pascal prend bien soin de noter dans la sixième *Provinciale* que, s'il y a, dans la Compagnie des casuistes relâchés, il y en a aussi de « sévères », d'« austères », qui respectent « les maximes évangéliques » et « la rigueur de la loy Chrestienne ». Seulement rappelons-nous la doctrine des opinions probables : l'opinion relâchée, l'opinion extravagante est « probable » au même titre que l'opinion chrétienne et sévère. En vain quelque docteur grave blâmera telle décision de Lessius, de Molina ; ces décisions n'en resteront pas moins valables et la Compagnie toute entière les reconnaîtra telles aussi bien que les opinions opposées.

L'accusation lancée par Voltaire vient se briser sur des faits précis et incontestables. Il est impossible d'en rien retenir. Le jour où il la formula, Voltaire se souvint sans doute des leçons que lui avaient données, au Collège, les Pères de la Compagnie. Une fois n'est pas coutume.

Mais un autre adversaire surgit. M. Strowski, dans une étude savante, fine, bienveillante, œuvre d'un « honnête homme » qui veut et sait tout comprendre, porte à Pascal le coup de grâce.

Il commence par défendre l'auteur des *Provinciales* contre ceux qui lui reprochent des citations falsifiées ou tendancieuses ; il le défend même contre le reproche de Voltaire. Il le sauve. Il le venge. Et puis, au moment même où il semble avoir démontré « que les *Provinciales* furent d'une merveilleuse opportunité et qu'elles restent absolument solides », il les abat d'un seul coup : « la thèse essentielle des *Provinciales* est fausse » ; l'œuvre est le

fruit d'une de ces haines collectives qui égarent ou plutôt aveuglent ; Pascal a commis « une injustice singulière ».

En quoi consiste cette iniquité ? En ce qu'il a, d'accord avec les jansénistes, forgé une hypothèse malveillante : il a cru que la Compagnie de Jésus « avait formé un rêve monstrueux de domination universelle par la domination des consciences » ; il a cru, que, pour faire de ce rêve une réalité, elle avait imaginé d'offrir aux consciences médiocres des maximes relâchées, des directeurs indulgents.

En cela, Pascal s'est trompé et lourdement trompé. Le Père Daniel assurait que la politique des Jésuites était une chimère. M. Strowski affirme à son tour que leur plan machiavélique n'a jamais existé, qu'Escobar et ses confrères n'ont jamais été inspirés « par un esprit d'indulgence à l'égard du péché ».

Quelle est la cause de leurs décisions surprenantes ou extravagantes ? C'est tout simplement, nous dit M. Strowski, « l'excès de l'esprit juridique ». Escobar n'est pas un homme indulgent, c'est un juriste. Il a des « textes de loi et sa raison ». A coup d'analyses, de définitions, de déductions, il tranche des cas d'espèce : et c'est ainsi que surviennent ces décisions étonnantes « imposées par la déduction et la méthode et parfois acceptées à contre-cœur ».

L'explication de M. Strowski est charmante d'indulgence, — pour Escobar. J'hésite à y voir autre chose que la fantaisie brillante d'un homme du monde à demi aimable, à demi ironique.

Peut-il nous proposer sans sourire d'admettre que « l'esprit juridique » conduit communément les auteurs par la logique à l'indulgence ? Je songe à toutes les horreurs dont est fait le droit criminel du XVII^e siècle. Je songe à cette « logique » qui autorise les procès au cadavre, la torture ordinaire et extraordinaire, les supplices atroces

infligés aux accusés, les pièges abominables tendus par la justice à l'inculpé. Et j'admire que « l'esprit juridique », qui, dans les bailliages et les Parlements, produit tant d'affreuses cruautés, conduise les casuistes à excuser le mensonge, le vol et l'assassinat.

Plaisant « esprit » qu'un vent manie et à tous sens !

Il y a, au sein de l'Église, des hommes qui sont plus « juristes » apparemment qu'Escobar et les casuistes : ce sont les canonistes. J'en ai lu et pratiqué plusieurs : je ne les ai jamais vus arriver aux conclusions extravagantes qu'adoptent les auteurs cités par Pascal.

L'explication de M. Strowski me paraît donc un paradoxe. Paradoxe aussi frêle qu'ingénieux, et qui ne permet ni de condamner Pascal ni de supposer chez les casuistes des âmes de logiciens ingénus.

Je m'en voudrais de m'appesantir sur le « grand dessin » des Jésuites ; cela, dit-on, est sans grâce et sent son vieux temps. Mais contre l'hypothèse de M. Strowski, je ferai appel au témoignage de deux hommes d'esprit peu suspects.

Le premier est M. Strowski.

Il se refuse à prendre au sérieux la « grande conspiration des Jésuites ». Mais il écrit peu après : « Les Jésuites essayent de réconcilier le siècle et l'Église ; ils sont mondains ». Qu'est-ce là sinon un aveu, l'aveu que Pascal a vu juste ? L'Église, c'est son originalité et, si l'on veut, sa grandeur, paraît dans l'empire romain comme une force superbement dressée contre le siècle ; ce qu'elle hait surtout, c'est le « monde » ; et ce « monde », Bossuet, qui n'est pas janséniste, le dénoncera en plein XVII^e siècle avec une vigueur inimitable. Tandis qu'on en est là et que la lutte bat son plein, les Jésuites entreprennent de « réconcilier » les adversaires. Au siècle, au monde ils offrent, ils font des concessions. Ne disons donc plus que ces concessions sont inspirées par « l'esprit juridique » :

elles sont, d'après M. Strowski lui-même, dictées par un grand dessein qui est de tenter un compromis entre le monde et l'Église.

Or, le monde, c'est le mal. Non pas certes pour M. Strowski (ni pour moi). Mais c'est le mal aux yeux des chrétiens qui prennent au sérieux et à la lettre l'Évangile, saint Paul et saint Augustin, qui savent que le siècle est haïssable et qui le haïssent. Quand une société catholique entreprend, de propos délibéré, d'être « mondaine », que peuvent dire ces chrétiens, sinon qu'elle trahit, qu'elle « met des coussins sous la tête des pécheurs ? » Quand cette société essaie d'entraîner dans son sillage l'Église toute entière, comment ne pas parler d'un grand dessein, d'une conspiration ?

Il ne s'agit pas « d'indulgence », affirme M. Strowski, (comme s'il pouvait y avoir pire indulgence que de pactiser avec l'esprit mondain !) Il n'y a, chez les Jésuites, aucun parti-pris de relâcher la morale, pour attirer ou retenir la foule. Mais le témoin qui se lève contre lui, c'est un Jésuite, un de ceux qu'a attaqués Pascal, le Père Le Moigne.

Cet aimable écrivain, injustement décrié, s'était porté, dès avant les *Provinciales*, au secours des casuistes attaqués par Arnauld. Dans son *Manifeste apologétique pour la doctrine des religieux de la Compagnie de Jésus*, il déclare tout nettement sa pensée : tous les fidèles ne sont pas capables d'aller à la haute vertu ; il faut qu'ils aillent du moins « à la moyenne, qui a moins de rigueur et plus de condescendance ». En principe, il est bien vrai que tous les chrétiens sont appelés au sommet de la montagne : « Mais ils n'ont pas le courage d'y monter ; et il vaut bien mieux que les foibles et les lâches demeurent au milieu que si, par desespoir ou par apprehension du travail ils descendoient dans le chemin qui mène au précipice ».

L'excellent Père n'a rien d'un juriste, et l'explication que M. Strowski donne si charitablement du cas d'Esco-bar, ne saurait lui être appliquée. Ce n'est pas de déduction en déduction, ce n'est pas à contre-cœur ou sans y prendre garde qu'il offre une morale chrétienne au rabais, une vertu moyenne à l'usage des « foibles et lâches ». Il le fait de propos délibéré pour ne pas rejeter hors de l'Église la foule des âmes moyennes. Nous sommes au cœur même du plan dévoilé par Pascal et que M. Strowski considère comme une hypothèse malveillante. A l'élite, capable d'aller au sommet, on offrira les casuistes sévères qui observent la morale dans sa rigueur. Aux autres on ne demandera que des efforts mesurés ; qu'est-ce là sinon faire tout justement ce que dénonce la treizième *Provinciale* « offrir deux chemins aux hommes en détruisant la simplicité de l'esprit de Dieu qui maudit ceux qui sont doubles de cœur et qui se préparent deux voies. »

Dans son livre de la *Dévotion aisée*, le Père Le Moigne revient sur ce qu'il faut bien appeler son grand dessein, et que le titre indique assez : il s'agit de mettre la dévotion à la portée des gens du monde. Les règles rudes de l'Évangile sont simplement des conseils à l'usage des disciples « qui sont les familiers et les domestiques » ; ils ne sont pas faits « pour la foule ». A cette « foule » le Père Le Moigne propose une doctrine douce et rassurante. Foin de la dévotion « mélancolique », qui inspire le chagrin et la tristesse ; ce n'est pas la vraie dévotion, c'est « une loueuse que l'Hypocrisie a instruite et qui est de l'Escole des Pharisiens ». La Dévotion véritable « n'exige rien de pénible et n'impose rien de pesant » ; les abstinences qu'elle exige « n'ostent rien aux nécessitez ni aux aises mesmes de la vie » ; elle n'est pas « ennemie des divertissements et des jeux qui sont la fleur de la joye et l'assaisonnement de la vie » ; elle souffre que la jeunesse se pare ; elle tolère une « galanterie » qui soit toute d'esprit : « Je ne dis pas

l'esprit de l'Université et du Collège, je dis l'esprit de la cour et du grand monde ».

Loin de nous donc les « sauvages » qui préfèrent à un palais une grotte ou le tronc d'un arbre, qui sont insensibles aux affronts, qui refusent leur encens aux Grâces, qui tiennent une « belle personne » pour un spectre, qui méprisent « ces visages impérieux et souverains, ces agréables Tyrans qui font partout des prisonniers volontaires et sans chaînes. »

Tandis que je recopie ces lignes aimables, j'entends gronder la grande voix de Bossuet dénonçant « cette vertu de commerce » qui s'ajuste non à la règle, — elle serait trop austère, — mais à l'opinion et à l'humeur des hommes. Je l'entends qui flétrit cette « impudicité » que le monde voudrait couvrir du nom de politesse et de « galanterie » : « Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait que le vice se plaît à lui-même ! »

Bossuet, s'il n'est pas janséniste, est dans la grande tradition chrétienne. Mais le Père Le Moigne, lui, nous prévient dans son livre des *Peintures Morales*, qu'il entend donner aux hommes « des leçons de Vertu un peu moins sèches et moins austères que celles qui nous sont faites dans les livres de devotion ». Cette déclaration ne manque ni de franchise ni de courage. Il me semble qu'elle suffit à laver Pascal de l'accusation redoutable que lui adresse en souriant M. Strowski. La thèse essentielle des *Provinciales* n'est ni « fausse » ni « injuste » : c'est très sciemment que la Compagnie de Jésus a eu dessein d'instituer une morale « mondaine » à l'usage des gens du monde, c'est-à-dire, en langage chrétien, une morale relâchée à l'usage des pécheurs.

Mais je sens qu'il est grand temps que je rompe, à mon tour, une lance en faveur des Jésuites.

CHAPITRE VI

PLAIDOYER POUR LES JÉSUITES

« Vous n'estes pas dans vostre element quand vous estes dans le serieux », dit à Pascal un de ses adversaires. On retrouve ce thème dans la plupart des Réponses opposées aux *Provinciales* : l'auteur est un brillant farceur, mais il n'a ni science ni « autorité » ; les questions qu'il entend traiter « surpassent sa capacité » ; il est « peu versé dans la théologie » ; c'est « un théologien laïque qui a appris en deux jours toute la théologie de la Grâce » ; c'est « le théologien des femmes ».

Un de ses contradicteurs, pensant lui donner le coup de grâce, lâche ce mot digne d'être repris par Molière : « Un homme qui n'est point Docteur ! »

Nous sourions aujourd'hui de tout ce pédantisme et nous pardonnons au génie de n'être pas licencié. Nous sourions du Père Thomassin déclarant : « Voilà un jeune homme qui a bien de l'esprit, mais qui est bien ignorant ».

Nous sourions de l'hypothèse de M. Jovy qui croit que Pascal « succomba », touché peut être par le reproche répété qu'on lui faisait de n'être pas un *professionnel* de la théologie et, au fond, de n'y rien entendre ».

Nous sourions et avons le droit de sourire parce que,

comme l'explique fort bien l'*Introduction* de l'édition Brunschvicg, « Pascal décide non pas en docteur, mais contre les docteurs de l'École ». Son grand geste est d'écartier tout cet appareil scolaire qui masque et dénature les grands problèmes, d'aller droit aux choses essentielles qui font l'unité vivante du christianisme.

Mais, précisément parce que Pascal se rit des cadres et des formules imaginées par les professionnels, parce qu'il se pique d'atteindre, par-delà le rideau des mots, les idées essentielles, on peut lui reprocher, semble-t-il avoir, dans la théologie des Jésuites, attaqué surtout les points faibles. Il balaie tout ce qu'il attaque, mais il n'attaque pas tout ; dans ce qui reste debout, il est des choses sur lesquelles on serait curieux d'avoir son sentiment et ses raisons.

Car il y a du bon chez les Jésuites. Voilà leur théorie sur la grâce suffisante. Pascal, on l'a vu, la discute, l'attaque. Mais sous le débat théologique, il en est un autre qui se dissimule ; ou, si l'on veut, la théorie de la « grâce suffisante » recouvre d'un langage d'École une grande idée chère à de grands penseurs : l'idée de la bonté de la nature humaine.

J'entends bien que les Jésuites n'expriment pas cette idée tout rondement. Il leur faut compter, quel que soit leur goût de la nouveauté, avec le dogme : de par la faute d'Adam notre nature est corrompue. Mais dès l'instant où tous les hommes sans exception ont des grâces suffisantes, dès l'instant qu'ils sont tous inclinés au bien, tout se passe précisément comme si elle ne l'était pas. Otez l'appareil théologique : vous êtes face à face avec ce qui fut la grande idée de Rabelais, avec ce qui sera la grande idée de Rousseau : les Jésuites font la chaîne.

Ne croyons pas qu'ils s'y méprennent. Revenons au Père Le Moine. Quelques-unes de ses phrases ont pu, il

y a un instant, nous faire sourire. Mais qui songerait à sourire de celle-ci :

Cela seroit donc contre la Nature et tiendroit du monstre si l'Homme, qui est le seul animal aimant et le seul aimable auoit peine d'aimer un autre homme, qui est venu d'une mesme source et formé d'une mesme argille.

Ce que veut dire le bon Père, c'est bien que notre nature (cette nature que saint Augustin et les jansénistes disent si corrompue) nous porte à l'amour, à la fraternité, au bien. Et, tout entier à son idée, il néglige même d'ajouter qu'il ne parle que d'une nature déjà parée de grâces suffisantes.

Voici, dans ce même livre de la *Dévotion aisée*, d'autres phrases qui rendent le même son :

Dauantage il est aussi naturel a l'homme de bien faire a un autre homme que de l'aimer. Premierement, la plus propre et la plus naturelle action de l'homme est le bien faire...

La misère donne naturellement de la pitié.

Il n'est pas difficile d'aymer le prochain et de lui bien faire. Au contraire l'Amitié est la seule douceur qui peut corriger les amertumes de la vie...

Il est naturel a la plénitude de se répandre, et la plus naturelle félicité des heureux est de bien faire.

Rapprochez ces phrases du mot de Rabelais déclarant que les hommes ont naturellement un aiguillon qui les pousse aux faits vertueux et les éloigne du vice. Rapprochez-les des déclarations du Vicaire savoyard. Le Père dit : « La misère donne naturellement de la pitié ». Rousseau dira : « On a, malgré soi, pitié des infortunés ».

Le Père dit : « Il est naturel à la plénitude de se répandre, et la plus naturelle félicité des heureux est de bien faire ». Rousseau dira : « Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui... Même

dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. »

Le Père dit : « L'amitié est la seule douceur qui peut corriger les amertumes de la vie ». Rousseau écrira : « Les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ».

Le Père dit : « Il est naturel à l'homme de bien faire à un autre homme » et il traite de « monstre » celui qui n'y serait jamais enclin. Rousseau dira : « Croyez-vous qu'il y ait sur la terre entière un homme assez dépravé pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire ? »

De part et d'autre, ce qui revient sans cesse, c'est « la nature », source de bienveillance, source de bienfaisance, la nature portant l'homme aux sentiments et aux actes vertueux. Cette idée, c'est, si l'on peut dire l'aspect laïque, l'aspect philosophique de la théorie des grâces suffisantes. On eût aimé que Pascal y prît garde et l'attaquât de front.

Peut-être y eût-il trouvé des difficultés. Il est aisé de démontrer qu'aux yeux de saint-Augustin notre nature est profondément corrompue et ne porte, laissée à elle-même, que des fruits empoisonnés : il est moins aisé de prouver que le sentiment de saint Augustin soit de ceux qui s'imposent à tous.

Relisons la quatrième *Provinciale*. Pascal y foudroie les casuistes qui soutiennent qu'il n'y a péché que quand le pécheur a su qu'il faisait le mal et quand il a néanmoins « franchi le saut et passé outre ». Ces mêmes casuistes ajoutent qu'au demeurant tout homme, à chaque tentation, a la connaissance du mal qu'il va commettre. Sur quoi Pascal proteste et s'indigne : il est faux que nous ayons tous cette connaissance ; il est faux que les pécheurs aient, à chaque péché qu'ils commettent, un avertissement et un désir intérieur de s'en abstenir. Et, comme le bon

Père insiste, Pascal écrit superbement : « « Ce n'est pas ici un point de foy ni mesme de raisonnement. C'est une chose de fait. Nous le voyons, nous le scavons, nous le sentons ».

Rousseau pourtant, laïcisant la théorie de la grâce actuelle, soutiendra qu'une « voix intérieure » nous avertit en toute rencontre, nous indique infailliblement le bien et le mal : et, pour le prouver, qu'allèguera-t-il ? Le sentiment « que nous trouvons en nous-mêmes ».

Le débat n'est donc pas de ceux qu'une affirmation suffise à trancher. L'argumentation de Pascal n'atteint pas le fond des choses. Quand le Père Le Moigne déclare qu'il est naturel à l'homme d'aimer son frère « venu d'une mesme source et formé d'une mesme argille », il pourrait dire comme Pascal : « Nous le voyons, nous le savons, nous le sentons ». Qui l'oseraît contredire ? Comment nier qu'il y ait plus d'un cas où nous-mêmes, pour médiocres que soient nos vertus, nous nous portons sans effort aux gestes de bienveillance ? Comment prétendre que Caton, Régulus, Marc-Aurèle n'aient pu, hors de la vraie foi, atteindre à la vraie Vertu ? Saint Augustin l'affirme, nous dit-on. — D'accord. Et de graves jansénistes l'affirment après lui. Mais le Père Le Moigne, lui, ose résister à Saint-Augustin. Il laisse paraître en plus d'un lieu son estime, son admiration pour les vertus de certains païens. Je n'hésite pas à dire que ses idées sur ce point me paraissent autrement sages, autrement larges, autrement humaines que l'effroyable intransigeance de saint Augustin et des jansénistes. Pour aller au fond du problème c'est à cette conception humaine, large et sage que les *Provinciales* devaient s'attaquer. Sans doute en un tel combat Montalte eût-il fait merveille. Mais il ne l'a pas engagé. On a le droit d'en avoir regret. On a le devoir de constater qu'il n'a pas atteint, sur ce point, la thèse de ses adversaires. Des idées qui fraient la voie à Rousseau, des idées

qui aident à comprendre et à aimer l'antiquité, ces idées-là, même si l'appareil théologique qui les soutient n'est pas très solide, sont de grandes choses : Pascal n'en eût pas eu raison aussi aisément que de la « grâce actuelle » ; en ne poursuivant pas ses adversaires jusque sur ce terrain, il s'est fait la partie trop belle.

Même en ce qui touche aux cas de conscience, on peut lui faire le même reproche.

Certes, nous sommes tous avec lui lorsqu'il dénonce les décisions scandaleuses d'Escobar et de ses vingt quatre Pères. Autoriser, au nom de Dieu, des meurtres et des larcins que les tribunaux eux-mêmes condamnent, c'est heurter de front non seulement la conscience chrétienne, mais tous les honnêtes gens.

Mais il y a chez les casuistes d'autres décisions, infinitémoins scandaleuses, du moins aux yeux du monde : ce sont toutes celles qui autorisent des sentiments et des actes déjà autorisées par l'usage.

Un gentilhomme, de par les casuistes, peut, sans se damner, aller à la cour, jouer, danser, rechercher des honneurs, voire des pensions ; une femme peut chercher à plaire et à briller. Leur cas, on en conviendra, est fort différent de celui du gentilhomme qui tue son ennemi en guet-apens ou de la femme qui s'enrichit par l'adultére. Et pourtant la sévérité de la morale chrétienne, la rigueur de la loi, comme dit Pascal, condamne absolument ces ambitions et ces divertissements. La loi du Seigneur « qui est sans tâche et toute sainte » exige que le chrétien et la chrétienne fuient la cour et les jeux profanes, fassent abandon de tous leurs biens temporels et, pour vivre en Dieu, meurent au monde. Ce qui est vrai de l'homme de cour est vrai du marchand qui poursuit le gain, du poète qui poursuit la gloire, de tous ceux qui vivent dans le siècle. A tous l'Évangile dit : Allez, vendez tout ce que vous

avez ; donnez-le aux pauvres, et puis venez et me suivez !

A coups de casuistique, les Jésuites et d'autres éludent ce précepte évangélique ; ils permettent la vie de cour, la vie mondaine, la vie de commerçant.

Ont-ils tort ? Ont-ils raison ? Et, s'ils ont tort, pourquoi ont-ils tort ? C'est sur ce point qu'on voudrait avoir les arguments de Pascal. Là est le débat véritable : car, si tout le monde condamne la morale qui permet le vol et l'assassinat, tout le monde ne condamne pas celle qui s'accorde avec des soucis temporels, des divertissements « honnêtes », des ambitions « légitimes », voire de certains mensonges charitables ou courtois.

Nous entendons bien que ces concessions ne sont pas admises par Pascal. Il cite comme scandaleuse la décision d'Escobar lavant de tout péché mortel la femme qui se pare « sans mauvaise intention », par pure vanité. Il insiste à chaque instant sur la nécessité d'une vertu « plus haute que celle des Pharisiens ou des sages du paganisme ». Il veut que l'homme se dégage de l'amour du monde, se retire de ce qu'il a de plus cher, meure à lui-même.

Et certes il a le droit de parler ainsi, puisqu'il prêche d'exemple. Et Messieurs de Port-Royal ont droit de l'approuver, puisqu'ils mènent une vie toute sainte. Mais la question n'est pas de savoir si quelques hommes ont raison de se retirer dans la solitude pour y être tout entiers à Dieu (Pascal et ses adversaires seraient, sur ce point, d'accord) ; la question est de savoir si tous les fidèles, sous peine de damnation, sont tenus d'en faire autant, tenus de renoncer « à ce qu'ils ont de plus cher », tenus de fuir tous les soucis du monde. Est-ce s'engager dans les voies de Satan que de pas donner tous ses biens aux pauvres, de chercher pour sa fille un mari qui ait quelque bien, de vouloir pour soi-même une vie aisée, de se pousser à la cour, au barreau, dans le monde des arts, à l'armée, dans la magistrature ? Est-il damnable de hanter les salons, de

prendre soin de son ajustement, de se plier aux mille conventions de la vie mondaine, de se plaire à certains luxes et à certains raffinements ?

Le bon Père Le Moigne se laisse aller à dire de l'ascète qui méprise le monde qu'il n'a pas « les affections honnêtes et naturelles qu'il devroit avoir ». Retenons ce mot. Depuis l'humanisme, il y a tout un parti qui tient les affections de la chair, les affections mondaines pour « honnêtes et naturelles » ; en France, il y a un Rabelais qui oppose au vieil idéal chrétien de l'ascète domptant son corps, refoulant ses passions, tuant ses désirs et ses curiosités, l'idéal de l'homme libre soignant et parant son corps, cédant à ses inclinations « honnêtes », recherchant un luxe délicat et étudié, soucieux d'élegance autant que de savoir.

De cet idéal nouveau, repris en partie à l'antiquité, les Jésuites sentent l'attrait. C'est leur force. Ils veulent le concilier avec le vieil idéal chrétien. C'est leur faiblesse. Cette faiblesse tourne au scandale lorsque, non contents de pardonner au monde, ils pardonnent aux pires corruptions du monde. Pascal les saisit à cet instant précis, les foudroie, et, du coup, à tous les honnêtes gens avec lui. Mais on aimeraît qu'après avoir fait justice de toutes les décisions extravagantes et odieuses, il s'occupât aussi minutieusement des autres, de celles qui sont des concessions à l'usage, à la morale des humanistes, à ce que beaucoup appellent le progrès.

Nous rions ou nous nous indignons quand nous voyons des religieux permettre à un chrétien de tuer son frère par trahison, de voler, de tromper. Mais nous voudrions bien savoir si la casuistique janséniste damnerait la jeune fille coupable d'avoir apporté trop de soin à se parer, le diplomate qui, au lieu d'être pleinement sincère, a eu recours à des formules « habiles », le marchand de draps qui a cherché à s'enrichir et à enrichir les siens, le grand seigneur curieux de tapisseries, de tableaux, d'orfévrerie,

le lettré amateur de pièces de théâtre et de romans, voire de vers galants.

Si Pascal s'était expliqué précisément sur tous ces points, s'il avait interdit, en donnant ses raisons, la recherche de la richesse, le luxe, la vie de salon, le théâtre, les divertissements, — tout ce que l'humanisme déclare « naturel et honnête », — aurait-il obtenu aussi aisément le suffrage des ruelles ? Les femmes « qui sont la moitié du monde » l'auraient-elles suivi avec tant d'enthousiasme ? Et, si le débat s'était poursuivi, les Jansénistes n'auraient-ils pas fini par apparaître comme des artisans de réaction, les Jésuites comme des artisans de progrès ?

Du « grand dessein » des Jésuites, les *Provinciales* retiennent surtout les abus les plus scandaleux. L'auteur a beau jeu à les dénoncer, j'allais dire trop beau jeu. On le suit avec enthousiasme tandis qu'il balaie cet amas de sottises et de turpitudes. Mais, l'amas une fois balayé, reste un problème essentiel : celui de l'attitude que doit, en fait, prendre l'Église à l'égard de l'humanisme, de la vie mondaine, de ce que nous appelons la civilisation moderne, de ce qui est, dès le XVII^e siècle, la morale des honnêtes gens. Sur ce problème les casuistes se prononcent, à coups de casuistique, avec une minutie précise. Les *Provinciales*, elles, ne s'expliquent guère qu'à coups de formules générales. Elles sont belles : mais le monde ne vit pas de formules ; tant qu'on y demeure arrêté, on n'atteint pas le cœur des choses.

On pourrait faire à Pascal d'autres objections. On pourrait lui demander compte de ce mépris des « modernes » qui lui permet de foudroyer les nouveaux casuistes presque *a priori* ; on pourrait lui demander, quand il écrase le probabilisme, par quoi il entend le remplacer dans l'étude des cas de conscience ; on pourrait se demander s'il ne parle pas un peu légèrement du principe de la

« direction d'intention » et si les abus scandaleux qu'en font certains casuistes doivent faire condamner l'idée d'une analyse délicate des mobiles qui ont poussé le pécheur. Sur tous ces points, les Jésuites, (une fois allégés des décisions honteuses justement flétries par Pascal), pourraient, sans trop de crainte, accepter le débat.

Mais les deux objections essentielles restent bien, je crois, celles que nous venons de voir. Lorsqu'ils se rapprochent de la thèse qui tient que notre nature, en dépit de ses faiblesses, est bonne, les Jésuites se rapprochent d'une thèse solide : ils fraient la voie à Rousseau et à d'autres penseurs modernes. Lorsqu'ils se rapprochent de la morale pratique des humanistes, ils font preuve de hardiesse, de largeur d'esprit, de libéralisme. Pascal, bien entendu, ne pouvait que condamner l'une et l'autre de ces initiatives. Mais s'il avait pris soin d'attaquer précisément ses adversaires sur ces deux points, c'est-à-dire là où ils étaient le plus forts, la lutte, se faisant plus profonde, eût été plus émouvante encore ; l'issue en aurait été plus douteuse.

CHAPITRE VII

LES TROIS DÉFAITES DE PASCAL

Pascal écrit ses petites lettres dans une atmosphère de victoire. La première a « un débit merveilleux ». La seconde s'imprime à la barbe des policiers. La troisième est distribuée à Paris, expédiée en province « et le succès qu'on en apprend partout est incroyable ».

L'impression et la distribution coûtent alors fort cher. « Mais Port-Royal et les amis de ce lieu » en font la dépense : partout où il y va de la gloire de Dieu dit d'Asson de Saint-Gilles, « l'or et l'argent leur sont de la boue ».

Le 30 mars 1656, le libraire Langlois, un des imprimeurs, est découvert par le Commissaire Camuset. On craint fort que le Chancelier ne le fasse arrêter. Mais on travaille « a force d'argent, a le faire sortir d'affaire ». La publication des lettres n'est pas suspendue.

Quand Pascal s'en prend aux casuistes, le succès devient plus merveilleux encore. La septième lettre, celle qu'Arnauld, Nicole, Boileau tiennent pour le chef-d'œuvre de Pascal, est tirée à six mille exemplaires. Ce triomphe serait onéreux ; mais, nous dit Saint-Gilles qui s'occupe lui-même de l'impression, « M. Arnauld s'est avisé d'une chose que j'ay utilement pratiquée : c'est qu'au lieu de donner

de ces lettres a nos libraires Savreux et Desprez pour les vendre et nous en tenir compte, nous en faisons toujours tirer de chacune douze rames qui font six mille, dont nous gardons trois mille que nous donnons ; et les autres trois mille, nous les vendons aux deux libraires cy-dessus, à chacun quinze cent, pour un sol la pièce ; ils les vendent, eux, deux sols six deniers et plus. Par ce moyen nous faisons cinquante escus qui nous payent toute la dépense de l'impression, et plus ; et ainsi nos trois mille ne nous coutent rien, et chacun se sauve ».

Confier à des mains moins vertueuses, la publication des *Provinciales* eût pu être, comme on dit aujourd'hui, une bonne affaire.

Au lendemain des premières révélations sur la morale relâchée, l'émotion produite est si vive et profonde, que les curés de Rouen et de Paris s'émeuvent et demandent la condamnation des casuistes. Au même moment, le miracle de la Sainte Épine fait grand bruit. Les Jansénistes se sentent vainqueurs, et la publication des Lettres est moins difficile. « D'abord, dit Saint-Gilles, il falloit fort se cacher, et il y avoit du peril ; mais, depuis deux mois, tout le monde et les magistrats mesmes prenant grand plaisir à voir dans ces pièces d'esprit la Morale des Jésuites naïvement traitée, il y a eu plus de liberté et (moins) de peril ».

Après les premières répliques de Pascal à ses adversaires cette impression de victoire se fait encore plus nette. Guy Patin qui, par principe, redoute toujours les Jésuites à cause de leur influence à la Cour « ou ils servent d'espions et de maquereaux politiques », a un élan d'optimisme et écrit, le 1^{er} octobre 1656, qu'ont tient la cause des loyalistes pour « déplorée et perdue ».

Espoirs trompeurs. Dans le temps que Pascal triomphe en public, les Jésuites vaincus s'agitent dans l'ombre.

Et, pendant que les bons curés de Paris prêchent contre la morale relâchée, quatre Pères de la Compagnie vont trouver Ballard, syndic des imprimeurs de Paris. On veut qu'il s'oppose à la publication de ces petites lettres « que le Diable a inventées ». Ballard résiste. Les Pères se retirent non sans menaces.

Ces menaces ne sont pas vaines ; car, au moment où paraît la quinzième *Provinciale*, les Jansénistes redoutent un « arrest terrible », c'est-à-dire une interdiction précise de faire paraître d'autres petites lettres. Les Jésuites n'obtiennent pas cette mesure ; mais ils obtiennent une Ordonnance du Lieutenant-Civil, affichée et trompetée dans les rues le 23 décembre, et qui interdit d'imprimer sans « privilège » et sans nom d'auteur.

Cette demi-mesure n'a pas le succès qu'en attendent « les carabins du Père Ignace », comme les appelle Guy Patin. Néanmoins l'impression de la dix-septième *Provinciale* est particulièrement malaisée. Les libraires ont peur et les Jansénistes doivent courir les boutiques. La lettre est tirée à plus de dix mille exemplaires ; mais, préparée le 12 janvier, elle ne paraît que le 19 février 1657. Les perquisitions chez les libraires se sont multipliées, en même temps que s'engageaient des négociations en vue d'une suspension d'armes.

La dix-septième lettre a encore un vif succès. Mais, le 17 mars, l'Assemblée du Clergé de France reçoit officiellement la bulle du Pape condamnant Jansénius et décide de faire signer partout un « formulaire » contenant la phrase suivante : « Je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions de Cornelius Jansenius, contenue dans son livre intitulé *Augustinus* ».

Dans le même temps on apprend à Paris que le Parlement de Provence a condamné les seize premières *Provinciales*. Le Procureur général du Roy demandait que les Lettres fussent condamnées au feu « avec défense à tous les

imprimeurs d'en vendre ny debiter à peine de la Galère ». La Cour déclare les Lettres « diffamatoires, calomnieuses et pernicieuses au Public » ; elle ordonne « qu'elles seront remises entre les mains de l'Executeur de la Haute Justice, par luy brûlées sur le pilory de la place des Prescheurs de cette ville d'Aix » ; la Cour défend à tous imprimeurs « de plus en mettre sous la Presse ny autres de semblable nature » ; elle défend la vente aux libraires « a peine de punition corporelle » ; elle ordonne que tous les exemplaires soient remis au greffe pour être brûlés.

Détail plaisant : nul ne veut se dessaisir des exemplaires qu'il possède ; les juges eux-mêmes entendent garder les leurs, et le bourreau est réduit à brûler un inoffensif almanach.

Le coup n'en est pas moins rude. Vainqueur devant l'opinion, Pascal est légalement un condamné. De nouveau, les Jansénistes sont sur la défensive. Intimidés par l'arrêt du Parlement, cruellement gênés par l'affaire du formulaire, ils se prêtent à des négociations, offrent d'arrêter la publication des *Provinciales*. C'est au fort de ce désarroi que Pascal compose sa dix-huitième lettre. Il la refait jusqu'à treize fois. Les négociations ayant échoué, elle est rendue publique au mois de mai. Déjà on en annonce une dix-neuvième, une vingtième. Mais elles ne paraissent pas.

Est-ce à dire que Pascal renonce à la lutte ? Non certes. C'est erreur toute pure que de lui prêter des scrupules ou des remords. Un an avant sa mort, il répondra à ceux qui lui demandent s'il se repent d'avoir écrit les *Provinciales* : « Si j'étois à les faire, je les ferois encore plus fortes ». A plus forte raison pense-t-il ainsi dans la chaleur de la lutte. La preuve en est qu'il collabore à la *Lettre d'un avocat au Parlement*. Il est le principal auteur du *Factum pour les Curez de Paris*, pièce aussi dure pour les Jésuites que les plus dures des *Provinciales*. Mais ces écrits sortent du cadre de notre étude.

Si nous nous en tenons aux petites lettres, force est de constater que, brûlées par ordre du Parlement d'Aix, elles sont, le 6 septembre, mises à l'index par le Pape Alexandre VII. Devant l'opinion, Pascal est vainqueur. Officiellement, il est vaincu.

En pareille matière, il est vrai, le verdict des contemporains est souvent peu de chose. C'est celui de la postérité qui compte. Aujourd'hui que des siècles ont passé, nous pouvons essayer de voir quelle a été la destinée, quelle a été l'influence de l'œuvre.

A qui juge sans partialité, il me semble qu'une conclusion s'impose : Pascal a été vainqueur et vaincu ; il a perdu les batailles qu'il voulait gagner, il en a gagné de plus grandes qu'il ne croyait pas livrer.

Je compte, pour ma part, trois défaites.

Pascal, on n'en peut douter, voulait atteindre la Compagnie de Jésus. En fait, elle est toujours debout. A l'heure où Guy Patin la dit et la croit « déplorée et perdue », elle garde ses forces et les montre. Dans la dernière partie du règne de Louis XIV, sa puissance ne cesse de croître ! Sainte-Beuve, je le sais, s'écrie : « Fausse guérison ! Apparence menteuse ! L'agonie est au-dedans ». Mais cela prouve que Sainte-Beuve lui-même peut se tromper. Accordons-lui que les coups terribles qui frappent les Jésuites au XVIII^e siècle (expulsions, puis, en 1773, suppression de la Compagnie par le Pape Clément XIV) sont, au moins pour une part, un effet lointain des attaques de Pascal. Accordons que, si on chasse les Jésuites de France, c'est peut-être, comme le dit Chateaubriand, parce que « les Lettres provinciales avaient ôté à la Compagnie de Jésus sa force morale ». Tout cela accordé, il reste qu'au cours du XIX^e siècle, la Compagnie répare toutes ses pertes et devient plus puissante qu'elle n'avait jamais été.

Que les Jésuites, dit encore Sainte-Beuve, essaient de

ressaisir l'ombre du passé, et « à l'instant la plaie des *Provinciales* toute grande se rouvrira, et ils y rendront encore une fois leur âme ». On ne peut que sourire de cette prophétie : dans le pays même de Pascal, les Jésuites ont pu se rire de toutes les lois dirigées contre eux. Quant à leur influence au sein de l'Église, elle est aujourd'hui dix fois plus vaste et plus profonde qu'elle n'était au temps des *Provinciales*. En fait, les Jansénistes, au cours du dernier siècle, ont disparu peu à peu, tandis que la Compagnie changeait sa défaite passagère en triomphe. Pascal, sur ce premier point, a été battu sans conteste.

Sur la question de la grâce, autre défaite.

Certes, on pouvait soutenir avec Pascal et Arnauld, que la condamnation des cinq propositions n'impliquait pas celle des théories de Jansénius. Mais, en fait, le Saint-Siège rejette cet expédient. En dépit des protestations, le jansénisme devient une hérésie. On sait jusqu'où se portera la violence contre Port-Royal, les signatures exigées des religieuses, les mesures prises contre les rebelles, la suppression du monastère, la maison démolie, les corps déterrés. Ces tristes violences montrent assez que Pascal n'a pas pu sauver ceux qu'il espérait sauver.

Mais là ne s'arrête pas son échec.

Au fond, et si l'on néglige les nuances, le Jansénisme est pour la prédestination, les Jésuites sont pour la liberté. Or, l'Église, au XIX^e siècle, se prononce de plus en plus ouvertement pour la liberté.

Que tous les justes aient des grâces suffisantes pour observer les commandements, c'est aujourd'hui « un point de foi ». Protégés par saint Augustin, Pascal et ses amis se croyaient inexpugnables ; mais le rempart auquel ils se fiaient commence à céder. Sans doute, aucun Pape n'a encore condamné l'augustinisme. Mais les théologiens contemporains ont deux méthodes pour éliminer la doc-

trine du saint. Le professeur Portalié commence par expliquer que, contrairement à l'interprétation qui domine « chez de nombreux critiques de tous les partis », saint Augustin fut toujours un partisan résolu de la liberté humaine. Puis, comme il reste des textes qui résistent à cette affirmation hardie, il n'hésite pas à reconnaître qu'il y a chez saint Augustin « des exagérations trop réelles », des « formules trop absolues », des « erreurs », une « théorie vraiment trop dure » sur le sort des enfants morts sans baptême.

Pour que les théologiens catholiques jugent avec cette désinvolture le grand Docteur de la Grâce, il faut que les idées soutenues par Pascal soient aujourd'hui mortellement atteintes. En fait, l'influence du « siècle » agit de plus en plus sur l'Église et, sous cette influence, elle répugne à admettre le sombre mystère de la prédestination. Elle veut, les droits de la grâce une fois réservés par la doctrine des grâces suffisantes, que notre salut dépende avant tout de notre bonne volonté, de nos efforts libres. C'est exactement l'idée des Jésuites du XVII^e siècle : sur ce point encore, Pascal est battu.

Troisième défaite, la plus grave de toutes et la plus inattendue : Pascal est battu également sur la question de la morale relâchée.

Oh, sur ce point, la lutte est plus âpre, les péripéties sont plus diverses. Au début, non seulement Pascal l'emporte, mais il l'emporte presque sur toute la ligne : L'effet des *Provinciales* est foudroyant. Les curés de Paris et de Rouen s'émeuvent. D'autres, dans toute la France, les suivent. L'Assemblée du Clergé, saisie de leurs doléances le 10 octobre 1656, n'ose leur refuser toute satisfaction et vote « un commencement de condamnation » de la morale relâchée. Quant le Père Pirot, dans son *Apologie*, essaie de défendre les casuistes, la Sorbonne elle-même se prononce contre lui ; évêques et curés condamnent le

« laxisme » ; le Pape Alexandre VII prohibe *l'Apologie*. Un autre jésuite, Amadée s'étant porté au secours des théologiens attaqués par les *Provinciales*, la Faculté de Paris censure cette défense imprudente, et flétrit « les ordures dont ce livre est rempli ».

Les victoires se suivent. En 1665 et en 1666 Alexandre VII condamne formellement un certain nombre de propositions scandaleuses défendues par les casuistes. En 1679, Innocent XI, fort hostile à la doctrine des opinions probables, en condamne soixante-cinq. En 1700, l'Assemblée du clergé de France répondant à l'appel de Bossuet en condamne cent-vingt sept, et cette condamnation sévère emporte l'assentiment universel. La haine du laxisme devient un des traits originaux et vigoureux de l'Église gallicane.

Qui ne croirait à un triomphe définitif ? Au XVIII^e siècle, en France, les casuistes eux-mêmes rejettent la doctrine des auteurs flétris par Pascal. L'un d'eux, Pontas, ne craint pas de railler « les casuistes nés pour ôter les péchés du monde ». Au début du XIX^e siècle, la « théologie morale » est entourée d'une méfiance si invincible que, selon l'expression d'un auteur catholique, M. Bellamy, elle gît « frappée à mort ».

Comme cette décadence du laxisme est surtout sensible en France, on peut, en toute certitude, l'attribuer à l'influence de Pascal. Et, si l'histoire s'arrêtait là, on pourrait dire : il est vainqueur !

Mais l'histoire, hélas ! ne s'arrête pas, et il faut dire : il est vaincu.

Honnie par l'Église gallicane, la morale relâchée prépare sa revanche en Italie. Alphonse de Ligori en est l'artisan. Il écrit, au XVIII^e siècle une *Théologie morale* inspirée de l'ouvrage publié, au XVII^e siècle, par le jésuite Busenbaum. Prudemment il se présente comme un médiateur entre

les auteurs trop sévères et les auteurs trop relâchés. Mais, s'il manœuvre avec adresse pour éviter l'écueil des propositions condamnées par le Saint-Siège, il est clair qu'il s'efforce de faire revivre tout ce que les *Provinciales* ont foudroyé.

En veut-on la preuve ? Il suffit de citer quelques-unes de ses décisions.

Saint Alphonse trouve licite, que, dans l'intérêt du pécheur et pour qu'il s'amende, on lui souhaite pauvreté, maladie ou mort (I, 483) ; il permet « qu'en vue du bien commun on souhaite la mort de l'hérésiarque » (I, 483). Il estime que nul n'est tenu de sauver la vie d'autrui, si cela doit lui coûter une grosse somme d'argent, par exemple « s'il s'agit de l'achat d'un remède très coûteux ou du rachat d'un captif en péril de mort » (I, 487). Il tient qu'aux pauvres de carrefour, même si par leur nudité, leur état de maladie, ils semblent donner des signes d'extrême nécessité, on est rarement tenu par précepte de venir en aide, même de ses biens superflus : d'abord, parce qu'ils exagèrent leur nécessité pour émouvoir les passants, ensuite parce qu'on presume que d'autres leur feront l'aumône » (I, 490). Ainsi se transforme, sous la plume indulgente de saint Alphonse, la phrase de l'Évangile : « Vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres ».

Autres décisions :

« L'opinion plus commune et plus probable est que vous pouvez découvrir un secret pour éviter un dommage grave, même s'il en doit résulter pour autrui un péril imminent de mort » (III, 506).

Le meurtrier est dispensé en conscience de réparer le dommage causé par le meurtre s'il a tué « par colère subite » (III, 223).

L'adultère qui tue « le mari de sa complice » n'est pas coupable d'homicide (II, 404 et 405).

Un membre du clergé, coupable d'adultère, est irré-

gulier si « prévoyant l'irruption du mari, il se lance néanmoins à la légère et le tue » ; mais il n'est pas irrégulier s'il tue après être venu en secret « et en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas être découvert par le mari » (II, 406).

« Si, poursuivi par un ennemi, tu ne peux éviter la mort sans passer par une voie étroite où il te faudra écraser quiconque s'y trouve, il t'est néanmoins permis de passer, au péril des passants et en les tuant, sans en avoir l'intention, à condition pourtant, s'il s'agit d'un enfant, qu'il soit baptisé, selon la remarque de Lugo et d'Escobar » (II, 390).

« Qui prend le bien d'autrui par jeu, ou en vue du bien et de l'avantage de celui à qui il le prend, ne commet pas un vol » (III, 34).

« Le pauvre qui a absolument besoin d'un objet de grande valeur peut justement le dérober, car il a le droit de le prendre » (III, 39).

Il est probable que les chrétiens ont, en principe le droit de voler les Turcs, parce que « on peut à bon droit présumer que l'autorisation en est concédée par les princes chrétiens qui ont le droit de dépouiller les Turcs de tous les lieux et biens usurpés par eux » (III, 46).

Un homme noble qui a volé peut différer la restitution, s'il ne peut payer sur le champ « sans se priver de ses serviteurs, de ses chevaux, de ses armes, etc. » (III, 225).

Nous pouvons pour cacher la vérité recourir en certains cas, aux équivoques, aux « amphibologies ». « Il est certain que, pour une juste cause, il est licite d'avoir recours aux équivoques de ce genre et de les confirmer par serment » (II, 149).

La restriction « purement mentale » est condamnée par les Papes ; mais la restriction non purement mentale est en certains cas licite (II, 151). Par exemple un homme qui a été contraint de se marier « peut affirmer au juge et même avec serment qu'il n'a pas contracté mariage » ; il sous-

entend qu'il ne s'est pas marié librement (II, 156). Un criminel peut jurer qu'il n'a pas commis un crime qu'il a commis, en sous-entendant « qu'il ne l'a pas commis de telle sorte qu'il soit tenu de l'avouer » (II, 155).

Une femme adultère dont le péché est secret, a le droit, si elle s'est confessée, « d'affirmer avec équivoque qu'elle n'a pas rompu le mariage » (II, 158).

Celui qui, pour séduire une femme, lui a fait une promesse excessive, n'est pas tenu de donner ce qu'il a promis, même s'il y a eu serment « parce que la promesse ne supprime pas le caractère illicite de la prodigalité ». — On ne peut nier pourtant, ajoute saint Alphonse avec Lessius, « qu'une honnête femme ne puisse recevoir, pour le don de son corps, un peu plus qu'une autre » (III, 267-268).

Un homme riche ou noble qui a séduit une jeune fille pauvre en lui promettant le mariage avec serment n'est pas tenu de l'épouser « parce que l'inégalité des conditions est un motif, en bonne prudence, de mettre en doute la sincérité d'une promesse de mariage » (III, 168).

« Les parents pèchent gravement lorsqu'ils exposent leurs enfants à l'hôpital ou dans les lieux publics sans juste cause ; mais il y a juste cause si l'enfant est illégitime » (II, 337).

Ces quelques citations (on en pourrait donner cent autres) suffisent à montrer que ce qui revit dans l'œuvre de saint Alphonse, c'est bien, dans les grandes lignes, la morale relâchée flétrie par les *Provinciales*.

Pour que nul ne s'y trompe, saint Alphonse déclare sans ambages qu'il est le disciple des Jésuites : « En fait de morale, je ne cesserai de le répéter, ils ont été et ils sont encore les maîtres ». Et ailleurs : « Les opinions des Jésuites ne sont ni larges ni rigides, mais dans le juste milieu ».

C'est la pleine réhabilitation des victimes de Pascal. Le Saint-Siège s'y associe. Quand le Pape Pie VIII pro-

clame le décret d'approbation des miracles pour la canonisation d'Alphonse de Ligori, c'est dans l'Eglise du Gesu qu'il en donne lecture : « Le jour et le lieu choisis pour la publication du décret, dit Crétineau-Joly dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, ne surpriront personne à Rome. La doctrine de Ligori est identiquement celle des théologiens de la Compagnie. Sa *Théologie morale* n'est que le commentaire de la *Medulla teologiae moralis* du P. Busenbaum, dont il a intégralement conservé le texte. La canonisation d'Alphonse de Ligori était donc la justification des casuistes de l'Institut ».

La victoire remportée par Pascal s'achève donc à Rome en déroute dans le premier tiers du XIX^e siècle.

Reste à savoir si la morale relâchée, réhabilitée à Rome, va réussir à franchir les Alpes et à prendre pied dans le pays de Pascal.

Au vrai, la bataille est rude. Telle est encore au sein du clergé français l'influence des *Provinciales* que les idées de saint Alphonse soulèvent chez nous des protestations violentes. Évêques et prêtres reconnaissent, au premier coup d'œil dans les décisions alphonsistes la vieille morale relâchée et ils l'attaquent violemment. On l'appelle le « ligorisme » pour l'opposer au « rigorisme ». On la traite « d'immorale, de relâchée, de dangereuse pour ceux qui sont appelés à diriger les consciences ». On reproche à l'auteur d'avoir conduit « des milliers d'âmes dans la fausse route ». On écrit : « Plût au ciel que cette *Théologie morale*, qu'on appelerait à plus juste titre *immorale*, n'eût jamais vu le jour ! » Cette plaisanterie facile court les séminaires, et on dit tout haut que la publication du livre est un malheur pour les diocèses « dont les évêques n'ont pas le courage de condamner ce que les Papes approuvent ». En 1829, un prêtre essaie de développer en chaire les principes alphonsistes ; l'évêque de Quimper l'interrompt : « Nous ne partageons pas ces principes ».

C'est l'honneur du clergé gallican, l'honneur de la France catholique de se dresser ainsi, dans un effort suprême, contre le laxisme renaissant. Il faudra écrire un jour, à la gloire de notre pays, l'histoire de cette âpre lutte où les clercs de chez nous sont les derniers champions de la sévérité morale. Mais cette noble résistance est l'ultime effet des *Provinciales* : la déroute approche.

Tandis que l'Église de France se prononce contre le ligorisme, les Jésuites (ces mêmes Jésuites que Sainte-Beuve nous montre à l'agonie !) luttent avec vigueur pour le triomphe des doctrines alphonistées et la condamnation définitive de Pascal.

Du dehors, un homme les aide. Joseph de Maistre, dans son livre *De l'Église gallicane*, attaque Pascal avec violence. Même au point de vue littéraire, les *Provinciales*, d'après lui, sont plus admirées qu'il ne faut : « La monotonie du plan est un grand défaut de l'ouvrage », et si cet ouvrage n'avait pas été écrit contre les Jésuites, c'est-à-dire contre les meilleurs soldats de l'Église, « il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus ». Dans l'ensemble, le livre est « assez difficile à lire ». Pascal est « éminemment coupable et de plus éminemment ridicule ». L'Église « ne lui doit rien pour ses ouvrages dont elle se passerait fort aisément ». Quant à l'austérité janséniste « tout ce rigorisme ne peut être en général qu'une mascarade de l'orgueil ».

Il va sans dire que, même dans des milieux très catholiques, on n'a garde de prendre à la lettre ces phrases de Joseph de Maistre. Mais le style violent agit quelquefois.

Au sein de l'Église, les « alphonistées » mènent la lutte avec une vigueur habile. En 1831, le cardinal de Rohan-Chabot s'étant adressé au Saint-Siège pour savoir ce qu'il fallait penser de l'œuvre d'Alphonse de Ligori, la Sacrée Pénitencerie répond sans ambages que « toutes » les opinions de cet auteur peuvent être enseignées et mises en pratique au tribunal de la pénitence. Toutes : donc, plus

de discussion possible. Les décisions qu'on a lues plus haut sont officiellement avouées par l'Église ; et, sur quelque point que ce soit, on ne peut plus attaquer le ligorisme sans être rebelle au Saint-Siège. Ainsi s'explique que la casuistique renaissante ne trouve pas devant elle un second Pascal.

En 1839, Alphonse de Ligori est canonisé. En 1871, il est proclamé Docteur de l'Église. Ses adversaires français sont réduits au silence. Par contre, ses partisans parlent haut. Le cardinal Gousset explique longuement qu'on ne peut se révolter contre la morale alphoniste sans se révolter du même coup contre l'Église. Un Jésuite français, le Père Gury, qui est à certain égards l'Escobar du XIX^e siècle et qui est, en son particulier, le plus honnête homme du monde, entreprend de vulgariser chez nous les idées morales de saint Alphonse. Son œuvre a un succès immense. Il est suivi chez nous par la plupart des auteurs de *Théologies morales*, abbé Vincent, Père Timothée, Père Michel. Tous reprennent, dans ses grandes lignes, l'enseignement de saint Alphonse. Son livre, dit le *Dictionnaire de Théologie catholique* « est devenu le code le plus accrédité des confesseurs ».

La revanche des Jésuites est donc complète. Les *Provinciales* sont condamnées par l'immense majorité des auteurs catholiques. Parfois on rend hommage au talent littéraire de Pascal : à cause des *Pensées*, on ne veut pas le condamner sans réserve. Les modérés expliquent qu'il a été égaré par Arnauld, qu'il a mal lu les textes ou les a mal compris, qu'il a pu se tromper de bonne foi. Mais ils déclarent son erreur indéfendable. Dans le même temps on essaie de réhabiliter Escobar. L'abbé Mouret, dans sa grande *Histoire de l'Église*, écrit : « Prise dans son ensemble, l'œuvre d'Escobar fait honneur à la science morale, et ce n'est qu'en s'appuyant sur des textes mutilés qu'on a pu lui reprocher des maximes scandaleuses ou ridicules ».

La défaite de Pascal, au sein de l'Église est totale. Elle est même officielle. Pour rehausser le triomphe des Jésuites, le Décret qui proclame saint Alphonse Docteur de l'Église le loue d'avoir, par ses doctes ouvrages, et notamment par ses traités de théologie morale dispersé et chassé les ténèbres de l'erreur répandues au loin par les incrédules « et les jansénistes ». Forts de cette déclaration, certains auteurs modernes appellent saint Alphonse « le marteau du jansénisme ».

Ainsi la morale d'Escobar est réhabilitée ; la morale que défendent les *Provinciales* est officiellement répudiée : sur ce point encore, Pascal, au sein de l'Église, est battu et bien battu.

CHAPITRE VIII

LES TROIS VICTOIRES DE PASCAL

Mais, en regard des défaites, il faut placer les victoires. On lit les *Provinciales*, et on ne cesse de les lire. C'est pour une œuvre de ce genre le premier succès, celui qui commande tous les autres. La dix-huitième lettre n'est pas encore publiée et déjà paraît un premier recueil contenant les dix-sept premières : « Les *Provinciales* ou lettres par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur le sujet de la morale et de la politique de ces Pères. A Cologne, chez Pierre de la Vallée, M. D. C. LVI. » Aussitôt après la publication de la dix-huitième lettre, un second recueil paraît. Deux éditions suivent en 1657, deux éditions en 1659. En 1658, Nicole, caché sous le pseudonyme de Wendrock, publie une traduction latine des *Provinciales*. On en connaît six éditions. Au XVII^e siècle, on voit paraître une trentaine d'éditions, dont la belle édition de 1684 en quatre langues, français, latin, italien, espagnol.

Les condamnations du Parlement d'Aix et du Saint-Siège n'empêchent donc pas le livre de se répandre et de toucher un immense public. Au XVIII^e siècle, on compte vingt-six éditions ; au XIX^e, on en compte soixante-

douze. En Angleterre, de 1657 à 1870, les *Provinciales* sont publiées dix-neuf fois ; on connaît huit traductions en allemand, onze en italien, quatre en espagnol, une en hollandais, une en danois¹.

Les *Provinciales*, on le voit suffisamment par ces chiffres, sont un des ouvrages de langue française qui ont eu le succès le plus magnifique. Une aussi large diffusion prouve que l'œuvre reste vivante et agissante.

Et, en effet, si nous avons compté trois défaites, nous pouvons compter au moins trois victoires.

Première victoire : le casuisme a beau prendre sa revanche au XVIII^e et au XIX^e siècle, il n'en est pas moins réduit à se cacher. Combien y a-t-il de Français, en dehors des spécialistes, des confesseurs, qui aient lu la *Théologie morale* de saint Alphonse ? Combien y en a-t-il qui connaissent les ouvrages du Père Gury, de l'abbé Vincent, du Père Timothée, du Père Michel ? L'Église qui, à bon droit, s'éorgueillit de ses orateurs, de ses philosophes, de ses érudits, mène moins de bruit autour de ses casuistes. Ils écrivent le plus souvent en latin, et on néglige de les traduire. Ils règnent, mais dans l'ombre. Cette ombre semble bien un hommage que la morale relâchée rend aux *Provinciales*.

Deuxième victoire : Pascal, s'il n'a pas convaincu l'Église dont il était membre, a, sur certains points, convaincu le monde.

Oui, le monde, ce monde que Pascal avait en horreur, ce monde qu'il tenait pour damnable et damné, s'est montré plus rigoriste que le clergé. Dans le langage cou-

1. On trouvera des renseignements précis et détaillés dans le livre de A. Maire, *Bibliographie générale des œuvres de Blaise Pascal*, t. II, *Pascal pamphlétaire*, 2 volumes, Paris 1925-1926. Les mots « *Pascal pamphlétaire* » indiquent assez les sentiments de M. A. Maire sur les *Provinciales* ; mais son livre est un beau monument d'érudition.

rant, le mot jésuite se prend souvent en mauvaise part ; les mots jésuitique, jésuitiquement, jésuitisme ne se prennent jamais en bonne part ; le mot escobarderie désigne un adroit mensonge ; l'expression « restriction mentale » est devenue un synonyme d'hypocrisie.

Telle est dans le monde l'influence des *Provinciales* que les auteurs les moins austères raillent les casuistes dénoncés par Pascal. Boileau les flétrit durement dans sa douzième satire :

Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt se parjurier cessa d'être un parjure ;
L'argent, à tout denier se prêta sans usure ;
Sans simonie on put, contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien spirituel ;
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare
Et même chez les rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas...

Dira-t-on que Boileau est suspect de jansénisme ? Voici un homme que nul n'en soupçonnera. La Fontaine écrit dans une ballade :

... Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux est grande rêverie :
Escobar sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui, sans raison, nous tient en altercas,
Pour un fétu ou bien pour une pomme,
Mais qu'on le peut pour quatre à cinq ducats.
Même il soutient qu'on peut, en certains cas,
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après que l'on s'écrie :
« Escobar sait un chemin de velours ? »

La Fontaine badine. Mais voici Molière. Dans le *Tartufe*, il fait dire à l'Imposteur qui essaie de séduire Elmire :

Le ciel défend, de vrai, certains contentements ;
 Mais on trouve avec lui des accommodements ;
 Selon divers besoins il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.
 De ces secrets, Madame, on saura vous instruire...

« C'est un scélérat qui parle » prend soin de dire Molière. D'accord. Mais ce scélérat, que fait-il que de reproduire une phrase du bon Père dans la septième lettre : « Quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention ; et ainsi nous corrigéons le vice du moyen par la pureté de la fin ? »

Quelle victoire pour Pascal ! Et combien imprévue ! Car enfin Molière, on le sait de reste, ne se pique pas de sainteté, et la doctrine de Jansénius n'est point son fait :

Cette grande roideur des vertus des vieux ages.
 Heure trop notre siècle et les communs usages.

Philinte, sur vingt points, n'est qu'un Escobar qui aurait de l'esprit ; et l'aimable Elmire veut une vertu « qui ne soit point diablesse ». Bref, la morale de Molière n'est pas exigeante. Mais, si peu qu'elle exige, il est des excès qu'elle rejette avec dégoût. Le monde demande volontiers qu'on lui fasse des concessions ; mais Escobar lui offre plus qu'il ne lui faut. Du coup, il se cabre. Tel veut bien pécher qui s'indigne qu'un Docteur lui en accorde le droit.

Écoutons Voltaire lui-même. On cite toujours ses phrases dures et injustes contre les *Provinciales*. Et il est vrai que l'auteur du *Mondain* ne saurait aimer Port-Royal. Il est vrai que le rigorisme janséniste offense sa philosophie et son

goût, qu'il est sensible, par contre, à tout ce qu'il y a d'aimable dans la morale de style jésuite. Un jour pourtant, un cri du cœur lui échappe, et il flétrit tout à coup « cette foule innombrable de casuistes que l'éloquent Pascal a trop épargnés ». Dans la *Pucelle*, Escobar a son siège à côté de Molina au « palais de la Sottise ».

On ne compte pas les auteurs qui, bien que fort peu catholiques, ou tout à fait incrédules, se prononcent contre les casuistes. Dans les romans populaires, le Jésuite, ténébreux et hypocrite, est un personnage tout fait ; il joue le rôle du « traître ». La caricature est souvent un peu grosse. Mais le succès qu'elle obtient prouve que la foule elle-même hait la restriction mentale, le droit à l'assassinat, les subtilités qui empêchent d'appeler le crime un crime. D'instinct, elle est avec Pascal.

Sainte-Beuve, ajoutant à la vérité cette pointe de paradoxe qui fait qu'elle pénètre mieux, dit que les *Provinciales* ont hâté l'avènement de « la morale des honnêtes gens », c'est à dire d'un composé de bonnes habitudes, de bonnes manières, d'honnêtes procédés ». En réalité, la morale des honnêtes gens a de tout autres racines et fort peu jansénistes : elle sort de l'humanisme et de l'usage du monde. Si quelqu'un dans l'Église travaille pour elle, c'est le Père Le Moyne. Mais Pascal, sans le vouloir, sans y prendre garde, lui rend un grand service : il la préserve de l'excès d'indulgence qui eût pu la perdre.

Quel est, en effet, le grand péril qui menace cette morale née dans les salons ? C'est l'esprit de facilité. L'honnête homme « qui ne se pique de rien » peut aisément se contenter d'une élégance toute extérieure. Entre le bien et le mal il y a le médiocre, zone neutre dont chacun marque les limites à sa guise. On prône la politesse et on ouvre la porte à l'hypocrisie. On enseigne le culte de l'honneur, et on autorise le duel. On vante l'esprit de conversation et on absout la calomnie. On célèbre la galanterie et on

couvre la débauche vulgaire. On admet l'esprit pratique et l'on ne condamne plus qu'à peine l'avarice et l'indélicatesse. Que faut-il pour provoquer ces glissements ? Un sourire. Un de ces sourires léger qui semblent corriger ce qu'ils accordent, mais qui, en fin de compte, l'accordent. *Ridentibus arrident...* Et voilà le bien et le mal si mêlés que le monde ne s'y reconnaît plus.

Il ne cherche pas, d'ailleurs, à s'y reconnaître.

Lâchez la bride aux mondains, je dis aux meilleurs, et il est bien à craindre que ce travail de perversion ne se fasse insensiblement, mais irrémédiablement. Des « idées larges », quelques bons mots, et la morale des honnêtes gens deviendra un composé spécieux de vertus qui se corrompent et de vices qui se respectent.

Eh bien, un homme a empêché chez nous cette chute lamentable, et cet homme, c'est Pascal.

Il se moque de cette morale du monde. Ou plutôt il la tient pour pernicieuse. S'il daignait en parler, ce serait pour la confondre avec la « dévotion aisée » du P. Le Moigne, pour la foudroyer. Seulement il parle au monde. Le monde écoute. Le monde rit et, du coup, est en partie gagné. Il ne suit pas Pascal jusqu'au bout, — la prédestination, le rigorisme absolu sont trop sombres, — mais il fait avec lui quelques pas. Il comprend qu'il y a des « indulgences » coupables, des « complaisances » honteuses et que devant certains excès, de quelque couleur qu'on les pare, il faut savoir dire : pas cela ! Du coup, la morale des honnêtes gens se trouve arrêtée sur les pentes où elle risquait de glisser si galamment et de tomber si bas. Elle est sauvée. Elle reste une morale.

Je montrais plus haut les Jésuites faisant la chaîne entre le siècle de l'humanisme et celui des philosophes : c'est un destin qui ne manque ni d'imprévu ni d'élégance. Le rôle de Pascal, plus sévère, n'est pas moins considérable : il monte la garde devant quelques principes essen-

tiels, devant le gros de la morale moderne. N'ayant pu sauver du laxisme la doctrine de l'Église, celle qu'il aime, il en sauve la doctrine du monde, celle qu'il hait.

Vous voulez saisir l'influence des *Provinciales*? Regardez ces salons du XVII^e siècle où l'on raille Escobar, où Mademoiselle de Scudéry pare la galanterie de délicatesse, voire de scrupules. Regardez, au XVIII^e siècle, cette bourgeoisie grave et probe qui prépare la Révolution dans une atmosphère de travail honnête et de vertus domestiques. Regardez, au XIX^e, ces libéraux qui combattent « l'esprit Jésuite » au nom d'un idéal austère. Regardez le théâtre vertueux d'Emile Augier. Regardez surtout l'Université.

Là, l'esprit des *Provinciales* triomphe.

Le fait est d'autant plus remarquable que l'Université n'est pas, ne peut pas être, comme le pur jansénisme, hostile au siècle. Elle a des tendresses pour l'humanisme. En un sens, elle est du monde, et elle s'emploierait parfois volontiers à le réconcilier avec l'Église. Mais l'ombre de Pascal est là. On tremble de donner, à son insu, dans le laxisme ; on veut que la morale « des honnêtes gens » soit honnête, qu'elle le soit vraiment, gravement, noblement.

Il y a dans l'esprit de la morale universitaire un constant souci de dignité, de tenue intérieure, quelque chose d'un peu roide qui vient des *Provinciales*. Là où règnent plus précisément les idées kantiennes (où se mêlent si curieusement l'influence des Jésuites et celle des Jansénistes) on met une coquetterie austère à opposer aux décisions d'Escobar une casuistique rigoureuse.

Au reste, tandis que Joseph de Maistre attaque furieusement les *Provinciales*, l'Université les inscrit dans ses programmes, les fait expliquer aux élèves de ses lycées et de ses collèges. On sait par cœur le passage sur la restriction mentale comme on sait par cœur une scène

du Cid. Ceux même qui, par un souci d'équité, font des réserves sur tel ou tel point ne se hasardent pas à défendre la morale relâchée.

Des grands universitaires qui aient étudié la question, M. Strowski est, je crois, le plus favorable aux Jésuites. Son génie aimable s'accommode du leur. On le devine partisan d'une morale de la bonté qui ne craindrait pas de sourire et il est au fond sans tendresse pour le redoutable idéal janséniste. Il écrit pourtant : « Apprenons de Pascal comment on s'indigne contre les formules juridiques, les sophismes, les décisions subtiles dont les moralistes complaisants abusent pour permettre ce qui n'est jamais permis et dont les âmes sans droiture se servent pour se tromper elles-mêmes ».

La phrase sonne clair. Et voilà en effet ce qu'on peut apprendre dans les petites lettres, voilà la leçon qu'elles offrent aux hommes. D'autres œuvres sont plus propres à faire aimer la vertu ; les *Provinciales* la font respecter. Elles nous rappellent de siècle en siècle qu'il n'y a pas de morale sans un peu d'intransigeance. Elles nous indiquent quelques points sur lesquels il faut être intraitable. L'Église, après une belle résistance du clergé gallican, s'est détournée de cet enseignement sévère ; elle a condamné la grande voix qui flétrissait les excès du casuisme. Mais le monde a écouté Pascal, et cette morale diffuse qu'est la morale du monde s'est trouvée par les *Provinciales* sauvée des périls du laxisme, élevée, sinon sur les cimes, du moins au dessus des abîmes. Une telle victoire a son prix.

Dernier succès, que Pascal n'avait pas prévu davantage : les *Provinciales* fraient la voie à l'esprit critique, aux audaces du XVIII^e et du XIX^e siècle dans l'ordre de la pensée.

Si le sujet n'était pas si grave, on serait tenté de sourire devant l'ironie d'un tel résultat.

Le Jansénisme, c'est avant tout un retour à la foi intransigeante, j'allais dire à la foi bornée. Hors l'Écriture et les Pères, rien ne compte. La sagesse antique est néant. Jansénius, à chaque instant, dénonce la philosophie comme une mère d'erreur et d'hérésie. Quant à l'idée de progrès en matière religieuse, Pascal la raille avec un mépris amer et superbe. À la seule idée que des modernes pourraient opposer leur pensée à celle de Saint-Augustin, sa plus âpre ironie s'éveille. Bref, quand nous sommes à Port-Royal, nous sommes au cœur de la citadelle dressée par la foi contre l'esprit d'examen, contre l'esprit de progrès, contre le modernisme. Et pourtant Renan a raison : « Le jansénisme est, au fond, un mouvement libéral ». De ce puissant effort de régression ce qui jaillit, c'est un progrès.

Considérons le dessein même de l'œuvre : Jésuites et Jansénistes n'étant pas d'accord, à qui s'adresse t'on ? Au public. Voilà le geste révolutionnaire ! Jusque-là quand un débat s'émeut au sein de l'Église sur des points de foi ou de discipline, on se tourne vers les professionnels, vers les Docteurs, les évêques, le Pape. La dispute s'engage selon les règles. L'École est là qui la domine. Dans les querelles les plus violentes, il y a des règles du jeu, tout un appareil technique dont les deux partis se servent l'un et l'autre. Le public est tenu loin du champ clos. Il ne prétend pas, d'ailleurs, y pénétrer ; il se défendrait d'exprimer un avis. Ainsi il reste au centre du monde intellectuel un lieu sacré interdit aux profanes, tout un monde d'idées et de sentiments sur lequel le siècle n'a pas de prise.

Pascal paraît et tout change.

Non seulement le vulgaire est pris à témoin, érigé en juge. Mais les femmes elles-mêmes sont appelées à se

prononcer. Le Père Pirot en est tout effaré : « Qui eust pensé que des Dames eussent assez d'assurance pour soutenir contre les théologiens consommez que la morale des casuistes est préjudiciable au public et que les Ian-senistes ont raison ? »

Si les Dames ont cette « assurance », c'est que Pascal, dès le début, prend soin de leur expliquer la question. Il les met à même d'en juger. Le débat porte sur la grâce et la liberté. Un tel sujet est entre tous réservé aux gens du métier. Un nuage de mots mystérieux l'entoure : grâce habituelle, grâce actuelle, grâce efficace, grâce excitante, grâce opérante, grâce coopérante, grâce prévenante, grâce subséquente, grâce éloignée, grâce prochaine, grâce médicinale, grâce libératrice, grâce de volonté, grâce de l'intelligence. J'en passe. Le monde épouvanté n'ose s'approcher. Mais Pascal, insolent, souffle sur ce nuage. Ni crainte ni respect. Il raille. Il lui suffit de substituer aux termes techniques des définitions claires et c'en est fait du prestige des grands mots. Aux Docteurs qui en font usage il demande avec une douceur narquoise de bien vouloir parler comme tout le monde. Il leur ôte leur bonnet. Il arrache tout cet appareil verbal appliqué par l'École sur les grands problèmes. Les Docteurs de la Compagnie s'effarent, veulent le prendre de haut avec ce théologien improvisé. Hardiment, il leur répond : « N'entreprenez donc plus de faire les maîtres ; vous n'avez ni le caractère ni la suffisance pour cela. » Et, fort de la clarté qu'il a répandue sur toute la question, il dit au public : Voyez et jugez !

Avec quoi le monde peut-il voir ? Avec ses yeux. Avec quoi peut-il juger ? Avec sa raison.

Oh, Pascal prend ses précautions. A chacun son domaine : la foi est juge des choses « surnaturelles et révélées » ; les sens de la vérité des faits ; la raison des choses « naturelles et intelligibles ».

Grâce à cette division nette, Pascal se croit bien sûr d'avoir mis la religion et l'Église à l'abri des attaques de la philosophie. Mais quelles de portes ouvertes à l'esprit critique ! Que de voies frayées pour Voltaire et Renan !

Les cinq propositions sont dans Jansénius, déclare le Pape. — Elles n'y sont pas, réplique Pascal. Et, comme on s'indigne, il s'écrie : Citez la page !... D'un ton innocent, il ajoute : « Car, en vérité, le Monde devient méfiant et ne croit les choses que quand il les voit ». Ce faisant, Pascal entend rester catholique, et ce n'est pas à nous de le contester. Seulement, ce qui est vrai du texte de Jansénius est vrai des textes de Saint-Paul, des évangiles de toute l'Écriture. L'Église infaillible déclare y trouver ceci ou cela. Un disciple de Pascal arrive et dit tranquillement : Ceci ne s'y trouve pas, ceci est une mauvaise lecture, ceci une interpolation, ceci une erreur historique. A l'appui de ces assertions, il apporte « des choses qu'on peut voir », des textes « dont les yeux sont juges légitimes ». Que fait-il sinon appliquer le principe posé par les Provinciales ? C'est avec ses yeux que Pascal cherche si les cinq propositions sont dans Jansénius. C'est avec leurs yeux que Voltaire, Renan, Loisy et vingt autres constateront qu'il y a des contradictions dans les Synoptiques. Le Saint-Siège condamnera Voltaire, Renan, Loisy comme il a condamné Pascal. Mais ils n'auront pour leur défense qu'à recopier les petites lettres : « ce ne sont pas les Bulles seules qui prouvent la vérité des faits », « c'est la vérité des faits qui rend les Bulles recevables ».

Écoutez Pascal raillant le « Décret de Rome » qui a condamné Galilée et son opinion sur le mouvement de la terre :

Ce fut aussi en vain que vous obtintes contre Galilée ce Décret de Rome qui condamnoit son opinion sur le mouve-

ment de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos ; et, si l'on avoit des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empescheroient pas de tourner et ne s'empescheroient pas de tourner aussi avec elle.

Pascal est en verve. Il poursuit :

Ne vous imaginez pas de mesme que les lettres du Pape Zacharie pour l'excommunication de S. Virgile, sur ce qu'il tenoit qu'il avoit des antipodes aient anéanti ce nouveau monde ; et qu'encore qu'il eust déclaré que cette opinion estoit une erreur bien dangereuse, le Roy d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plutost crû Christofle Colcmb, qui en venoit que le jugement de ce Pape qui n'y avoit pas esté.

Saint persiflage. Pour en souligner la sainteté, Pascal se hâte d'ajouter que l'Église a beaucoup gagné à ne pas s'obstiner dans l'erreur du Pape : car elle a pu ainsi enseigner l'Évangile « à tant de peuples qui furent péris dans leur infidélité. » Mais, quelque piété qui les anime, des ironies de ce genre sont redoutables. C'est avec ces armes, forgées par Pascal, que le XVIII^e siècle attaquera la religion elle-même.

Encore pourrait-on, à l'extrême rigueur, essayer de limiter le domaine de ces « vérités de fait » que Pascal oppose si tranquillement aux erreurs des Papes. Mais allez délimiter celui des choses « naturelles et intelligibles » ! Il est aisé, sur le papier, de les opposer aux choses « surnaturelles et révélées ». Mais cette même raison dont on se sert pour combattre certaines théories sur la grâce, on peut s'en servir aussi bien contre les dogmes eux-mêmes. Bien plus, la définition même du surnaturel implique l'emploi de la raison.

Les *Provinciales* disent de certaines monstruosités des casuistes non seulement qu'elles sont « pernicieuses », mais aussi qu'elles sont « extravagantes ». On y aperçoit

une horrible contradiction avec l'esprit du christianisme, mais on y aperçoit également « une impertinence qui les rend ridicules ». Odieuses, elles sont par surcroît absurdes. Et, en effet, point n'est besoin d'avoir la foi ni de croire aux doctrines de Saint-Augustin pour rejeter avec dégoût les restrictions mentales, les subtilités qui permettent de désirer la mort d'un père et vingt autres folies de même ordre. Seulement, prenons-y garde, ce au nom de quoi on les condamne c'est une sorte de raison pratique. C'est au nom de cette même raison que Voltaire flétrira comme absurdes, impertinentes, extravagantes les doctrines qui permettent d'envoyer un protestant aux galères, de persécuter un incrédule, de mettre à mort un sorcier. L'Église derechef condamnera Voltaire. Voltaire, comme Pascal, en appellera au bon sens du public.

Ainsi, par un merveilleux paradoxe, ce jansénisme qui a horreur de la philosophie, de l'esprit critique, ce jansénisme étroit et sombre qui rêve d'une formidable réaction morale, se trouve servir la cause que défendront contre l'Église les philosophes du XVIII^e siècle. Ce sont les Jésuites qui veulent aller de l'avant, tandis qu'Arnauld et ses amis prétendent faire rebrousser chemin à l'esprit humain. Et par sa façon de combattre en faveur du passé, Pascal, d'un geste souverain, fraie la route à l'avenir. Il est tout à la religion et, travaillant à l'affermir, il sert la cause du libre examen, du rationalisme, du positivisme.

Peut-on parler, à ce propos, d'une victoire des *Provinciales*? On hésite. On se dit que Pascal eût frémi d'horreur en voyant les philosophes s'emparer de sa méthode et tourner contre l'Église les armes qu'il employait pour elle. Mais, d'abord, il est du destin de quelques œuvres exceptionnelles d'exercer une influence fort différente de celle que l'auteur a voulu et prévue. Il arrive qu'on mette au service d'une cause précise des puissances

de pensée si riches qu'elles font éclater le cadre de l'œuvre, et jouent brusquement un rôle inattendu.

Et puis, cet effet des *Provinciales*, est-il, à tout prendre, si surprenant ?

Pascal, lorsqu'il écrit ses lettres, est janséniste, c'est entendu ; sa foi est jeune et vive ; son zèle le brûle. Mais enfin il est encore plein de l'esprit scientifique. Il n'a pas renoncé à ses recherches. A la fin de l'année 1657, il revient aux mathématiques. En 1658, il est encore en pleine activité créatrice. Son génie est dans toute sa force. Qui dit science dit esprit critique : en acceptant Pascal pour champion, les saints candides de Port-Royal ont introduit l'ennemi dans la place.

Plus tard, l'auteur des *Provinciales* ira plus avant ; il raillera la raison « ployable à tous sens » ; il reconnaîtra qu'en pénétrant dans les sciences abstraites, il « s'égarait » plus que les autres en les ignorant. Mais, à l'époque où il compose les petites lettres, il n'en est pas là. Le croyant n'a pas tué le savant. Et c'est parce qu'il se donne tout entier à la lutte pour le jansénisme que Pascal y apporte l'esprit et les méthodes de la science. De là ce souffle de raison et de liberté qui anime toute l'œuvre et en fait une école éternelle d'affranchissement intellectuel et de probité.

L'esprit critique, qui est l'arme favorite de l'auteur triomphera aux siècles suivants. Qu'importent les résultats de ce triomphe ? La victoire ne sera pas celle que Pascal avait recherchée : ce n'en sera pas moins une victoire de Pascal.

CHAPITRE IX

L'INFLUENCE LITTÉRAIRE DES PROVINCIALES

Mais le triomphe le plus incontesté des *Provinciales* et, en un sens, le plus éblouissant, c'est le triomphe d'ordre littéraire. Elles sont un des jaillissements les plus extraordinaires que présente l'histoire des lettres. Elles créent un style. Elles créent un genre.

Pour en mesurer l'originalité, rappelons-nous d'où elles sortent. Port-Royal est derrière qui munit et guide son défenseur. Arnauld, Nicole et d'autres fournissent les arguments, les faits, les textes. Telle est l'abondance des sources, (si bien indiquées dans la savante édition Brunschvig) que Pascal, par instants pourrait dire, comme le bon Père de sa neuvième Lettre : « Je ne dis jamais rien de moy-mesme ». Dans le camp ennemi, on tente de lui en faire grief, on lui reproche de n'apporter rien de nouveau, de n'être qu'un « ravaudeur ». Dans le camp ami, on dit avec une candeur charmante que telle lettre est de Pascal « et d'Arnauld ». Tout cela, en un sens, est vrai : tout cela est à la gloire de l'auteur. Ravaudeur ? Oui. C'est dans ce ravaudage qu'il fait éclater son génie et le pouvoir irrésistible de la forme.

Dire que Pascal « pille » Arnauld, ce n'est pas dire assez.

Il faudrait un mot plus fort pour signifier l'aisance avec laquelle il lui emprunte les textes cités, les raisonnements, les tours et les détours logiques, voire même certains élans. Mais lisez tour à tour la page que Pascal a sous les yeux et celle qu'il en tire : les ressemblances disparaissent, la copie est création.

Arnauld, notons le bien, sait écrire. C'est un auteur grave. Il a le sens du mot propre, il a de la méthode, du souffle, de la véhémence par endroits, quelque chose de sévère et qui plaît. Il est faux en tout point qu'on s'ennuie à le lire. La plupart du temps, (non toujours), il intéresse, il retient même. Mais Pascal surgit, bouscule, dompte, entraîne.

Le caractère nouveau des Provinciales est si violent que les contemporains ne s'y trompent pas. Au premier heurt, le monde est conquis et charmé. Perrault le champion des « modernes », met l'œuvre au dessus de tout. Boileau, le champion des Anciens, avoue que l'auteur des Petites Lettres surpassé « les vieux et les nouveaux ».

Les salons et Madame de Sévigné s'émerveillent : suffrage du siècle. Suffrage d'Eglise : Bossuet admire. Un amateur de questions bizarres lui demande un jour quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait s'il n'avait fait les siens. Bossuet répond : les *Provinciales*.

« Voilà ce qu'on peut appeler des couronnes », écrit Sainte-Beuve. Les éloges qu'il donne lui-même à Pascal, dans son merveilleux *Port-Royal*, ne sont pas d'un prix moindre. Il est des pages où, pour se hausser jusqu'aux *Provinciales*, sa critique touche au génie. Mais, s'il peut y avoir quelque chose de plus flatteur que ces hommages illustres, ce sont les hommages de l'adversaire. Dans les Réponses aux Provinciales, dans ces écrits si aigres et parfois si grossiers où on traite Pascal de faussaire, de farceur, d'ours et de singe, l'admiration éclate par endroits. « Il a de l'esprit », dit le Père Pirot,

Aujourd'hui encore, il faut aller chercher de bien obscurs manuels scolaires pour y découvrir quelques phrase rapide sur la « monotonie » des Provinciales. Parmi les écrivains catholiques, ceux mêmes qui sont le plus violemment hostiles aux idées défendues par Pascal reconnaissent son génie d'écrivain : chef d'œuvre funeste, mais chef d'œuvre.

Joseph de Maistre lui-même dit sur Pascal les pires folies. Mais, s'il accepte de passer pour un fou, il ne veut pas passer pour un sot. Il convient, de ce ton qui n'est qu'à lui, que les Provinciales sont « un fort joli libelle ».

Mais c'est à Voltaire surtout qu'il faut revenir. Lui aussi, comme dirait le Père Pirot, « il a de l'esprit ». Nous l'entendions, il y a un instant, attaquer et approuver Pascal. Il s'agissait de la thèse. Écoutons-le maintenant parler de la forme : « Le premier livre de génie qu'on vit en prose, fut le Recueil des Lettres Provinciales en 1654¹. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans se soit ressenti du changement qui altère si souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage ».

La phrase est devenue classique ; elle mérite de l'être.

Évidemment, Voltaire a tort de dire « le langage », là où il faut dire « le langage classique ». Même au sortir d'une lecture des Provinciales on a le droit de regretter la langue merveilleuse des écrivains du XVI^e siècle, son aisance, ses fantaisies, cette liberté qui lui permet d'épouser sans effort les mobilités fuyantes de l'esprit et du sentiment. Il y a en elle une vie ardente et souple, une exubérance joyeuse : *novitas tum florida mundi*. Et qui sait si nous avons gagné à abandonner pour une langue régulière tant de jeune et libre richesse ?

1. Erreur de date. Comme dit joliment Sainte-Beuve, « il n'y regarde pas de si près ».

Mais, cela dit, le mot de Voltaire est juste. Dans la première partie du XVII^e siècle, la langue classique se forme, se discipline sans produire encore en prose un ouvrage vraiment souverain, quelque chose qui soit l'équivalent du *Cid*. Balzac et Voiture sont d'excéller ouvriers, mais on attend toujours le chef d'œuvre. chef d'œuvre, Pascal le donne.

Avec les Provinciales, la langue qui se cherchait trouve. Elle est désormais sûre d'elle-même, de l'esprit, de ses ressources. De l'humanisme, dont elle se garde la vie, la sève. De son génie propre, qui est raisonnable, elle tient la clarté, le sens du mot propre, l'ordre, les constructions honnêtes. De son passage dans les salons précieux, elle garde un souci d'élegance ; elle sait être robuste avec grâce.

Des puristes, dont le Père Daniel, reprochent à Pascal ses lourdeurs. Dès le début de la première lettre, ils se cabrent : « Tant d'assemblées d'une compagnie aussi célèbre qu'est la Faculté de Paris et où il s'est passé tant de choses si extraordinaires et si hors d'exemple en font concevoir une si haute idée qu'on ne peut croire qu'il n'y en ait un sujet bien extraordinaire ». Que de *si* et de *que* ! Nos gens n'en peuvent supporter le poids. Ils gémissent. N'est-il pas permis pourtant d'aimer ces phrases vigoureuses qui font saillir les liens logiques comme des muscles ? Je conviens qu'on s'en lasserait à la longue. Mais lisons : aussitôt après ce début un peu grave, les phrases se pressent, brèves et comme impatientes ; l'allure se précipite ; un répit, puis c'est le dialogue, l'élan qui emporte tout.

Tout cela semble d'un jet. Mais il ne faut pas s'y tromper. Au début, Pascal se fie à sa verve ; la première lettre est faite d'un coup *uno impetu ac tenore* ; mais les suivantes sont mises et remises sur le métier ; l'auteur les soumet à la critique de ses amis, sollicite les objections.

Il compose « avec une contention d'esprit, un soin et un avail incroyable ».

Wendrock, qui l'a vu à l'œuvre, nous dit qu'il était souvent vingt jours entiers sur une seule lettre : « Il en commençoit même quelques-unes jusqu'à sept ou huit afin de les mettre au degré de perfection où nous les mains ». Wendrock ajoute : « On ne doit point être sur

qu'un esprit aussi vif que Montalte ait eu cette patience *fo um limae laborem*. Autant qu'il a de la vivacité, autant p. il de la pénétration pour découvrir les moindres cœurs dans les ouvrages d'esprit ; souvent à peine trouv
supportable ce qui fait presque l'admiration des autres ».

Cette sévérité de Pascal pour lui-même, cette probité ouvrière vont croissant jusqu'à la fin. Le post-scriptum de la seizième lettre est resté justement célèbre : « Je n'ay écrit celle-ci plus longue que parce que je n'ay pas eu le plaisir de la faire plus courte ». La dix-huitième lettre est éfaite treize fois.

De là cette perfection du langage qui frappe toujours davantage quand on relit les Provinciales. Le ton change ; la propriété, l'exactitude sont toujours absolues. Pas un ornement rapporté ; pas un procédé ; la langue tire sa beauté d'un effort constant d'honnêteté. « Non seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, écrit Madame Périer, mais il le disoit en la manière qu'il vouloit ». Est-il plus bel éloge, et plus profond, que cette phrase naïve ?

Peut-être le style classique prendra-t-il, avec Bossuet, quelque chose de plus magnifique et de plus harmonieux. Mais il a dans les Provinciales une saveur un peu âpre qu'on ne retrouvera plus. Pascal donne l'impression de dompter à chaque instant l'outil dont il se sert, de faire plier un langage rebelle, de le mettre au pas de l'idée : d'où cette sorte de frémissement qui anime l'œuvre et donne à la justesse rigoureuse de l'expression le charme vivant d'une victoire.

Avoir fait la langue classique, en avoir dégagé le génie, c'est quelque chose. Mais Pascal fait plus. Son influence « littéraire » est immense : il annonce Molière ; il annonce Bossuet ; il annonce Voltaire.

Molière, à l'heure où paraissent les *Provinciales*, n'a encore composé que quelques farces. Pascal, dès sa première lettre, en compose une, lui aussi, mais d'autre envergure. Je dis bien farce : car il ne craint pas la bouffonnerie, sûr qu'il est de la mettre au service de la raison et de l'honnêteté.

Démontez cette petite pièce qu'on pourrait appeler les *Docteurs ridicules* ou les *Fourberies des Docteurs*.

Scène I. L'Ingénue, voulant connaître les secrets des thomistes, feint d'être des leurs et se fait rabrouer.

Scène II. L'Ingénue, voulant connaître les secrets des jansénistes, feint d'être des leurs et se fait rabrouer.

Scène III. L'Ingénue, qui pensait pouvoir tout arranger, se heurte à l'obstacle, et l'obstacle est un mot.

Scène IV. Monologue. L'Ingénue se lamente : « Jusque là j'avois entendu les affaires ; mais ce terme... »

Scène V. L'Ingénue va trouver le Jésuite et comprend tout. On le félicite : « Fort bien !.. Doctement !.. »

Scène VI. L'Ingénue va trouver les thomistes. Et cette fois encore, il comprend tout. Mais du même coup, il comprend... que les jansénistes sont catholiques et les Jésuites hérétiques. « Voilà qui va bien, me dirent mes Pères en m'embrassant... » — » Voilà qui va bien, leur dis-je à mon tour ; mais selon vous les Jansénistes sont catholiques et M. Le Moine hérétique... »

Scène finale. Tous les personnages principaux sont sur la scène (car Pascal sait son métier). L'Ingénue les exhorte, les presse. Le Jésuite prudent prend son temps : « Attendez ! Vous me pourriez surprendre !.. Allons doucement !.. *Distinguo !* » Les thomistes se taisent. Mais l'Ingénue redouble d'efforts. Il faut que les Docteurs parlent :

il faut qu'ils révèlent le secret que le spectateur veut connaître ; et le secret, en effet, se révèle, et la scène bouffonne éclate. Il faut, disent-ils, en parlant « tous ensemble », dire que tous les justes ont le pouvoir prochain « en faisant abstraction de tout sens ».

Le rideau tombe. La farce est jouée. Molière, qui la lit là-bas, songe qu'une bouffonnerie peut être profonde.

Mais Pascal, peu de temps après, lui donne une autre leçon. A la farce du début succède la grande comédie, la comédie de caractère : le bon Père de la cinquième lettre entre en scène.

Ses pas, ses gestes sont marqués d'un trait : « Venez à la Bibliothèque. — J'y fus, et là, prenant un livre.. » « Aussi-tost qu'il m'apperçeut, il vint à moy et me dit en regardant dans un livre qu'il tenoit à la main.. »

Son humeur est aimable. Dès qu'il voit Pascal, il lui fait « mille caresses » et ne songe qu'à l'obliger. Il répond à toutes ses questions le plus gentiment du monde. Mais il n'accepte pas tout. Il sait se facher. Quand Pascal, d'un air innocent, lui lance l'histoire de Jean d'Alba, il a un mouvement d'impatience : « A quoi vous amusez-vous ?.. Qu'est-ce que cela signifie ?.. »

Avant tout, c'est un professeur. Il est heureux d'enseigner. Pascal n'est pas exactement l'élève qu'il lui faudrait, mais enfin c'est un élève. Il le traite comme tel. Pour s'en faire entendre, il coupe ses propos de « Comprenez-vous, maintenant ?.. » L'élève commence t'il à montrer qu'il fait des progrès ? Le maître est tout aise : « Ho, ho ! dit le Père, vous commencez à pénétrer. J'en suis ravi. » Des difficultés semblent surgir. Il se frotte les mains : « Proposez-les pour voir... » Il redresse son disciple sans se lasser « Que vous estes prompt !.. Attendez !... » Pascal se lance : « On peut donc, selon Sanchez, tuer hardiment... » — « Oui, dit le Père, mais en dirigeant bien l'intention,

Vous oubliez toujours le principal. » Pascal confond le fait de tuer en trahison et le fait de tuer en cachette, « comme si c'estoit la mesme chose » ; le professeur, cette fois, s'indigne et le tance : « Vous voyez par là que vous ne scavez pas seulement ce que les termes signifient, et cependant vous parlez comme un Docteur ! »

Le bon Père est-il un sot ? Oui et non.

Oui, car son ingénuité déconcerte. Il donne dans tous les pièges. On rit de l'y voir s'y précipiter avec allégresse. On rit de le voir répondre avec un empressement ravi aux éloges ironiques de son adversaire. Que de mots il faudrait citer ! Que de répliques candides ! Le Père vient de citer quelques décisions scandaleuses en faveur des prêtres et des religieux. Montalte, perfidement, glisse que les casuistes, étant d'Eglise, ont travaillé pour eux-mêmes : « J'ai bien peur que les gens des autres conditions ne soient pas si bien traités ». « Ils n'auroient pas mieux fait eux-mêmes, répond gravement le Père. On a agi pour tous avec une pareille charité ». Et, incontinent, il cite des maximes permettant aux valets de voler leurs maîtres.

Hurtado de Mendoza enseigne qu'on peut prier Dieu de faire promptement mourir ceux qui se disposent à nous persécuter, si on ne le peut éviter autrement. — Mon Révérend Père, interrompt Pascal, l'Eglise a bien oublié de mettre une oraison à cette intention dans ses prières. — L'autre, un instant déconcerté, réplique : « On n'y a pas mis tout ce qu'on peut demander à Dieu ». Puis il réfléchit un instant, mais c'est pour donner droit dans le panneau : « Outre que cela ne se pouvoit pas ; car cette opinion là est plus nouvelle que le Bréviaire. Vous n'estes pas bon chronologiste »,

Et que de mots il faudrait citer où s'étale l'enthousiasme du Père pour les casuistes ! Mots attendris sur Escobar : « Tout le monde l'aime !.. Il fait de si jolies questions ! »

Mots d'orgueil sur les nouveautés des casuistes : « Voilà ce que les Anciens n'ont pas connu ! Voilà ce qu'on doit à nos Pères ! »

Mais un sot qui ne serait qu'un sot lassera vite. Le Père a ses malices. Il a même sa finesse. Il expose fort bien les théories des modernes. Il saisit les nuances. Il plaide parfois adroitemment.

Enfin et surtout il est sympathique.

Là est l'honnêteté profonde de la pièce. Le bon Père débite des horreurs. Il ne cesse de citer des opinions qui étonnent et révoltent les consciences les moins délicates. Et pourtant il a l'âme honnête. C'est en toute innocence qu'il admire les propos monstrueux de ses maîtres. Au milieu de ces ignominies il garde une conscience de brave homme, une sorte de pureté enfantine.

Dès le début Pascal le marque. Des casuistes viennent de nous permettre de rechercher en certains cas les occasions de pécher. « Et quoi, mon Père, s'écrie Pascal, dites-moy, en conscience, estes vous dans ce sentiment là ? » — « Non vrayement » répond l'autre. Il se sauve à nos yeux par ces deux mots. Du coup, nous comprenons que, s'il admet pour les autres la folle indulgence des casuistes il n'entend pas en profiter lui-même.

Écoutons-le encore. Il essaie d'expliquer la raison profonde du casuisme. « Helas, me dit le Pere, nostre principal but auroit été de n'establier point d'autres maximes que celles de l'Evangile dans toute leur severité. Et l'on voit assez par le règlement de nos mœurs que, si nous souffrons quelque relachement dans les autres, c'est plutost par condescendance que par dessein. Nous y sommes forcez. Les hommes sont aujourd'huy tellement corrompus que, ne pouvant les faire venir à nous, il faut bien que nous allions à eux. Autrement ils nous quitteroient, ils feroient pis, ils s'abandonneroient entierement ».

Non seulement cela est d'un bon homme, mais il n'est cette fois pas si sot. Ailleurs il a un mot qui est presque beau. Le Père Barry assure que, pour être sauvé, il suffit ou de saluer la Vierge à la rencontre de ses images ou de donner commission aux anges de lui faire la révérence de notre part. — « Cela est tout à fait commode, dit Pascal, et je crois qu'il n'y aura personne de damné après cela ». Mais le bon Père répond : « Hélas, je voy bien que vous ne savez pas jusqu'où va la dureté de cœur de certaines gens... »

Qui, à un tel mot, songerait à sourire ? La phrase est triste et profonde. Le bon homme ridicule qui donnait dans les pièges et admirait les pires folies a fait place à un religieux qui, par profession, sait la malice humaine, qui voudrait la corriger et gémit de ne pouvoir le faire.

Et cela montre, une fois de plus, la probité de Pascal ; mais c'est, par surcroit, une leçon donnée à Molière et dont celui-ci tirera profit. Dans la vie, pas de caractères simples et « clichés » ; les bons ont leurs points faibles ; les autres ont leurs qualités. La farce, qui grossit tout, refuse de voir ces contradictions ; la comédie les observe et en tire ses effets puissants. Pourquoi Orgon est-il à la fois si comique et si vivant ? Parce que, la question religieuse mise à part, c'est un « homme sage », parce que, a bien des points de vue, c'est un brave homme, à d'autres, un saint ou peu s'en faut. La crédulité aveugle d'un imbécile n'intéresserait qu'un instant, déchaînerait un gros rire. Celle d'Orgon, plus compliquée, est aussi plus vraisemblable, amuse plus délicatement, attriste parfois. Mais cet art d'aller chercher dans la vérité de la vie la source d'un comique à la fois franc et amer, à qui Molière le reprend-il sinon à l'auteur des *Provinciales* ?

Inspirer Bossuet après avoir inspiré Molière, cela paraît suffisamment paradoxal. Tel est pourtant le des-

tin des Petites Lettres. Autant les premières sont comiques, autant les dernières sont graves, véhémentes, éloquentes.

Relisons ces phrases destinées à défendre les saintes filles de Port-Royal contre les calomnies des Jésuites :

Cruels et lasches persecuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirez ne soient pas des asiles contre vos calomnies ? Pendant que ces saintes Vierges adorent nuit et jour J.-C. au S. Sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ny dans l'Eucharistie ni mesme a la droite de son Pere ; et vous les retranchez publiquement de l'Eglise pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Eglise. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouir ny de bouche pour vous répondre. Mais JESUS-CHRIST, en qui elles sont cachées pour ne paroistre qu'un jour avec luy vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'huy cette voix sainte et terrible qui estonne la nature et qui console l'Eglise. Et je crains, mes Peres, que ceux qui endurcissent leurs cœurs et qui refusent avec opiniatreté de l'ouïr quand il parle en Dieu ne soient forcez de l'ouïr avec effroy quand il leur parlera en Juge.

On voudrait citer toutes les phrases de ce genre, suivre ces envolées souveraines. Bien qu'il ne s'adresse qu'à des lecteurs, Pascal a trouvé le secret de cette éloquence qui va retentir dans la chaire. Élan, gravité, force, nombre, harmonie, tout ce qui fera la beauté des plus beaux sermons de Bossuet se trouve déjà dans ces dernières lettres pressantes et pathétiques. Un peu de la même flamme brillera encore par instants dans Rousseau, dans Lamenais, dans Michelet. Mais parmi ces illustres héritiers, je ne sais s'il en est un seul qui retrouve tous les secrets du maître. Leur éloquence a parfois plus d'ampleur, plus de couleurs, plus de poésie extérieure. Bossuet a des splendeurs plus sereines. Pascal, lui, reste souverain dans l'art de presser, d'acculer l'adversaire, de répandre sur tous les débats une lumière violente et impitoyable ; il

y a en lui, outre la ferveur, une confiance âpre dans la raison, un je ne sais quoi de sauvage que l'éloquence perdra en s'assagissant. Sa logique semble un oiseau de proie qui plane, menaçant, s'abat et ne lâche plus l'adversaire.

« Les meilleures comédies de Molière, écrit Voltaire, n'ont pas plus de sel que les premières lettres Provinciales : Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières ».

Pour être complet, il eût dû ajouter : Voltaire n'a rien de plus mordant et de plus fort.

Les Provinciales n'instruisent pas seulement le grand maître du comique et le grand maître de l'éloquence. Elles créent cet art du polémiste que Voltaire porte à sa perfection et qui va illustrer tout le XVIII^e siècle. Elles servent de modèle à ces innombrables écrits, à la fois plai-sants et émus, comiques et éloquentes qui vont pendant soixante ans s'abattre sur l'ancien régime : dialogues, lettres, facéties, questions, pamphlets, toute l'infine variété des pièces de circonstance, toutes les formes de la littérature de combat.

Relisons *Candide*. Quelle est, dans ce conte éblouissant, l'arme favorite de Voltaire ? C'est l'ironie poussant la sottise jusqu'au point où elle se confond elle-même. Pangloss développant ses théories optimistes sans se rendre compte des faits auxquels elles se heurtent, c'est le bon Père expliquant doctement les théories des casuistes sans prendre garde à leurs conséquences révoltantes. Candide écoute innocemment, comme feint d'écouter Montalte. Mais Montalte éclate à la fin : « O mon Père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout !.. » De même Candide : « O Pangloss, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme ! »

Pascal a appris aux lutteurs l'emploi de cette arme terrible que peut être l'ironie. L'ironie, il est vrai est déjà dans Montaigne. Mais elle y est douce et nonchalante « laissant tomber ses traits et ne les jetant pas ». Elle tue parfois, mais sans daigner lutter. Avec Pascal, elle entre dans la lice. Toutes les puissances sont là : Jésuites, Sorbonne, reine, ministres, pape. Montalte paraît, innocent, inoffensif, étalant son ingénuité : « Qui est Escobar, mon Père ?... O que cela est divertissant !.. Mais, mon Père, ne sera-t-il pas permis de tuer pour un peu moins ?.. » Et bientôt l'adversaire crie grâce.

Car il ne faut pas s'y tromper : les dernières lettres, les lettres vengeresses, âpres, sublimes, achèvent la déroute des molinistes ; mais celles qui portent ces premiers coups dont dépend le sort des batailles, celles qui percent le front ennemi, ce sont les premières, les lettres ironiques, celles qui nous montrent le casuiste confondant le casuisme, celles qui font pleuvoir sur l'adversaire mille traits fins et aigus.

« Piqûres de guêpes », dit le Père Daniel. L'arme est trouvée que le faible pourra désormais opposer aux forts. Le siècle des philosophes s'en empare et tout un monde s'écroule. Essaie-t-il de renaitre ? Paul-Louis Courier paraît. Lui aussi, il est ingénu. Comme Montalte, il est l'homme tout simple qui n'entend malice à rien, le bon vigneron candide. Mais les traits lancés avec adresse s'enfoncent dans les chairs, et l'idée avec eux. Des gens graves froncent le sourcil, s'indignent qu'on prétende traiter des questions considérables en d'aussi légers écrits. D'un nom, Paul-Louis leur répond : « Blaise, dit-il, Blaise Pascal... »

Que d'autres ont subi l'influence des Petites Lettres ! Que de noms il faudrait citer, ne fût-ce que parmi les journalistes modernes ! Si Madame de Sévigné est l'aimable patronne des chroniqueurs et des reporters, Pascal

anime de son souffle tous les grands polémistes du XIX^e siècle, tous ceux qui, comme lui, aiment l'Idée et ne craignent pas, pour la défendre, de se jeter hardiment dans les luttes religieuses ou politiques. Tout près de nous, n'est-ce pas encore à l'auteur des *Provinciales* que des hommes comme Rochefort et Clemenceau reprennent l'art des âpres attaques et des ironies mortelles ?

La collection dont fait partie ce petit livre est consacrée à l'étude des grands « événements » littéraires. Je crois qu'il y a bien peu d'œuvres dans l'histoire de nos lettres auxquelles ce mot s'applique aussi exactement. Les *Provinciales* paraissent, et tout aussitôt l'Église est bouleversée, les salons sont en émoi, les grands de la terre s'agitent, Molière écoute, Bossuet médite ; le siècle qui suit voit se poursuivre violemment la lutte engagée ; le XIX^e en sent les contre-coups ; le chef d'œuvre qui semblait unique et inimitable suscite d'autres chefs d'œuvre : tout un sillage éblouissant montre que Pascal a passé.

Quoi qu'on pense du fond du débat, cela est beau, cela est consolant. On voudrait nous faire croire aujourd'hui que, seul, l'intérêt peut soulever les hommes, que pour les émouvoir puissamment, il faut toujours faire appel à ce qu'il y a de moins noble en eux. Le succès des *Provinciales* dépose contre ce réalisme affligeant. Les problèmes qu'elles agitent sont sévères entre tous. Elles ne nous invitent à réfléchir, que sur la condition humaine, la liberté et le déterminisme, les droits de l'esprit, les limites du bien et du mal. Et pourtant elles ont ébranlé les siècles. Il est donc vrai que nous avons une soif de science et de bien. Il est vrai que quelque chose nous attire vers les cimes. Et, sans cela, que vaudrait la vie ?

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Je cite les *Provinciales* d'après le texte donné dans l'édition des Œuvres de Pascal due à MM. Léon Brunschvicg, Pierre Boutroux et Félix Gazier, tomes IV, VII (Paris, Hachette, *Les Grands Ecrivains de la France*, 1914-1929).

Les réponses aux *Provinciales* citées dans ce livre sont empruntées aux éditions suivantes :

ANNAT (le P.) *La bonne foy des Jansénistes en la citation des auteurs*, P. 1656 ; *Responses aux Lettres Provinciales publiées par le Secrétaire du Port-Royal contre les P. P. de la Compagnie de Jésus sur le sujet de la morale desdits Pères*, Liège 1658 ; PIROT (le P.) *Apologie pour les casuistes*, Cologne 1658 ; DANIEL (le P.) *Entretiens de Cleandre et d'Eudoxe*, Cologne 1694.

La Dévotion aisée du P. LE MOINE est citée d'après l'édition de Paris, 1652 ; la *Théologie morale* de SAINT-ALPHONSE DE LIGORI, d'après l'édition publiée à Besançon en 1828.

Je donne ces indications pour qu'on puisse vérifier mes citations. Mais je ne puis songer à faire une bibliographie soit des *Provinciales*, soit des réponses adressées aux *Provinciales*, soit des travaux innombrables dont elles ont été l'objet. Une étude, même très sommaire, emplirait un volume beaucoup plus gros que celui-ci. Je renvoie le lecteur aux grandes éditions des *Provinciales*, à l'article *Pascal* du *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* de G. LANSON (Paris 1910, pp. 342 ss.) à J. H. BASSE, *Monographie des éditions des Lettres Provinciales*, 1878 et surtout à A. MAIRE, *Bibliographie générale*

des œuvres de B. Pascal, tome II, Pascal pamphlétaire, 2 vol., Paris 1925-1926.

Je ne puis songer non plus à donner une liste de tous les auteurs que j'ai consultés. Mes lecteurs verront d'eux-mêmes tout ce que je dois à l'admirable *Port-Royal de SAINTE-BEUVE*, aux études célèbres de l'abbé MAYNARD, de FAUGÈRE, de BRUNETIÈRE, de GIRAUD, de BOUTROUX, de LANSON, de STROWSKI. Je tiens à signaler les études, très partiales mais très intéressantes de E. JOVY, *Pascal inédit*, Paris 1919. Je me suis beaucoup servi du grand article *Jansénisme* publié par J. CAREY dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, tome VIII, Paris 1924. C'est une étude parfois tendancieuse, mais remarquable, et l'analyse que l'auteur donne de l'*Augustinus* (pages 330-347) est précieuse à quiconque aborde la lecture du livre de Jansénius.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I. — L'origine des <i>Provinciales</i>	11
CHAPITRE	II. — La première <i>Provinciale</i>	22
CHAPITRE	III. — Le problème de la grâce.....	35
CHAPITRE	IV. — La morale des casuistes.....	49
CHAPITRE	V. — La querelle des <i>Provinciales</i>	67
CHAPITRE	VI. — Plaidoyer pour les Jésuites.....	90
CHAPITRE	VII. — Les trois défaites de Pascal.....	100
CHAPITRE	VIII. — Les trois victoires de Pascal.....	115
CHAPITRE	IX. — L'influence littéraire des <i>Provinciales</i>	129

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 FÉVRIER 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

P4-21605
1

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ROMANS (format 12×19)

LAURENCE ALGAN.....	CLARISSE AUBERT.
BALKIS.....	PERSONNE, — EN MARGE DE LA BIBLE.
PIERRE BILLOTEY.....	LE PHARMACIEN SPIRITE — RAZ-BOBOUL.
MAGALI-BOISNARD	MAADITH. — L'ENFANT TACITURNE.
EMMANUEL POURCIER.....	LA BELEBA. — L'HOMME DE L'OMBRE.
SUZANNE DE CALLIAS.....	JERRY.
NONCE CASANOVA.....	MESSALINE. — LA LIBERTINE. — PHRYNÉ.
CLAUDE CHAUVIÈRE.....	LA ROUTE ET LA MAISON.
S. DEJUST.....	CHAUFFAGE CENTRAL.
JOEL DUMAS	LA TENTATION BOURGEOISE.
RENÉE DUNAN.....	HAAL OU LA MAGICIENNE PASSIONNÉE.
RAYMOND ESCHOLIER	LE SEL DE LA TERRE.
JEAN FAVERY.....	THÉODORE, ROI DES ILES.
YVES LE FEBVRE.....	LA FRANQUE AUX CHEVEUX D'OR.
LUCIEN FORGES.....	LA PANIQUE SENTIMENTALE.
G.-T. FRANCONI.....	UNTEL, DE L'ARMÉE FRANÇAISE
MARTIN GILLY.....	LE VOYAGE BACHIQUE.
GEORGES GRANJEAN.....	L'ÉPOPÉE JAUNE.
MAURICE D'HARTOY	L'HOMME BLEU (Prix Corrard)
RENÉ-MARIE HERMANT..	KNIAZZI — EN DÉTRESSE. — FAKIR.
JONCQUEL ET VARLET..	LA FEMME AUX HOMMES — LE GERFAUT.
ODETTE KEUN.....	LES TITANS DU CIEL.
GÉNÉRAL KRASSNOFF....	L'AGONIE DE LA TERRE.
YVON LAPAQUELLERIE...	LE PRINCE TARIEL.
GEORGES MAUREVERT...	LA CAPITULATION.
MARTIN DE BRIEY.....	L'AMAZONE DU DÉSERT.
MARCEL MILLET.....	L'ANGOISSE ET LA VOLUPTE.
ABEL MOREAU.....	L'AFFAIRE DU GRAND PLAGIAT
BERNARD NABONNE.....	LA MARIA FOSCA.
ALICE ORIENT.....	LA LANTERNE CHINOISE.
CHARLES PERRAULT....	LE FOU (Prix Zola).
GASTON PICARD.....	LA BUTTE AUX CAILLES.
JOSEPH-ÉMILE POIRIER...	LA TUNIQUE VERTE.
LABBÉ PRÉVOST	CONTES.
RENÉ RANSSON.....	LES SURPRISES DES SENS.
ROCHAT-CENISE	ONAGAN, HOMME ROUGE.
THIERRY SANDRE.....	MANON LESCAUT.
A. AUGUSTIN MERRV	LE DUEL SUR LA PLAGE.
PAUL-JEAN TOULE	JACQUES BALMAT DU MONT BLANC.
THÉO VARLET.....	LE PURGATOIRE (Prix Goncourt) — MIENNE.
VARLET ET BLANDIN....	MOUSSELLINE. — ROBERT LE-Diable.
PAUL VIMEREU.....	UN MÉNAGE D'AVENTURIERS
WILLY ET MENAI	BEHANZIGUE.
	LE DÉMON DANS L'AME.
	LE DERNIER SATYRE.
	LA BELLE VALENCE.
	'S AMANTS DU REMPART.
	UTT LE HUTTEUX.
	Le PÉCHÉ INCONNU.
	L'ERSATZ D'AMOUR. — LE NAUFRAGÉ

Exemplaires ordinaires sur Alta.....	12 fr.	Exemplaires sur Hollande....	45 fr.
— Arches ou pur fil.....	30 fr.	— Madagascar..	60 fr.
— Japon.....	75 fr.	— Chine	75 fr.

Y-0-BQD-641